

M É M O I R E S
D U
GÉNÉRAL DUMOURIEZ,

Écrits par lui-même.

. Vitam que impendere vero.

T O M E S E C O N D.



A L O N D R E S,

Chez P. ELMSLY, Libraire, dans le Strand;

Et on trouve quelques Exemplaires à BRUXELLES,

Chez B. LE FRANÇO, Libraire, rue de la Magdelaine.



1 7 9 4.

MEMOIRS

D U

GENERAL DUMOURIER

1793-1800

THE HISTORY OF

TOM SECOND



THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

THE HISTORY OF

1793-1800



MEMOIRES

DU GÉNÉRAL

DUMOURIEZ.

Année 1793.

LIVRE SECONDE

CHAPITRE I.

Plan de campagne.

CE livre contient les détails de la campagne la plus courte, la plus variée, &, peut-être, la plus importante qui ait jamais été faite. Elle a été conçue avec la plus grande rapidité, depuis le 7 Février, exécutée de même, puisqu'elle a été ouverte le 22 de ce mois, & qu'elle a fini le 5 Avril. Elle présente à la méditation des militaires, des prises de villes incroyables, au milieu des inondations, une grande bataille, plusieurs combats, & une retraite qui a étonné même les généraux ennemis, & qui a mérité leur approbation; elle offre dans ce court espace de tems les deux genres de guerre, l'offensive & la défensive; enfin, elle a décidé en partie le sort de

Tome II.

A

la France, &, peut-être, par influence celui de toute l'Europe.

Elle n'est pas moins intéressante aux yeux du philosophe, qu'elle confirmera dans l'opinion que la destinée des empires dépend souvent des plus petites circonstances, & qu'un homme seul, de plus, ou de moins, peut décider du sort d'une nation entière. L'année précédente, le général Dumouriez, en prenant le commandement de l'armée de la Fayette, avait sauvé la France dans les plaines de la Champagne, & l'avait illustrée dans celles de la Belgique; parce qu'alors la grandeur du danger avait réuni les esprits autour de lui, & avait forcé la nation à l'écouter, à lui obéir, & à le seconder. Cette année, les circonstances étaient changées. La nation, ou plutôt ceux qui la gouvernaient & l'égarèrent, enivrés de leurs succès, aveuglés par leurs crimes, n'écoutaient plus le général, qui voulait encore les sauver, & du joug de l'ennemi, & de leur propre fureur : il fut mal secondé, mal obéi, contrarié, trahi, sa campagne fut malheureuse, malgré tous les efforts qu'il fit pour fixer en sa faveur le sort de la guerre; après s'être vu arracher des mains la Hollande, qu'il allait conquérir sous peu de jours; il fit un second plan, la victoire lui fut arrachée par ses propres troupes; au milieu d'une retraite, aussi savante qu'enlanguantée, il fit un troisième projet, qui sauva son armée, & qui empêcha la ruine entière des Pays-Bas; ce projet, qui avait le salut de la France pour but, manqua encore par l'imprudence féroce & orgueilleuse de la Convention nationale, & par la légèreté & l'inconstance de son armée; il fut obligé de l'abandonner, & de se retirer chez des ennemis, qui ne pouvaient s'empêcher de l'estimer.

Dès-lors les Français n'ont plus été les mêmes , une fureur sauvage a succédé dans les troupes à une valeur raisonnée , on n'a plus vu , ni plan dans la conduite de la guerre , ni talent dans l'exécution ; on tue , on se fait tuer avec acharnement , mais on ne fait pas la guerre , & elle serait peut-être déjà terminée , si un seul peuple combattait contre la France , & si la combinaison des forces militaires de plusieurs nations , qui l'attaquent à la fois , n'était pas , peut-être , contrariée souvent par le choc des intérêts politiques , qui font mouvoir chacune d'elles.

Le général Dumouriez venait d'acquiescer la funeste certitude , que les forces de l'Angleterre & de la Hollande allaient se joindre à celles des autres ennemis de la France. Si elle eût été gouvernée par des hommes raisonnables ; il aurait proposé d'abandonner les Pays-Bas ; qu'on ne pouvait plus défendre , & de retirer l'armée derrière les places du département du Nord , en gardant quelque tems les bords de l'Escaut & la citadelle de Namur ; mais une proposition aussi raisonnable eût été regardée comme une lâcheté ou une trahison , & elle eût coûté la tête au général.

Si d'ailleurs elle eût été acceptée , elle l'eut remis sous la puissance des tyrans féroces , qu'il avait le projet d'opprimer un jour , pour sauver la France. S'il y rentrait avec son armée , suivi par l'ennemi , & ayant l'air de fuir , il perdait auprès d'elle toute sa considération , qu'il ne pouvait conserver que par de grands succès , elle eût été bien vite influencée par les Jacobins de Paris , que cette retraite eût renforcé de soixante & dix mille hommes. Il ne pouvait donc se tirer de la position désespérée dans laquelle il se trouvait , que par les projets les plus audacieux. Sa répu-

tation & la célérité de son attaque, pouvaient seules suppléer à tout ce qui manquait à son armée. Armes, habillemens, chevaux, vivres, argent, tout était en Hollande, il fallait aller l'y chercher. Il fit donc le projet de conquérir sur le champ la Hollande. Voici son plan & ses moyens.

Les réfugiés Hollandais avaient assemblé un petit comité révolutionnaire à Anvers, où était aussi la légion Batave. Ils avaient plus de zèle que de lumières, & quoiqu'ils dépensassent beaucoup d'argent pour entretenir des correspondances avec les diverses provinces de leur république, les renseignemens que le général recevait par eux étaient très-médiocres, surtout pour la partie militaire. Il jugea seulement, d'après tout ce qu'il put tirer d'eux, que leur parti était très-considérable, surtout à Amsterdam, à Harlem, à Dordrecht, ou Dort & en Zélande. Il reprit la proposition, qu'ils lui avaient faite à Paris, de faire une irruption en Zélande, il l'examina avec eux, & il eut l'air de s'y attacher, pour mieux couvrir un dessein plus hardi, & qui était plus aisé, parce qu'il paraissait plus impraticable; il ne confia ce projet qu'à Mrs. Koch & de Nis, qu'il jugea dignes de toute sa confiance, & qui par leur zèle, leur probité, leur grandeur d'ame, & leur civisme, auraient mérité d'être les libérateurs de leur patrie.

Voici d'abord le projet de la Zélande. Le comité Hollandais avait appris que le Stathouder avait fait le projet de faire fortifier l'isle de Walcheren, pour s'y retirer avec les Etats & tous les membres du gouvernement, en cas que les Français fissent une incursion dans la Hollande, & que les peuples, dont il se méfiait, se joignissent à eux. Le comité Batave proposait qu'on fit par-

tir d'Anvers quelques mille hommes, qui se seraient glissés dans le Zuid-Beveland d'isles en isles, & de-là, dans celle de Walkeren, où il y avait à prendre Middelbourg & Fleissingue. C'était par Sandvliet qu'on devait après avoir traversé les canaux de l'Escaut, passer sur les bas-fonds de l'isle de Zuid-Beveland. Il fallait ensuite traverser un bras de mer, qui se trouve entre Zuid-Beveland & Walkeren; arrivé dans cette dernière isle, il n'y avait encore rien de fait, si les habitans ne se déclaraient pas, ne se joignaient pas à leurs libérateurs, & ne désarmaient pas sur le champ la garnison de ces deux places, qui, à la vérité, ne composaient pas plus de douze à quinze cents hommes de troupes peu aguerries. Mais pour peu qu'il y eût du retard, l'isle pouvait recevoir un secours au double plus considérable que les assaillans, en ce cas, non-seulement, l'entreprise était échouée, mais le détachement Français eût été perdu sans ressource, sa retraite eût été impossible, plusieurs frégates Anglaises stationnaient déjà à Fleissingue, & les Hollandais avaient sous l'isle de Batz, dans l'Escaut, à une lieue au-dessous de Lillo, une flottille, qui aurait sur le champ coupé au détachement Français toute communication avec la terre ferme de Flandre.

Il fallait pour cette expédition une rapidité & une précision que le général ne pouvait attendre, ni de ses troupes, ni des Hollandais révolutionnaires; il n'avait pas un seul officier général à qui il put confier l'exécution d'une entreprise aussi dangereuse; il ne pouvait pas abandonner son commandement général pour s'en charger lui-même. S'il avait abondé dans le sens des Hollandais, il eût certainement échoué; ce mauvais début de la campagne, avec des troupes peu

nombreuses & toutes neuves, eût achevé de ruiner son armée, qui, comme on le verra, souffrait déjà beaucoup de son absence, & a été peu de tems après battue, consternée & débandée sur la Roër & la Meuse.

Si par le plus grand hazard du monde, & contre toute probabilité il eût réussi, cette expédition, quoique brillante, ne lui eût servi à rien, il eût perdu cinq à six mille hommes, qui se fussent trouvés séparés de lui par un bras de mer, ayant entre d'eux toutes les places de la Flandre Hollandaise, & il ne lui serait pas resté assez de troupes pour exécuter aucune autre entreprise.

Cependant, pour mieux cacher son véritable projet, il fit semblant d'adopter ce plan d'attaque, & il fit quelques dispositions qui pouvaient faire croire qu'il s'occupait de son exécution. Il avait à Anvers la petite flottille du capitaine Moulton, officier Américain au service de la France, qui avait aidé à la prise de la citadelle d'Anvers; elle était composée de l'*Ariel*, de 24 canons, d'un bricq de 14, & de trois chaloupes canonnières portant du calibre de 24 livres, la quatrième ayant échoué, & étant hors d'état de servir. Il fit préparer ces bâtimens, & leur donna ordre d'aller mouiller sous le fort Lillo. Il ordonna qu'on construisit sur chaque canonnière un fourneau pour faire rougir les boulets; il ordonna le ravitaillement & l'armement des deux forts de Lillo & de Liefkenshoeck, & de la citadelle d'Anvers. Il fit rassembler à Anvers tous les bâtimens Hollandais arrêtés, lors de la déclaration de la guerre, dans les canaux de l'Escaut, pour les faire armer en brûlôts. Il eût l'air de vouloir tenter de mettre le feu à la flottille Hollandaise, mouillée sous le fort de Batz, & de vouloir emporter de vive force ce fort, ar-

mé de 40 canons. Cette flottille se retira d'abord à Ramekens ; enfin , toutes ses vues pendant plusieurs jours , semblerent indiquer la Zélande , dont il laissa soupçonner que l'invasion aurait lieu à l'ouverture de la campagne.

Cependant , il s'occupa tout entier de son projet , qui était très-simple , mais qui n'ayant jamais été tenté , devait paraître impraticable ; c'était d'avancer avec le corps d'armée qu'il rassemblait sur le Mordyck , en masquant les places de Bréda & Gertruydenberg sur sa droite , de Bergen-op-Zoom , Steenberg , Klundert & Williamstadt sur sa gauche , & de tenter le passage de ce bras de mer , qui est d'à-peu-près deux lieues , pour arriver à Dort , où une fois débarqué , il se trouverait dans le cœur de la Hollande , & ne pourrait plus rencontrer d'obstacles , en marchant par Rotterdam , Delft , La Haye , Leyde & Harlem , jusqu'à Amsterdam. Il prenait alors à revers toutes les défenses de la Hollande , pendant que le général Miranda , avec une partie de la grande armée , aurait masqué & bombardé Maestricht & Venloo , & dès qu'il aurait vu le général Dumouriez abordé à Dort , aurait laissé continuer le siège de Maestricht , par le général Valence , & aurait marché avec vingt-cinq mille hommes sur Nimègue , où le général Dumouriez l'aurait joint par Utrecht. Ce plan de campagne exécuté avec rapidité , devait rencontrer très-peu d'obstacles , parce que le Stadhouder n'avait , ni une armée rassemblée , ni un plan de défense arrêté , & parce que de tous les projets auxquels il pouvait avoir à s'opposer , celui-ci était le moins présumable , car c'était , pour ainsi dire , faire passer une armée *par le trou d'une aiguille*.

En cas de réussite , Dumouriez avait le projet ,

dès qu'il serait maître de la Hollande, de renvoyer dans les Pays-Bas, tous les bataillons de volontaires nationaux, de s'environner de troupes de ligne, & de ses généraux les plus affidés, de faire donner par les Etats-Généraux les ordres pour faire rendre toutes les places; de ne laisser faire dans le gouvernement que les changemens les plus indispensables; de dissoudre le comité révolutionnaire Hollandais, à qui il annonça d'avance, qu'en cas de réussite, chacun d'eux, en supposant qu'il eût la confiance de ses concitoyens, entrerait dans les places d'administration de la province dont il était; de préserver la république Batave des commissaires de la Convention & du Jacobinisme; d'armer sur le champ à Rotterdam, en Zélande & dans le Texel une flotte, pour s'assurer des possessions de l'Inde & en renforcer les garnisons; d'annoncer aux Anglais une neutralité parfaite; de placer dans le pays de Zutphen & dans la Gueldre Hollandaise une armée d'observation de trente mille hommes, de donner de l'argent & des armes pour mettre sur pied trente mille hommes du pays d'Anvers, des deux Flandres & de la Campine, sur lesquels il pouvait compter; de restreindre l'armée Française dans le pays de Liege; d'annuler dans toute la Belgique le décret du 15 Décembre; d'offrir aux peuples de s'assembler comme ils voudraient à Alost, ou Anvers, ou Gand, pour se donner une forme solide de gouvernement, telle qu'elle leur conviendrait; alors de rassembler un certain nombre de bataillons Belges, à 800 hommes chacun, qu'il comptait porter à quarante mille hommes, d'y joindre de la cavalerie, de proposer aux Impériaux une suspension d'armes; s'ils la refusaient, il comptait avec plus de cent cinquante mille hommes, les

chasser au delà du Rhin; s'ils l'acceptaient, il avait plus de tems & de moyens pour exécuter le reste de son projet, qui était, ou de former une république des dix-sept provinces, si cela convenait aux deux peuples, ou d'établir une alliance offensive & défensive entre les deux républiques Belge & Batave, si la réunion ne leur convenait pas, de former entr'elles deux, une armée de quatre-vingt mille hommes jusqu'à la fin de la guerre; de proposer à la France de s'allier avec elles, mais à condition qu'elle reprendrait la Constitution de 1789, pour faire cesser son anarchie, & en cas de refus, de marcher sur Paris avec les troupes de ligne Françaises & quarante mille Belges & Bataves, pour dissoudre la Convention, & anéantir le Jacobinisme.

Tel est le projet, qui n'a été connu que de quatre personnes, qui paraîtra au lecteur une chimere, qui cependant a pensé réussir, & qui d'après la disposition des esprits, & d'après tous les calculs de l'art était immanquable, si les événemens les plus funestes, entièrement étrangers aux dispositions & à la conduite du général, n'avaient pas rompu toutes ses mesures, & ne l'avaient pas forcé de renoncer à ses espérances pour aller réparer les fautes de ses lieutenans, & sauver la grande armée, qui était sur le point d'être entièrement perdue. Ce projet, s'il eût réussi, eût terminé la guerre & sauvé la France.



CHAPITRE II.

Formation de l'armée. Ordres à la grande armée.

Conseils au ministre de la guerre. Thowenot et

Petit-Jean à Anvers. Ordres pour la levée des

bataillons Belges. Valence à Anvers. Emprunt.

Manifeste.

LE plan une fois conçu , pour l'exécuter il fallait tout créer. Il n'y avait à Anvers que deux faibles bataillons de gendarmerie nationale, d'environ 350 hommes chacun , la troupe la plus indisciplinée , la plus détestable pour la guerre , la plus dangereuse pour les généraux & pour les citoyens paisibles , qui ait jamais existé. Ces féroces Jannissaires avaient chacun 40 sols par jour , en argent , sans retenue ; ils nommaient eux-mêmes leurs officiers , & commettaient tous les crimes. Le général en les passant en revue , leur annonça très-sévérement que s'ils continuaient à se permettre les désordres dont on les accusait , ou la moindre mutinerie , il les renverrait sur le champ en France. Cette gendarmerie était composée des anciens Gardes-Françaises. Il y avait en outre 150 hommes du vingtième régiment de cavalerie , & trois bataillons de gardes nationales , avec la légion Batave d'environ 2000 hommes , dont 200 à cheval. Une douzaine de bataillons de gardes nationales , nouvellement levés , la plupart sans fusils , sans gibernes & sans fouliers , étaient cantonnés dans les villes & villages de la West-Flandre , & ne s'attendaient à entrer en campagne qu'au mois de Mai.

Il n'y avait pas une piece de canon de siège, pas un obusier, point de magasins, point d'argent, point de commissaire des guerres, ni commis d'aucune espece. Il n'y avait cependant pas de tems à perdre. La précipitation avec laquelle la Convention Nationale avait déclaré la guerre le premier Février, avertissait les Hollandais, qui préparaient leur défensive; pour peu que le général ne les prévint pas par la plus étonnante célérité, l'attaque devenait impossible; s'ils avaient mis la même rapidité que lui dans leurs préparatifs, il eût certainement échoué.

Le général Miranda était resté pendant l'hiver à la tête de l'armée du Nord. Ce général était né au Pérou, homme d'esprit & très-instruit, sachant la guerre par théorie mieux qu'aucun des autres généraux de l'armée, mais ne l'ayant pas pratiquée; son amitié intime avec Pétion l'avait fait entrer au service l'année précédente comme maréchal-de-camp, il était venu joindre le général Dumouriez en Champagne au camp de Grand-pré, s'était attaché à lui, & lui avait été fort utile dans les différentes attaques des Prussiens, & notamment à la retraite du 15 Septembre, sur Sainte Ménehould. Ce général avait un caractère bizarre, hautain & dur, qui le faisait universellement haïr; il ne savait pas mener les Français, qu'il faut toujours conduire avec gaieté & confiance.

Le général Dumouriez l'avait fait nommer lieutenant-général dès le mois de Novembre 1792, & lui avait conféré le commandement de l'armée du Nord, avec l'espoir du titre de général en chef à la première occasion. Miranda était jaloux de ce que Valence, plus ancien lieutenant-général que lui, ayant pendant la campagne de 1792, commandé d'une manière brillante l'avant-garde du général Kellermann & des corps deta-

chés, avait été fait général en chef sur la demande du général Dumouriez, à qui il ne pardonnait pas cette préférence. Ces passions bougueuses n'avaient point encore éclaté, & il ne les a développées, pour le malheur de la France, qu'à la bataille de Nerwinde. Il paraissait alors plein de zèle & d'attachement pour son général, qui lui avait mandé de Paris de préparer son artillerie de siège, pour ouvrir la campagne de très-bonne heure par celui de Maëstricht, en cas que les affaires ne s'arrangeassent pas avec l'Angleterre & la Hollande.

Le général la Noüe commandait l'armée du général Dumouriez, c'est un très-brave & honnête homme. Cinquante ans de service le rendaient respectable, mais avaient diminué sa vigueur. Il avait auprès de lui le général Thowenot, chef de l'état-major de l'armée, officier du plus rare mérite.

L'armée du général Valence était commandée en son absence par le lieutenant-général le Veneur, homme très-brave, mais sans tête & sans capacité.

Le général Dumouriez ordonna au général Miranda de se présenter devant Maëstricht avec une partie de son armée, sans dégarnir la Basse-Meuse, de se renforcer jusqu'à 25 ou 30000 hommes aux dépens des deux autres armées, de communiquer ces ordres aux autres généraux, pour qu'ils referrassent leurs quartiers, & tinssent les troupes alertes & toutes prêtes, afin de pouvoir les rassembler sur un seul point, si les Impériaux, qui se renforçaient sur l'Erfle, & les Prussiens, qui en faisaient autant à Wesel, paraissaient vouloir faire une jonction pour secourir Maëstricht, comme on devait s'y attendre. Le général Dumouriez crut bien faire, en n'indiquant point le quartier de rassemblement de cette armée d'ob-

servation, & c'est en quoi il avoue qu'il a eu très-grand tort.

Dans la suite de son instruction, il lui développait avec confiance son plan d'attaque. Il lui mandait de ne point s'attacher à faire un siège en règle dans une saison qui ne le permettait pas, de brûler la place, de l'écraser de bombes & de boulets rouges, comme le duc de Saxe-Tesschen avait fait devant Lille, de ne pas s'y arrêter, mais dès qu'il apprendrait par un courier que le général Dumouriez aurait passé le Mordyck, de laisser continuer le siège par le général Valence, qui devait arriver incessamment de Paris, & de marcher avec la plus grande promptitude sur Nimègue, en passant par la frontière du duché de Clèves, pour couper les Prussiens, s'ils voulaient arriver en Hollande avant lui; il devait pour cela faire attaquer Venloo par le général Champmorin, excellent ingénieur, pendant que lui-même assiègerait Maëstricht, afin d'être maître du bas de la Meuse jusqu'à Genep: il lui fixait 25 à 30,000 hommes au plus, pour ne pas trop dégarnir les Pays-Bas & la Haute-Meuse; il lui recommandait la plus grande célérité dans ses préparatifs, pour que Maëstricht fût entièrement bloqué du 12 au 15; il lui donnait pour la conduite du siège le lieutenant-général Bouchet, excellent ingénieur.

Il mandait à-peu-près la même chose aux généraux la Noüe & Thowenot, en leur enjoignant d'annoncer à l'armée, qu'il allait bientôt y arriver, après avoir visité les quartiers d'hyver le long de la Basse-Meuse. Il mandait au lieutenant-général Moreton, commandant à Bruxelles, qu'il allait incessamment se rendre dans cette ville. Il mandait au général d'Harville de rassembler ses quartiers d'hyver sous Namur le 20 Février, parce qu'il devait aller le 22 inspecter sa division. En

trompant ainsi ceux de ses généraux qui ne devaient pas coopérer avec lui, il trompait également les ennemis, qui ne pouvaient plus prévoir par où il commencerait sa campagne.

Quelques jours après le départ de Paris du général Dumouriez, Pache était enfin sorti du ministère de la guerre, pour prendre la mairie de Paris. On avait nommé à sa place le général Beurnonville, que Dumouriez avait fait Lieut. gén., & général en chef en très-peu de tems, qu'il avait appelé son *Ajax et son fils*, & qui débuta franchement par exécuter autant qu'il le pouvait, tout ce que lui représentait, ou recommandait, *son pere*, & ce qu'il croyait pouvoir lui être utile. Le général lui annonça seulement qu'il allait attaquer la Hollande, sans lui détailler son plan, de peur d'être trahi par l'indiscrétion, ou la mauvaise volonté, des commis de la guerre.

Pache, peu de jours avant son départ du ministère, avait ordonné la démolition de peu de fortifications à Mons & à Tournay. Cet ordre maladroît avait indigné les habitants de ces deux villes, le général l'avait fait suspendre; non-seulement, il priait le nouveau ministre de le révoquer, mais il lui conseillait très-fortement d'ordonner qu'au contraire, on réparât très-promptement les fortifications de ces deux places; qu'on fortifiât avec la même promptitude la hauteur du château d'Huy; qu'on fit une enceinte en terre autour de Malines, qui, au moyen de ses eaux pouvait facilement être mise en état de défense; qu'on établit de bonnes batteries à Ostende, Nieuport & Dunkerque, pour lier la défensive de nos frontières, de manière à ce qu'elles ne pussent pas être facilement pénétrées, dans le cas très-probable de l'évacuation des Pays-Bas; il lui conseillait de rétablir complètement les lignes

entre Dunkerque & Bergues; de faire tracer un camp retranché sur le Mont Cassel, de fortifier, comme postes de campagne, Orchies, entre Lille, Douay & Condé, Bavay en avant du Quesnoy, entre Condé & Maubeuge, & Beaumont, entre Maubeuge & Philippeville.

Tels étaient les conseils que donnait le général Dumouriez, qu'on accuse d'avoir trahi sa patrie, qu'il a bien servie jusqu'au dernier moment, & qu'il servira encore avec le même zèle, si jamais elle a un roi & une constitution; si ces conseils eussent été ponctuellement suivis, l'armée combinée aurait été arrêtée plus long-tems sur l'extrême frontière, & n'aurait pas pénétré si facilement en France.

Il demandait aussi au ministre de lui faire passer des renforts, & de lui envoyer sur le champ le général d'Arçon avec quelques ingénieurs, ayant à faire une guerre de sièges. Beurnonville exécuta sur le champ tout ce qui était en son pouvoir, & d'Arçon arriva à tems. Ce maréchal de camp est un des meilleurs ingénieurs, & un des plus honnêtes hommes de France, il avait été accusé d'aristocratie par le fameux prince de Hesse, un Jacobin des plus méprisables, & il avait été destitué. Le général Dumouriez qui connaissait depuis long-tems son mérite, le fit rétablir au service de sa patrie, & s'en est bien trouvé.

Le général de Flers commandait à Bruges. Il était très-brave, mais entêté & sans capacité. Comme il avait reçu un coup de fusil au camp de Maulde, le général l'avait fait maréchal de camp, & l'avait envoyé à Bruges, commandant dans la West-Flandre, & chargé d'y recevoir les dix mille hommes de renfort que le ministre Pache y avait fait passer sur sa demande. A son

passage à Bruges, de Flers lui avait expliqué un projet qu'il avait de surprendre la ville de l'Escluse ; le général avait fait semblant de l'adopter, il envoya de Flers à Beurnonville, en le priant de lui composer un corps de cinq à six mille hommes, avec un petit train d'artillerie, dans la partie de Bruges, pour menacer la Flandre Hollandaise, ce qui fut exécuté complètement & avec promptitude.

Le projet du général n'était point de charger de Flers d'attaquer les places de la Flandre Hollandaise, qu'il n'aurait pas pû prendre ; mais d'avoir ce petit corps à sa disposition pour remplacer dans la partie d'Anvers & de Bréda le corps d'armée qu'il allait conduire en Hollande. Ce petit rassemblement devait encore aider à tromper les Hollandais sur le véritable point d'attaque, sur-tout le général de Flers étant trompé le premier, & faisant des préparatifs très-ostensibles pour son expédition.

Le général n'avait pas encore un seul officier d'état-major, il les avait tous laissés à Liege, ainsi que les aides de camp, il n'était accompagné que de son fidèle Baptiste. Il crut devoir laisser ses équipages & ses aides de camp à la grande armée, pour faire croire qu'il y retournait, il ne fit venir que quelques chevaux à Anvers, sous le prétexte de vouloir parcourir à cheval les cantonnemens de la Meuse. Pour son état-major il fit venir quatre Aides, & il choisit, pour en être chef, le colonel Thowenot, frère cadet du général du même nom. Cet officier, qui a toujours été l'ami de son général, est rempli d'honnêteté, de connaissances, de courage & de ressources. Il a été de la plus grande utilité au général pendant la campagne de Hollande, & depuis qu'ils ont l'un & l'autre abandonné l'armée.

Le

Le général Thowenot était bien nécessaire à la grande armée. Lui seul connaissait bien les quartiers d'hyvers & les détails de l'état-major ; lui seul pouvait concilier les généraux , qui s'entendaient mal entr'eux. On savait qu'il avait la confiance entière de Dumouriez , on savait qu'il la méritait , on ne l'en aimait pas davantage , mais il était respecté , & on jugeait que ses avis , étant d'accord avec les intentions de son général , devaient être regardés comme ses propres ordres.

Le commissaire ordonnateur Petit-Jean était seul à l'armée , pour pourvoir à tous les détails du siège de Maëstricht , des cantonnemens entre la Meuse & la Roër , des quartiers d'hyver de toute la Belgique , des magasins de toute espèce à former. Il était fâcheux de le distraire de ces soins multipliés avant l'arrivée du commissaire ordonnateur Malus , qu'on retenait toujours à Paris , quoiqu'on eût promis au général de lui rendre. Il se détermina à faire venir à Anvers le général Thowenot & le commissaire Petit-Jean , & en deux jours il arrangea avec eux un corps d'armée & tous les ordres nécessaires pour son rassemblement , son armement , son équipement , enfin , pour la mettre tout de suite en campagne.

Il fit venir de Liege le général la Bayette , & le lieutenant-colonel la Martiniere , pour former son train d'artillerie , qui , à la vérité , était très-peu considérable. Ces deux officiers ont servi avec un zèle & une intelligence qui passent tout éloge.

Il remit au général Thowenot & au commissaire Petit-Jean , à leur départ , une instruction pour une levée uniforme de vingt-cinq bataillons Belges , à 800 hommes chacun , il en chargea les officiers-généraux , commandans dans les différentes provinces , & il en nomma inspecteur-

général le général Thowenot ; il chargea Petit-Jean de leur habillement , de leur armement , de leurs revues , de leur solde , en conséquence d'un décret rendu par la Convention , qui mettait toutes ces troupes à la solde de la France. Jusqu'alors les provinces avaient projeté , ou exécuté arbitrairement des levées de légions , de régimens , de corps inégaux , surchargés d'officiers , qu'on payait sur la bonne foi d'un comité militaire Belgique , très-ignorant , très-fripon , gouverné par un général Roziere , ancien officier Français sans mérite , ni talens.

Le général Valence , en arrivant de Paris , passa par Anvers , pour venir prendre ses instructions. Dumouriez lui communiqua tout son plan , les ordres qu'il avait donnés à Miranda , & ceux qui regardaient l'armée qu'il allait commander , pour protéger d'abord le siège de Maëstricht , & pour le continuer ensuite , s'il n'était pas pris lorsque Miranda serait obligé de partir pour Nimègue. Il lui recommanda de visiter ses quartiers d'hiver & ceux de l'armée entière , d'indiquer un point de rassemblement , de veiller sur les mouvemens des ennemis , & de se disposer à les observer , & même à les combattre , s'ils tentaient de marcher au secours de Maëstricht , comme on devait s'y attendre. Il lui recommanda sur-tout de faire diligence , & de se bien concerter avec Miranda. Il envoya en même tems ordre au général La Nouë d'obéir au général Valence , à qui il recommanda de bien s'entendre avec le général Thowenot , qui ne pouvait que lui être infiniment utile.

Le comité des finances de la Convention nationale , se méfiant des généraux , ou voulant les contrarier , avait ordonné que les trésoriers ne fourniraient aux troupes que la solde , sans affi-

gner de fonds pour les autres dépenses , quoique les troupes fussent sans armes , sans habits , sans souliers. Le trésorier de l'armée n'avait donc fait les fonds pour le corps de troupes destiné à l'expédition de la Hollande , que pour la solde de quinze jours , & ces fonds ne montaient qu'à deux cent quarante mille livres. C'est tout ce qui a été mis en caisse pour l'expédition de Hollande , qui n'a même pas coûté cette somme , parce que l'armée a vécu aux dépens du pays. Il y avait cependant une quantité prodigieuse de dépenses accessoires à faire.

Malgré toutes les vexations des Français , toute la nation Belgique rendait justice au général Dumouriez. Aucune ville en Europe ne rassemble autant de riches capitalistes qu'Anvers. Depuis la destruction de son commerce , les habitans ont suppléé à cette source de richesses par la plus stricte économie. Ils ne dépensent qu'une petite partie de leurs revenus , du surplus ils en font de nouveaux capitaux , qu'ils accumulent & augmentent tous les ans. Le général assembla les magistrats & les notables , & il ouvrit un emprunt de douze cent mille florins. Un négociant nommé Verbrouck , fut chargé de la recette , & le commissaire ordonnateur Petit-Jean , fut chargé de donner tous les ordres pour l'emploi de ces fonds. Cet emprunt a produit deux cent mille florins , qui ont été une ressource très-précieuse. Ils ont servi à habiller & armer la légion du Nord , les hussards de la République & plusieurs autres corps Français ou Belges. Le général Dumouriez , qui n'a pas même eu le tems de voir le détail de l'emploi de cet emprunt , & qui était en Hollande pendant qu'on le percevait , & qu'on l'employait , a encore été calomnié à cet égard. On a dit aux Jacobins , & depuis à la Convention ,

qu'il avait mis cet emprunt dans sa poche. Un homme occupé d'aussi grands intérêts que ceux qui l'agitaient, ne pense guere à l'argent.

Il publia, avant d'entrer en Hollande, un manifeste, qui, avec beaucoup de raison, a choqué la maison d'Orange. Cette piece, dans une guerre ordinaire, eût été très-déplacée, quoique l'histoire nous accoutume à voir ordinairement précéder les hostilités entre les peuples les plus civilisés, par des injures & des accusations mutuelles. Mais on aurait tort d'attribuer au caractère moral du général Dumouriez, ce que lui imposait son caractère public. Il s'agissait d'encourager un parti très-considérable, que ses malheurs précédens avaient rendu timide; il s'agissait d'abattre le courage & l'espoir des partisans du Stadhouder; il était nécessaire de séparer la nation de sa cause, & de la lui rendre personnelle; cela était même strictement juste, car la nation Hollandaise ne desirait pas la guerre, elle la craignait même comme très-contraire à ses intérêts. C'est donc une piece de circonstance, qui, d'ailleurs, le mettait à l'abri d'être censuré & poursuivi trop vivement par la Convention nationale, dont il avait tout à craindre, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à pénétrer en Hollande.

Non-seulement tous ces préparatifs furent faits, mais l'armée fut prête en dix jours, & les premières colonnes entrèrent le 17 sur le territoire Hollandais. Ce qui était le plus important, c'était de cacher à tout le monde la faiblesse de ce corps de troupes, le général s'y appliqua, & réussit si bien, que les troupes elles-mêmes ne se croyaient pas moins forte, que de trente mille hommes. Quant aux Hollandais, ils ont toujours cru avoir à faire à une armée très-considérable, & ceux des habitans d'Anvers qui leur donnaient

des nouvelles, les confirmaient dans cette fausse opinion, en exagérant le nombre de ces troupes, qui passaient au travers de la ville.

CHAPITRE III.

Rassemblement de l'armée. Sa force. Premiers mouvemens. Rencontre de l'Ambassadeur de Suede. Prise de Bréda, Klundert, Gertruydenberg. Siège de Williemstadt. Blocus de Bergen-op-zoom, Steenberg. Sommation d'Heusden. Le général au Mordyck. Préparatifs pour le passage par le Mordyck et Roowæert. Second projet par Gertruydenberg. Le général reçoit ordre de partir, quitte son armée. Instruction qu'il laisse au général de Flers.

L'ARMÉE fut rassemblée le 17, en avant d'Anvers sur le territoire Hollandais, depuis Bergen-op-Zoom jusqu'à une lieue de Bréda, dans des cantonnemens ferrés, où elle eut ordre de se maintenir; elle attendit là son artillerie, & le général qui avait beaucoup de choses à régler, tant pour son expédition, que pour ce qui regardait la grande armée de la Meuse, & les affaires des Pays-Bas, fut obligé de rester à Anvers jusqu'au 22, & n'en put partir que ce jour là avec l'artillerie & les dernières colonnes.

Cette armée était composée de vingt-un bataillons, dont deux seulement de troupes de ligne, le quatre-vingt dixième régiment, ci-devant Conti, qui n'avait pas fait la guerre, & la gendarme-

rie nationale. Ces vingt-un bataillons au complet auraient fait de 12 à 14 mille hommes, mais il n'y en avait pas dix mille sous les armes. Trois bataillons de volontaires avaient fait la campagne précédente en Flandre, tous les autres étaient de nouvelle levée, la plupart des enfans de treize à seize ans. Il n'y avait que huit bataillons qui eussent du canon. La cavalerie consistait en cent hommes excellens du vingtième régiment de cavalerie, cinquante dragons du fixième régiment, le huitième régiment de hussards, formant à peu-près trois cent hommes, mal armés, mal montés & de nouvelle levée, cent hussards Belges assez bons, quatre-vingt dragons Bataves, & trois cent hommes à cheval de la légion du Nord, commandée par le colonel Westermann, de nouvelle levée & très-indisciplinée. Cela formait environ mille chevaux. Les troupes légères consistaient en trois bataillons Bataves, qui ont fort bien servi, faisant à peu-près 1500 hommes, environ 1000 Belges levés à Bruges & à Gand, dont 200 dragons à pied, & l'infanterie de la légion du Nord, d'à-peu-près 1200 hommes, très-pilards & médiocres soldats. Enfin cette armée, qui au complet auroit pû monter à 18,000 hommes, formait en totalité un corps de 13,700 combattans. Son artillerie consistait en quatre pieces de douze, huit de huit, quatre mortiers de dix pouces, vingt petits mortiers pour des grenades, & quatre obusiers.

Le général divisa cette petite armée en quatre parties. Une avant-garde, composée de deux bataillons de gardes-nationales, deux bataillons Bataves, le corps des Belges, une partie de la légion du Nord, les cinquante dragons du fixième régiment & les quatre-vingt dragons Bataves, enfin la cavalerie de la légion du Nord, elle était com-

mandée par le général Berneron. La division de droite, commandée par le général d'Arçon, ayant sous lui le colonel Westermann, était composée de neuf bataillons de gardes-nationales & des deux bataillons de gendarmerie, qui ne comptaient que pour un, avec la moitié des hussards de la République. La division de gauche, commandée par le colonel le Clerc, chef du régiment de Bouillon, que le général avait fait venir de la grande armée, était pareillement composée de neuf bataillons, dont un de troupes réglées & de 150 hussards de la République; il est à noter que ce régiment de hussards, faute de chevaux & d'armes, était resté en arrière, qu'il n'a rejoint qu'à Bréda, en très-mauvais ordre, & que le général a été obligé de casser le colonel, nommé Dumont, qui était un tailleur de Lille, imbécille, ivrogne & fripon, mais grand Jacobin, il donna ce régiment au lieutenant-colonel Morgan, un de ses aides-de-camp. L'arrière-garde, commandée par le colonel Tilly, un des aides-de-camp du général, était composée d'un bataillon de gardes-nationales, d'un bataillon Batave, de 200 Belges, de 100 hommes du vingtième régiment de cavalerie, & de 100 hussards Belges. Le général attacha à chacun de ces quatre corps une petite division d'artillerie.

C'est avec cette armée que le général entreprit la conquête de la Hollande, parce qu'il savait qu'il y avait un parti puissant, qui l'attendait avec impatience, & qui devait se déclarer à mesure qu'il entrerait dans le pays. Il n'eut ni le tems, par la rapidité de ses mouvemens, ni le moyen, faute d'officiers à la tête des corps, d'organiser cette armée, & de lui donner de la discipline & de l'ensemble. Mais elle était pleine d'ardeur & de confiance; l'expédition à laquelle

il la menait, était un coup de main très-convenable au génie de la nation. Le général prévint ses troupes de la rigueur du climat, de la quantité de places fortes à prendre, entourées d'inondations, de canaux, de bras de mer à traverser, mais en leur peignant tous ces obstacles, il leur annonçait qu'une fois arrivés en Hollande, ils trouveraient en abondance des amis, des vivres, des armes, des habits & de l'argent.

Le soldat Français est très-spirituel, il faut raisonner avec lui, & dès que son général a le bon esprit de le prévenir sur les obstacles qu'il rencontrera, il ne pense plus qu'à les vaincre, & il s'en fait un jeu. Si au contraire on lui cache ses dangers, il s'étonne en les appercevant, & une fois que le découragement le presse, ou plutôt le dégoût de ce qu'on veut lui faire faire, la méfiance s'en mêle, il devient presque impossible de le rallier, & d'en tirer aucun parti.

Le général avait fait partir le 16, le général Berneron avec l'avant-garde, il lui avait annoncé qu'il serait soutenu par échelons, par le corps d'armée. L'instruction qu'il lui avait donnée par écrit lui prescrivait, 1^o. d'envoyer sur le champ un corps détaché de 800 hommes d'infanterie & 100 de cavalerie, commandé par le lieutenant-colonel Daendels, Hollandois, au Mordyck, pour y arrêter tous les bateaux, ainsi qu'à Swaluwe & à Roowaert, & les garder; 2^o. d'établir son avant-garde sur la petite rivière de Merck, depuis Oudenbosch & Sevenbergen jusqu'à Bréda, 3^o. d'établir un pont sur la Merck, pour se donner une communication assurée avec le lieutenant-colonel Daendels, & pouvoir le soutenir contre les sorties des garnisons voisines.

Il y avait dans Bergen-op-zoom, Gertruydenberg & Bréda trois régimens de dragons qui étaient

plus forts que toute la cavalerie du général, & assez d'infanterie pour les soutenir. Il est certain que s'il se fussent réunis, & qu'ils eussent été joints par la cavalerie de Bois-le-Duc & Heusden, ils auraient suffi pour replier l'avant-garde, & faire échouer l'expédition ; mais le général Dumouriez savait qu'il n'y avait pas un seul général Hollandais, chargé de la défense du pays, qui put rassembler cette cavalerie, & il était sûr, que n'y ayant pas un plan de défense générale chaque commandant de place, ne pensant qu'à lui, ne voudrait compromettre extérieurement aucune partie de sa garnison, contre une armée, que chacun d'eux croyait très-forte, & qui paraissait, par l'étendue de son cantonnement, menacer plusieurs villes à la fois. Chaque commandant ne s'étant pas attendu à une attaque aussi prompte, & dans cette saison, était assez embarrassé à travailler à mettre sa place en état de défense.

Le général, en arrivant le 22 à son premier cantonnement, fut étonné & affligé de voir que ses ordres n'avaient point été exécutés, qu'aucune partie de l'avant-garde n'avait encore passé la Merck, ce qui avait donné le tems aux Hollandais de retirer tous les bateaux du Mordyck vers l'autre bord, du côté de Dort, sous la protection de trois bâtimens garde-côtes, qu'ils faisaient stationner dans ce passage. Cette première faute lui rendait le passage plus difficile, & presque impossible, s'il ne trouvait pas d'autres bateaux pour remplacer ceux sur lesquels il avait compté.

Il poussa sur le champ en avant Berneron & Daendels. Il ordonna au général d'Arçon avec la division de droite de bloquer Bréda, & au colonel le Clerc avec la division de gauche de bloquer par un cantonnement ferré Bergen-op-zoom & Steenberg. Les commandans de ces deux dernie-

res places abandonnerent tous les dehors; le colonel le Clerc s'empara du petit fort de Blaw-Sluis en avant de Steenberg, & fit sommer le commandant. Celui de Bergen-op-zoom hazarda deux ou trois petites forties, qui ne produisirent que quelques déserteurs, qui vinrent s'engager dans les Bataves.

Le général avec son arriere garde s'avança entre les deux divisions de son armée à Sevenbergen, & il porta devant lui l'avant-garde dans la partie du Princeland, où sont les deux places de Klundert & Williemstadt, qu'il lui ordonna d'assiéger, & il ordonna que le lieutenant-colonel Daendels se portât au Nordschantz, pour couper la communication entre Williemstadt & Klundert: cet officier y trouva trois petits bâtimens pontés qu'il garda, pour exécuter, quand il en serait tems, la partie de l'entreprise dont il était personnellement chargé. Le général avait nommé colonels Mrs. Koch & de Nyff, le premier, plein d'audace & d'éloquence, devait accompagner Daendels; le second, plein de sagesse & de courage, devait rester auprès de lui.

Il ne se dissimulait pas la difficulté du passage du Morddyck, & voici dans le premier projet comment il comptait l'exécuter. D'après l'instruction donnée au général Berneron, Koch & Daendels devaient dès le 17 se trouver au Morddyck avec 900 hommes, soutenus par toute l'avant-garde placée sur la Merck. Ils devaient y ramasser tous les bateaux qu'ils auraient trouvé sur la côte. Dès le 21, ou le 22 au plus tard, ils devaient, en s'entassant dans ces bateaux pour un passage d'à-peu-près deux lieues, aborder à l'isle de Dort, entrer dans la ville, sur laquelle ils comptaient, désarmer, ou joindre à eux à-peu-près 250 hommes qui y étaient en garnison, avec l'aide des

habitans, qu'ils espéraient faire déclarer, & amener de Dort au Mordyck plus de 100 bâtimens pontés, qui s'y trouvaient tout grées, en mettant du canon sur trois ou quatre des plus forts, qui feraient l'avant-garde, pour chasser les trois petits bâtimens gardes-côtes, qu'ils prétendaient même tenter d'enlever à l'abordage, ces bâtimens étant très-mal armés, & très-faibles d'équipages. L'armée alors devait arriver à Sevenbergen, Oudenbosch & Mordyck & Swaluwe, & devait passer en une ou deux divisions, protégée par son arriere-garde, qui aurait coupé le pont de la Merck; pour en défendre le passage contre les garnisons qui auraient pû sortir pour l'inquiéter. Une fois trois ou quatre mille hommes passés, le pont était fait, une fois l'armée à Dort, il n'y avait plus d'obstacle à craindre.

Le jour que le général quitta Anvers, il eût à souper, dans un village, le baron de Staël, ci-devant ambassadeur de Suede en France, qui allait à Paris, & qui lui apprit que toute la partie de l'Allemagne & de la Hollande, qu'il venait de traverser, lui souhaitait les plus grands succès, & qu'on l'attendait à Utrecht, où son logement était préparé. Il lui confirma ce que le général savait déjà, que la plus grande consternation regnait dans le parti Stathoudérien. Sans vouloir pénétrer le secret de son voyage, le général lui conseilla d'attendre le succès de son expédition, avant de s'ouvrir avec le ministère de France, pour ne pas compromettre sa cour, & se faire désavouer, & dans tous les cas, de ne dire à Paris, que ce qu'il voudrait bien qui fût imprimé & fût de tout le monde. Ce ministre l'assura qu'il n'allait que pour ses affaires particulieres. Le général, avant son départ d'Anvers, avait donné le même conseil à un personnage très-important de la Pologne,

qui était pareillement venu le voir. Sa maxime était de compromettre le moins qu'il pouvait les nations étrangères avec un ministère esclave d'une Assemblée de 700 factieux, qui n'avaient ni expérience, ni justice, ni discrétion.

Le premier plan du général avait été totalement dérangé par la négligence que les commandans de l'avant-garde avaient apporté dans l'exécution de sa première instruction. Il ne perdit cependant pas l'espoir de réussir, mais il fit de nouvelles dispositions. Il avait trouvé dans les canaux, entre Oudenbosch & Sevenbergen, 23 bateaux pontés, depuis 20 jusqu'à 70 tonneaux. Il chargea un commissaire des guerres, nommé Bourfier, homme zélé & intelligent, de les faire arranger pour porter 1200 hommes. Quatre devaient porter du canon & faire l'avant-garde de cette flottille. Il ordonna la levée de tous les charpentiers & de tous les matelots des petits ports des environs, il assigna à ces hommes une forte paye sur les fonds que le comité Hollandais prélevait sur les biens appartenans en propre au prince d'Orange & à ses partisans connus.

Depuis son entrée en Hollande, l'armée ne coûtait plus que sa solde. Le pays fournissait gratuitement les vivres & les fourrages, les habitans offraient & donnaient de l'argent pour favoriser le succès de l'expédition. Jamais armée n'a été reçue avec plus de cordialité, & jamais soldats n'ont moins mérités une réception aussi amicale, car les gendarmes & les troupes légères se permettaient tous les crimes. Il n'en était pas de même des troupes de ligne & des gardes nationales, qui se sont toujours conduits avec honneur & humanité.

Comme la préparation de la flottille demandait du tems, le général fit encore un autre chan-

gement dans sa première disposition. D'après son premier projet, il ne devait que masquer les places fortes, & se glisser, pour ainsi dire, entre elles, pour aller s'embarquer sur le champ au Mordyck. Alors il avait le tems d'insulter ces places, & il comptait assez sur la faiblesse & l'inexpérience des commandans & des garnisons, pour espérer d'en enlever au moins une, ce qui devait donner un grand relief à ses armes, & lui procurer de l'artillerie & des munitions, dont il était assez mal pourvu.

Il ne voulait point faire de siège en règle, 1°. parce qu'il aurait fallu, pour le pousser, rassembler en un seul point sa petite armée, dont l'ennemi aurait bientôt connu la faiblesse; 2°. parce qu'il n'aurait plus été le maître de la campagne, & qu'il eût été alors très-facile aux garnisons des places qui auraient été libres, de revenir de leur étonnement, de se mettre en campagne, de lui couper sa communication avec Anvers, & d'aller chasser ses travailleurs, & détruire sa petite marine, sa seule espérance. Ainsi sans rien déranger à la première disposition des cantonnemens, en continuant de faire bloquer par le colonel le Clerc, Bergen-op-zoom & Steenberg, il ordonna au général d'Arçon d'attaquer Bréda, & il fit en même tems attaquer Klundert par son avant-garde.

Bréda est une place renommée pour sa force, elle était garnie de 200 pièces de canon, bien palissadée, & couverte par une inondation. Deux mille deux cent hommes d'infanterie & un régiment de dragons défendaient la place, mais le gouverneur, le comte de Byland, était homme de cour, & n'avait pas fait la guerre. Les troupes prenaient leur pain chez le boulanger, leur viande chez le boucher, & n'avaient point de magasins.

Les places Hollandaïses , pour la plupart , sont couvertes d'inondations , & hérissées d'ouvrages extérieurs , mais beaucoup manquent de casemates. Les habitans , quoique sujets particuliers du Prince , étaient fort attachés à la faction contraire. Le général d'Arçon , sans ouvrir de tranchée , dressa deux batteries de 4 mortiers & 4 obusiers , très-près de la place , du côté du village de Hage. Les ennemis répondirent par un feu très-vif pendant trois jours. Le quatrième , il ne restait plus que 60 bombes au général d'Arçon , il allait être forcé de lever le siège , après les avoir tirées , lorsque le colonel , Philippe de Vaux , aide-de-camp du général Dumouriez , qui entraît pour la seconde fois dans la place , pour réitérer la sommation , ayant annoncé au comte de Byland , que le général Dumouriez allait arriver avec toute son armée , & qu'alors il n'y aurait aucun quartier à espérer , détermina le gouverneur , de l'aveu de tous les officiers de sa garnison , à capituler. On lui accorda les honneurs de la guerre , & tout ce qu'il voulut. Les Français entrèrent dans la place , qui n'était point du tout endommagée , n'y ayant eu que quelques maisons offensées par nos bombes. On y prit 250 bouches à feu , près de 300 milliers de poudre , & 5000 fusils de munition , dont nous avions grand besoin. Ce siège n'avait pas coûté 20 hommes des deux côtés. Les Français poussaient la témérité jusqu'à aller danser la *Carmagnole* sur les glacis , du côté qui n'était pas inondé. Trente dragons de Byland firent une sortie sur les danseurs , en sabrerent quelques-uns , & rentrèrent dans la place avec six prisonniers , ayant perdu quelques hommes & quelques chevaux. L'armée assiégeante était de 5000 hommes , dont encore à-peu-près 1200 détachés , s'emparèrent de plusieurs forts , postés sur les écluses , du côté d'Heusden.

Klundert fut pris deux jours après. C'est un petit fort, très-régulier, au milieu d'un terrain inondé. Il fut défendu très-vigoureusement, mais sans beaucoup d'intelligence, par un brave lieutenant-colonel Westphalien, qui n'avait que 150 hommes de garnison. Berneron avait établi une batterie de 4 canons & quantité de petits mortiers derrière la digue même d'inondation, à 150 toises de la place, de sorte que toutes les maisons de la petite ville de Klundert étaient percées à jour : le commandant n'ayant plus aucun abri, après avoir répondu pendant plusieurs jours à ce feu, par un feu aussi violent, mais sans effet, prit le parti d'enclouer ses canons, & de tâcher de se sauver dans Williamstad avec sa garnison. Il fut coupé en chemin par un détachement Batave, commandé par le lieutenant-colonel Hartmann, à qui il brûla la cervelle, mais il eût aussi-tôt le même sort. On le rapporta mort à Klundert, & on trouva les clefs de la place dans sa poche, on fit la garnison prisonnière. On trouva dans la place 53 pièces de canon, quelques mortiers, beaucoup de bombes & de boulets, & à-peu-près 80 milliers de poudre. Le général donna ordre à Berneron d'aller sur le champ assiéger Williemstadt, on remit 10 pièces de l'artillerie de Klundert en état de servir & c'est avec les munitions de cette petite place que le général Berneron a entrepris le nouveau siège.

Le général ordonna pareillement au général d'Arçon d'aller assiéger Gertruydenberg. Cette place est petite & assez mauvaise du côté de Ramfdonek, n'ayant par-là qu'une simple enceinte derrière la rivière, & étant dominée. Mais sur la rive gauche de la Donge, elle est couverte d'une bonne inondation & de deux rangs d'ouvrages

extérieurs très-forts, & qu'on n'aurait pas pris en trois semaines, s'ils avaient été défendus avec vigueur & intelligence. La garnison était composée du régiment de Hirtzel de 8 à 900 hommes; & du superbe régiment des dragons, gardes du Stathouder. Le gouverneur était un vieux général-major octogénaire, nommé Bedault. Le général d'Arçon amena devant cette place quelques pièces de canon & quelques mortiers de Bréda. Tous les ouvrages extérieurs furent emportés, ou abandonnés dès le premier jour. D'Arçon en mit deux ou trois pour monter des batteries; dès qu'elles furent prêtes, après quelques coups de canon échangés, le colonel de Vaux entra dans la place, la capitulation fut bientôt arrangée, les honneurs de la guerre accordés; le général Dumouriez arriva sur ces entrefaites, alla dîner avec le vieux général Bedault, qui lui avoua qu'il s'était rendu, parce qu'il avait en vain attendu qu'on lui envoyât de Dort, ou de Gorcum, des bâtimens pour évacuer la place par eau. Il était tombé quelques bombes dans la ville, dont une sur sa maison.

Pendant le dîner on vint avertir le gouverneur que la capitulation était violée par l'insolence d'un lieutenant-colonel de gardes nationales, yvre, qui voulait entrer dans la ville malgré les gardes, & qui avait voulu tirer un coup de pistolet au lieutenant-colonel du régiment d'Hirtzel. Le général Dumouriez se fit amener cet yvrogne, lui arracha son épaulette, & le fit soldat; au grand étonnement de tous les officiers de la garnison, qui intercédèrent pour qu'il lui fit grace.

Le général causa beaucoup avec cette garnison, qui était très-belle, & il se souviendra toujours de ce que le lieutenant-colonel du régiment d'Hirtzel, se promenant avec lui sur la place, lui

lui dit, *Hodie mihi, cras tibi*. Le bon Suisse était prophète. Cette nouvelle conquête nous donna encore plus de 150 bouches à feu, 200 milliers de poudre, beaucoup de bombes & de boulets, 2500 fusils neufs, & ce qui était bien plus essentiel, un bon port, & plus de 30 bâtimens de transport de toutes grandeurs ; on en avait encore pris 5 à Bréda.

Nous n'étions encore que dans les premiers jours de Mars. Pendant ces sièges le général se tenait au Mordyck, pour être au centre de ses opérations, de-là il veillait sur les sièges qui se faisaient à sa droite & à sa gauche, & sur la marine. Le commissaire Bourfier, avec des peines incroyables, avait trouvé moyen d'armer 23 bâtimens, qui avaient des vivres à bord pour 1200 hommes. Il les avait fait descendre par le canal de Sevenberg à Roowaart, qui est une petite anse à un quart de lieue à l'Ouest du Mordyck.

Le jour que le général avait établi son quartier dans ce village avec 100 chasseurs Bataves & 50 dragons, il avait été canonné toute la journée par les trois bâtimens gardes-côtes : ayant placé des chasseurs le long de la digue, il avait tué à un de ces bâtimens un gabier, dans les hunes, & un patron de chaloupe, ce qui les avait forcés de s'éloigner. Peu de jours après il avait fait venir de Bréda 12 pièces de 24, & des munitions, & il avait établi plusieurs batteries, dont une à Roowaert, pour protéger la sortie de sa flottille, les autres au Mordyck, pour protéger l'embarquement. Il s'était assuré que son canon portait à plus de mi-canal, effectivement les bâtimens armés ne s'approchaient plus de la côte occupée par les Français.

Il fit pratiquer des huttes, couvertes en paille, le long des Dunes, depuis Roowaert jusqu'à Swa-

leuve ; le soldat y était gai , mais impatient de passer à l'autre bord. Le général leur disait en plaisantant qu'ils ressembaient à des castors , & ils appellaient ce cantonnement aquatique , le camp des castors. Les vivres ne manquaient pas, les eaux mêmes n'étaient pas mauvaises , & on leur distribuait de l'eau-de-vie tous les matins. A la vérité , le général leur donnait l'exemple de la constance , & n'était pas beaucoup mieux logé qu'eux.

C'est dans cette expédition qu'il s'est fait à lui-même un système de guerre pour les pays inondés. On peut , au moyen des digues , cheminer dans toute la Hollande , au travers des inondations , conduire l'artillerie , établir les batteries très-près des places , ou des ouvrages qu'on veut attaquer , à moins que l'ennemi n'ait des bateaux armés , auquel cas il faut lui en opposer.

Il avait parmi ses bataillons de volontaires , des Gascons , des Brétons , des Normands , des Dunkerquois , qui avaient navigué ; il se procura ainsi 4 à 500 matelots , en leur donnant 20 sols par jour au delà de leur paye. La flotille de Roowaert devait porter son avant-garde. Un marin Anglais & un lieutenant de marine Hollandaise avec des pilotes côtiers , devaient diriger ses manœuvres. Cependant , tous ces retards avaient donné le tems aux Hollandais d'augmenter considérablement leur marine dans le Bisbos , qui est la petite mer du Mordyck , elle était déjà de 12 bâtimens armés , dont un de 20 canons. Ces bâtimens étaient très-bien disposés pour se correspondre & se secourir. Mais le général , soit qu'il passât avec le Flot , ou avec le Jusant , ayant un vent fait , avait calculé qu'il n'aurait à combattre que la moitié au plus de cette flottille , celle

qui ferait au vent, & que celle sous le vent ne pourrait rien faire.

Les Hollandais avaient aussi établi quelques batteries au *Stry*, & le long de l'isle de Dordt, où on disait qu'on avait fait passer 1200 hommes des gardes Anglaïses, qui débarquerent dans cet intervalle à Helvoet-Sluys. Mais ce qui prouvait au général qu'on n'avait pas encore de certitude de son projet, c'est que tous les apprêts de la grande défense du prince d'Orange, étaient à Gorcum, où se réunissait l'armée pour s'opposer à sa marche. Cette armée était encore peu considérable, & le renfort des Anglais & des Emigrés ne l'augmentait pas de 4000 hommes.

Cependant, pour continuer à dérouter l'ennemi sur son projet, il faisait continuer le blocus de Bergen-op-Zoom & de Steenberg. Le général de Flers était revenu de Paris, & avait obtenu un renfort, qui était arrivé avec promptitude. Le général lui ordonna de venir occuper avec 6000 hommes les cantonnemens du colonel le Clerc, à Rosendael & autour de Bergen-op-Zoom, ce qui fut très-rapidement exécuté. Il rapprocha la division de gauche à Oudenbosch & Sevenbergen. Il envoya par sa droite la gendarmerie nationale avec quelque cavalerie, montrer une tête du côté d'Heusden. Un lieutenant-colonel de cette gendarmerie somma cette place, en traitant assez ridiculement le gouverneur de *Citoyen Commandant*, au lieu de *Monsieur*.

Le siège de Williemstadt continuait toujours, & allait fort mal. Le général Berneron avait commencé son attaque de trop loin, consumait beaucoup de munitions, & ne faisait aucun progrès. Cette place n'est attaquable que par un front fort étroit; les Hollandais la rafraîchissaient par mer. Le général y envoya Dubois de Grancé, ingénieur

d'un grand mérite, bien différent de son indigne frere, membre de la Convention Nationale, il lui joignit un capitaine du même corps, nommé Marefcot. Ces deux bons officiers voulurent rapprocher les batteries, ils en tracerent une à 200 toises de la place, & comme ils étaient occupés à la construire, ils furent abandonnés par leurs soldats, & massacrés par les ennemis, qui firent une sortie sur les travailleurs. Cependant Berneron s'y entêta encore, & ne leva le siège, qu'après le départ du général.

Dumouriez avait trouvé à Gertruydenberg une marine très-considérable, il voulait en tirer parti, & augmenter ses moyens de passage. Il avait à Roowaert assez de bâtimens pour son avant-garde : maître de Bréda, Klundert & Gertruydenberg, il n'avait plus à craindre d'être inquiété sur ses derrieres, puisqu'il laissait derriere lui le corps d'armée du général de Flers, pour continuer le blocus de Steenberg & Bergen-op-Zoom; il avait donc rapproché son arriere-garde, & l'avait cantonnée à Swaluve, où il y avait quelques barques qui devaient servir à la passer. Il fit le projet de se servir des bâtimens de Gertruydenberg pour embarquer sa division de droite.

Le passage de Gertruydenberg à l'isle de Dort est un peu plus long que celui du Mordyck. A la droite, & même en avant de ce port, le *Bisbos* est rempli de bas-fonds & d'un Archipel de petites isles détachées du continent de Gorcum, dont la plupart sont couvertes d'arbres & de taillis. On y aborde par des canaux serpentans dans ces isles. La marine Hollandaise ne pouvait pas en approcher, n'y ayant pas assez d'eau. Ils avaient cependant placé dans différens points trois barques, armées chacune de quatre canons & de trente hommes d'équipage. En dehors de ces is-

les, dont plusieurs sont couvertes d'eau à la haute mer, il y en avait une plus élevée, sur laquelle était une petite ferme avec une canardière, appartenante à un habitant de Gertruydenberg. Cette petite isle que les gros bâtimens armés des Hollandais ne pouvaient approcher que de 7 à 800 toises, n'était séparée de l'isle de Dordt que par un canal d'environ 600 toises. Sur le rivage opposé de l'isle de Dordt, était une batterie de six pieces de canon, dans un terrain bas & fangeux, sous cette batterie mouillait un bâtiment de quatorze canons.

Le général fit le projet de faire passer dans cette isle six pieces de canon de 24 & deux bataillons, d'y établir une batterie pour déloger la frégate, qui ne pouvait avoir que du petit calibre, de faire suivre les bâtimens les plus légers de Gertruydenberg, remplis de troupes, & de passer par-là avec sa division de droite. Comme on pouvait être forcé de combattre, pour arriver dans l'isle un des bateaux de quatre canons stationés dans les canaux, on destina plusieurs grandes chaloupes, remplies de soldats choisis, pour l'abordage, & on fit placer deux canons sur le pont de deux bâtimens qui devaient faire l'avant-garde de la flottille, & qui devaient être commandés, l'un par un officier de marine, Anglais, nommé White, & l'autre par le lieutenant-colonel la Rue, aide-de-camp du général, qui avait servi sur mer. Tout fut préparé avec tant de célérité, que le passage devait se tenter dans la nuit du 9 au 10. Mais la destinée avait arrangé loin de-là des événemens, qui ont anéanti tous ces projets, & qui ont remplacé ces premiers succès par un enchaînement de malheurs, qui se sont suivis avec la même rapidité, & qui ont décidé le sort de la guerre.

Le général au milieu de ses projets & de ses

succès rapides était livré aux plus vives inquiétudes depuis les premiers jours de Mars. Le général Miranda avait commencé le siège de Maestricht le 20 Février, mais quoiqu'il eût réussi à mettre le feu dans plusieurs quartiers de cette ville, elle se défendait par le secours des émigrés, qui s'y trouvaient rassemblés en grand nombre, conduits par M. d'Autichamp, excellent lieutenant-général de l'armée de Condé, auquel les Hollandais doivent, à ce qu'on dit, le salut de cette place.

Le général Champmorin s'était emparé sans opposition du fort de Stevenswert sur la Meuse & du fort St. Michel, qui forme sur la gauche de cette rivière la tête de pont de Venloo, le général n'avait pas pu occuper cette ville, ayant été prévenu par les Prussiens, qui s'y étaient établis.

Le général Valence, quoiqu'avec des talens, n'avait pas encore acquis assez d'autorité sur les troupes pour suppléer entièrement à l'absence de Dumouriez. Il restait à Liege, & les quartiers d'hiver n'avaient été ni levés, ni rapprochés. Les généraux étaient en mauvaise intelligence.

Le général Stengel occupait les quartiers autour d'Aix-la-Chapelle. C'était un excellent officier de troupes légères & très en état de commander une avant-garde. Le général Dampierre commandait dans Aix-la-Chapelle, où il s'occupait de plaisirs & de rapines. C'était un fou ambitieux, sans talens, audacieux jusqu'à la témérité, & en même tems timide par ignorance; d'ailleurs ennemi de tous ses supérieurs, & machinant avec les Jacobins de Paris pour les calomnier, dans l'espoir d'être fait général en chef.

Le prince de Cobourg, qui était arrivé à Cologne, connaissant les désordres & la désunion des chefs, & la mauvaise disposition des troupes Françaises, rassembla son armée & marcha sur

Aldenhoven , par où il pénétra sans obstacle. Tous les quartiers se replierent sur Liege dans la plus grande confusion , & sans combat. Le général le Veneur , qui commandait l'attaque de Maestricht du côté de Wyck , eût le tems & le bonheur de retirer son canon & de repasser la Meuse. Les Impériaux entrèrent sans difficulté dans Maestricht. Miranda pouvait encore continuer à la bombarder par la rive gauche de la Meuse , réunit son armée dans une position respectable , entre Tongres & Maestricht , & arrêter là le prince de Cobourg.

C'est ce que lui ordonna le général Dumouriez sur la première nouvelle qu'il reçut de ce désastre. Ce fut aussi l'avis du général Valence , qui peu de jours après , sauva une colonne de vingt-sept bataillons , qui se retiraient de Liege , en exécutant lui-même une charge vigoureuse de cavalerie , dans la plaine de Tongres. Le lieutenant-général la Noüe avait montré la plus grande bravoure dans la retraite d'Aix-la-Chapelle.

Miranda perdit la tête. Il prit sur lui d'ordonner d'abandonner la Meuse. Les Impériaux suivirent leur victoire , passèrent la Meuse , entrèrent dans Liege , où ils prirent les magasins que les Français commençaient à rassembler , surtout pour leur habillement. La consternation était si grande dans cette armée , qu'excepté la grosse artillerie qui fut emmenée à Louvain , & de-là à Tournay , rien ne fut sauvé , pas même les bagages des troupes. Les deux généraux réunirent leurs forces dans le camp de Louvain.

Champpmorin , qui ne pouvait plus se soutenir sur la rive gauche de la Meuse , évacua Stewenwert & le fort St. Michel , où il aurait dû laisser des garnisons , & se retira sur Dieft , ainsi que le général la Marliere qui était à Ruremonde.

Cette retraite laissait les Prussiens maîtres de la Basse - Meuse. Ils pouvait traverser la Campine , & venir tomber par Anvers , ou par Bois-le-Duc , sur les derrières de l'armée qui opérait en Hollande. Le prince Frédéric de Brunswick perdit un tems précieux , dont le général Dumouriez profita ensuite , pour mettre cette partie à couvert.

L'armée était entièrement découragée , elle s'en prenait à ses officiers généraux , surtout à Miranda , qui courût même des risques. Cependant le général Valence , aidé du général Thowenot , parvint à remettre un peu d'ordre , mais la désertion fut énorme. Plus de dix mille hommes se retirèrent jusqu'en France. L'armée demandait à grands cris le général Dumouriez. Les commissaires de la Convention lui envoyaient courrier sur courrier pour le faire revenir. Il mandait toujours qu'on pouvait tenir dans la position de Louvain , où on avait rassemblé l'armée , & qu'il n'y avait encore rien de perdu , si on lui laissait le tems d'exécuter son expédition. Cela était vrai. Les généraux Valence & Thowenot en convenaient eux - mêmes. Quant à Miranda , autant il avait montré de confiance jusques-là , autant il était abattu par les dernières circonstances , qui justifiaient les dépêches du général Valence , qui avait toujours prédit des événemens funestes , pendant que toutes les lettres de Miranda annonçaient toujours , qu'il n'y avait rien à craindre du rassemblement des Impériaux ; il aurait eû raison , si les Français leur eussent opposé un rassemblement pareil , ce qu'ils pouvaient , & devaient faire. Il est à présumer que le prince de Cobourg n'aurait pas tenté le sort d'une bataille , & les Français ne devaient pas craindre de la donner.

Les commissaires de la Convention s'en alle-

rent précipitamment à Paris, y firent un rapport si alarmant, peignirent si vivement la consternation des soldats, qu'il fut décidé que le général Dumouriez pouvait seul remédier à des dangers aussi éminens & sauver l'armée; qu'on lui envoya l'ordre le plus absolu d'abandonner l'expédition de Hollande, & d'aller se mettre sur le champ à la tête de la grande armée. Il reçut cet ordre le 8 au soir, & il partit le 9 au matin, le désespoir dans l'ame.

Il laissait l'armée aux ordres du général de Flers, qu'il savait être incapable, mais il n'avait pas un autre officier général à mettre à sa place. Le général d'Arçon était perclus de rhumatismes, ne pouvait pas continuer la campagne, & refusait même le grade de lieutenant-général, que Dumouriez venait d'obtenir pour lui, en récompense de la prise de Bréda. Il se retira à Anvers. Le lieutenant-général Marassé, ancien militaire, plein d'expérience, d'honneur & de courage, commandant à Anvers, ne pouvait pas, vu son grand âge être chargé d'un commandement actif. Le projet du général était, aussi-tôt à son arrivée à l'armée, d'y envoyer le général Miranda.

Il laissait à cette armée son chef d'état-major, le colonel Thowenot, qui en était l'ame. Il lui laissa copie des instructions du général de Flers, à qui il recommanda de ne rien faire que de concert avec le colonel Thowenot. Il ordonna qu'on entreprit tout de suite le passage de Gertruydenberg, que si ce passage réussissait, le général de Flers se tint à Dort, & lui envoyât un courier pour recevoir ses ordres subséquens.

Mais le départ de Dumouriez glaça tous les cœurs de cette armée; ceux qui avaient montré le plus d'audace & d'impatience trouvaient alors l'entreprise impossible. Elle le devint effectivement

quelques jours après , la marine Hollandaise se renforça , les Prussiens s'avancerent par Bois-le-Duc. Alors de Flers , d'après la partie de son instruction , en cas que le passage n'eût pas lieu , se jeta dans Bréda avec six bataillons & deux cent chevaux. Le colonel Tilly dans Gertruydenberg avec trois bataillons & cinquante chevaux. Le reste de l'armée se retira à Anvers , grace au colonel de Vaux & au colonel Thowenot , qui évacua avec la plus grande constance les batteries du Mordyck , sans rien perdre , & qui sauva l'armée , qui était entièrement découragée & en désordre. Thowenot fit sauter les fortifications de Klundert , n'ayant pas le tems d'armer cette petite place.

Ainsi se termina l'entreprise de la Hollande , conçue & préparée en dix jours , & qui eût probablement réussi , sans la retraite d'Aix-la-Chapelle. Elle ne coûtait pas un fol à la France. Il lui restait deux bonnes places , qui devaient arrêter l'ennemi , & qui pouvaient servir de places d'armes , en cas qu'on reprit le projet de la Hollande. Il n'y avait de ce côté que des avantages , & point de honte. Mais toutes les espérances de Dumouriez étaient perdues , & il fallait , tant pour le dehors que pour le dedans de la France , qu'il fit de nouveaux plans.



CHAPITRE IV.

Le général arrive à Anvers. Fait partir les Commissaires. Arrive à Bruxelles. Parle aux représentans du peuple. Écrit à la Convention. Fait arrêter Chepy et Estienne. Diverses ordonnances. Arrive le 13 à Louvain. Les commissaires de la Convention viennent l'y trouver.

Tous les momens du général depuis son départ de Paris avaient été employés à son expédition de la Hollande & aux dispositions militaires de la grande armée ; il gémissait autant que les Belges eux-mêmes de l'odieuse tyrannie qu'exerçait contr'eux la Convention Nationale, & surtout, par les commissaires du pouvoir exécutif. L'insolence de ces satellites de l'avarice & de l'oppression, égalait leur scélératesse, elle était même ridicule. La plupart se faisaient rendre les honneurs militaires, & ne marchaient qu'accompagnés de gardes & d'ordonnances. Ne se trouvant pas encore assez nombreux pour étendre leurs extorsions, ils se multiplièrent eux-mêmes, en donnant à d'autres misérables des commissions.

En passant à Bruges, on avait donné un bal, où le général avait assisté : un petit Monsieur, qui dansait, vint l'aborder, en lui annonçant qu'il était commissaire du pouvoir-exécutif, & qu'il se rendait à Ostende & Nieuport, pour faire monter des batteries & mettre ces deux places en état de défense. Le général lui dit très-severement de se renfermer dans ses fonctions civiles, de les exécuter très-modérément, & de ne pas du tout se mêler de la partie militaire.

Un autre, nommé je crois, Lieutaud, qui résidait à Ruremonde, auprès du général la Marliere, écrivait une longue lettre à Dumouriez, dans laquelle il le tutoyait, & lui ordonnait d'abandonner toute autre entreprise pour marcher au secours de Ruremonde. Le général avait envoyé cette lettre au ministre le Brun, se contentant seulement d'ajouter de sa main par apostille : *Cette lettre devrait être datée de Charenton.*

Un troisième, nommé Cochelet, qui résidait à Liege, ayant reçu la déclaration de guerre, décrétée le premier Février, avait pris un détachement, s'était transporté sur le territoire Hollandais devant Maestricht, y avait proclamé la guerre, avait fait arracher les poteaux sur lesquels étaient les armes des Etats-Généraux, & avait pris possession de la Hollande au nom de la république Française. Cette parade absurde avait donné le tems au gouverneur de Maestricht de faire rentrer ses fourrages & sa cavalerie, cantonnée dans le territoire hors de la ville, que le général Miazynsky allait enlever. Le général Miranda, que cette démarche contrariait, ayant voulu le trouver mauvais, parce qu'il n'était pas prêt à opérer, Cochelet lui avait écrit une lettre insolente, dans laquelle il lui ordonnait de *prendre* Maestricht, avant le 20 Février, sans quoi il le dénoncerait comme traître, & il avait envoyé copie de cette lettre à la Convention, qui avait applaudi à cette fermeté Romaine. Cependant ce Cochelet s'était fait ensuite révoquer, parce qu'enivré de son pro-consulat, il avait méconnu l'autorité des députés de la Convention.

A son arrivée à Anvers, le 2 Février, le général avait trouvé la ville consternée de la résidence d'un de ces petits tyrans, dont il a oublié le nom, qu'il avait fait révoquer. Toutes les vil-

les de la Belgique étaient gouvernées par un, ou plusieurs, de ces affreux pro-consuls. Ils commençaient par mettre sous le séquestre l'argenterie des églises & les revenus du clergé & des nobles, dont ils pillaient ou vendaient à bas prix, le mobilier; ils supprimaient les impôts pour flatter la populace, cassaient les magistrats élus par le peuple, créaient des clubs, & exerçaient une autorité purement arbitraire, soutenus par la force militaire, qui leur obéissait aveuglément.

La Belgique entière trouvait cette tyrannie anarchique insupportable. Dumouriez en avait porté les plaintes à la Convention, & ensuite aux commissaires, Camus, Treilhard, Merlin & Gossuin, qu'il avait rencontrés à Gand; ceux-ci ne pouvaient, ou ne voulaient pas y remédier. Il leur avait prédit, que dès que le Prince de Cobourg se présenterait en force sur la frontière, il fallait s'attendre à un soulèvement général; que nos faibles garnisons seraient égorgées, & nos crimes punis par les Belges; qu'il trouvait ce genre de guerre beaucoup plus dangereux, que celle qu'il aurait à soutenir contre les Impériaux.

La déroute d'Aix-la-Chapelle, la retraite honteuse de nos troupes jusqu'à Louvain, leur défection, leur désordre, leur consternation, précipitaient alors le danger du soulèvement prédit par le général.

Une circonstance aggravait encore ce danger. Les commissaires avaient projeté de faire exprimer à chaque province son vœu pour la réunion à la France. Ils assemblaient le peuple dans les églises, sans aucune forme régulière. Le commissaire Français, soutenu par le commandant militaire, par des soldats, par des clubistes Français & Belges, lisait l'acte d'accession, que souvent personne ne comprenait, non plus que sa harangue,

Les assistans signaient cet acte, la plupart en tremblant ; on imprimait ces pieces , & on les envoyait à la Convention, qui sur le champ créait un département de plus.

Dans plusieurs provinces , ces opérations *fraternelles* , s'étaient faites avec violence , notamment à Bruxelles & à Mons ; on avait tiré des coups de fusil , & donné des coups de sabre. Il paraissait des protestations imprimées, on voyait éclater des soulèvemens partiels à Wavres, à Halle, à Braines, à Soignies. Le plus dangereux était celui de Grammont. Dix mille payfans s'y étaient réunis, ils avaient des canons, ils avaient emprisonné les commissaires, & battu des détachemens de la garnison de Gand. Ces soulèvemens allaient incessamment augmenter , & se multiplier. L'armée Française , suffisante à peine pour résister à l'armée Impériale , ne pouvait pas se diviser pour aller faire cette guerre partielle, aussi cruelle qu'injuste , sur toute la surface de la Belgique. Quelques officiers Flamands pouvaient se détacher de l'armée Impériale, pénétrer à la faveur de la langue, au travers de l'armée Française, avec quelques soldats choisis , & donner une forme régulière à cette guerre intestine.

Le général, qui détestait l'injustice de la Convention, n'avait jamais voulu consentir à devenir l'instrument de la tyrannie & le fléau des Belges. Un double intérêt dirigeait alors sa conduite ; celui de délivrer ce malheureux pays , & celui de sauver son armée. Il y réussit, & il invoque à cet égard le témoignage de ce bon peuple, de qui il a reçu les marques les plus honorables d'estime, & de reconnaissance, en traversant les Pays-Bas depuis ses disgraces.

En arrivant à Anvers le 11 , il trouva la ville dans la plus grande consternation. Un commis-

faire exécutif, nommé Chaussart, qui s'était *modestement* appliqué le surnom de *Publicola*, venait de casser tous les magistrats, & avait donné ses ordres pour les faire arrêter, ainsi que les notables, au nombre de 67. Le général Marassé avait éludé jusqu'alors l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu de *Publicola*, mais l'évêque, & tous les autres étaient en fuite, ou cachés. Le général envoya ordre par écrit à Chaussart & autres commissaires ses collègues, de sortir sur le champ d'Anvers, & de se rendre à Bruxelles; il leur annonçait qu'en cas de refus d'obéir, le général Marassé les y ferait conduire par force. Chaussart vint avec beaucoup de dignité, ou d'insolence, se plaindre de cet ordre, & dit qu'il lui semblait dicté par un Vizir. Le général lui répondit gaiement: *Allez, Monsieur Chaussart, je ne suis pas plus Vizir, que vous n'êtes Publicola.* Il le fit partir sur le champ. Il rétablit ensuite le bon ordre & les magistrats dans cette ville importante. Il fit défense au club de se mêler en aucune maniere des affaires publiques, & il laissa l'ordre au général Marassé de faire mûrer la porte du club, & de faire emprisonner ceux des clubistes qui contreviendraient à cette ordonnance, qui fut imprimée dans les deux langues, publiée & affichée.

Il partit ensuite pour Bruxelles. Depuis quelques jours, sur les plaintes en tout genre qu'il avait reçues de cette ville, il en avait ôté le commandement au général Moreton, qui y avait commis des excès de toute espece, & il l'avait remplacé par le lieutenant-général Duval. Celui-ci était un excellent officier, que sa santé seule empêchait d'être à l'armée, où il avait servi, l'année précédente, avec beaucoup de gloire & d'utilité. Il était rempli de vertus civiles, citoyen éclairé, & parfaitement choisi pour faire oublier le gouverne-

ment tyrannique de Moreton , qui , après avoir refusé d'obéir , était enfin parti sur un ordre du ministre , pour aller commander à Douay , où il a fait encore bien du mal avant de mourir.

Duval rendit compte au général du désordre & de la consternation qui regnaient à l'armée rassemblée à Louvain , d'où il arrivait. On avait perdu presque toutes les tentes & les bagages dans la retraite ; il n'y avait pas de quoi camper la moitié de l'armée , & cependant on ne pouvait y rétablir l'ordre & la confiance , ni la faire mouvoir , qu'en la faisant camper. On avait aussi perdu beaucoup de canons de bataillons.

Les officiers généraux commandans l'artillerie , ne recevant point d'ordre dans la confusion de cette retraite , & n'en demandant pas , avaient tenu entr'eux un conseil de guerre , d'après la décision duquel ils emmenaient tout le parc d'artillerie en France. Les canons de 24 ceux de 16 , les mortiers , les pontons étaient déjà sur la route de Tournay. Heureusement les pieces de 12 & de 8 , & les obusiers étaient encore à Anderlecht , ainsi l'armée n'avait plus que quelques canons de bataillons , & il ne lui restait pas une piece de bataille , ou de position. Le général ordonna que les pieces de 24 & de 16 s'arrêteraient à Tournay , & que tout le parc qui était à Anderlecht irait rejoindre l'armée à Louvain.

Bruxelles était rempli d'officiers & soldats de toute arme , qui allaient en France. Le général les fit retourner au camp , & il envoya ordre à Tournay , à Mons , & dans toutes les places du département du Nord , de faire arrêter ceux qui voudraient passer , & de les faire retrograder pour rejoindre l'armée.

Le général Stengel s'était retiré à Namur avec un ou deux escadrons de hussards , le général
lui

lui envoya ordre de rejoindre l'armée. Le général Neuilly, qui avait tenu son quartier d'hiver dans le pays de Stavelo, avec la moitié de l'avant-garde de l'armée des Ardennes, s'était pareillement retiré à Namur, le général lui ordonna de venir prendre la position de Judoigne, pour assurer la communication entre l'armée & le corps commandé par le lieutenant-général d'Harville, à qui il réitéra l'ordre de rassembler ses cantonnemens, ou au moins de les resserrer, s'il n'avait pas assez de tentes pour camper, afin d'empêcher que le prince de Hohenlohe & le général Beaulieu ne pussent forcer le passage de la Meuse, ou tourner la droite de l'armée, pour venir tomber sur Bruxelles & Mons. La garnison de Bruxelles était très-faible, & le général fût encore obligé d'en prendre les meilleurs bataillons pour renforcer l'armée.

On avait fait partir de France un secours de dix-mille hommes, levés à la hâte dans le département du Nord. On avait beaucoup vanté au général ce renfort. On appelait cette troupe les *Centeniers*; c'étaient des compagnies qui devaient être de cent hommes, mais qui étaient fort au-dessous de ce nombre, & très-inégales, composées de vieillards & d'enfans, armés de piques, de couteaux de chasse, de fusils de chasse, de pistolets, à qui on avait promis 20 sols par jour; ils devaient être chargés de garder les places de la Belgique, mais non pas, disaient-ils, de les défendre, ni de faire la guerre. Cette milice, qui était de l'imagination des commissaires Gossuin & Merlin, ne pouvait qu'augmenter le désordre, la consternation & l'indiscipline; le général se hâta de la renvoyer en France.

Au milieu de ces détails militaires, ce qui occupait le plus Dumouriez, était de ramener l'es-

prit des Belges , en faisant cesser la tyrannie qui les accablait ; il savait bien que tout ce qu'il ferait à cet égard exciterait contre lui les Jacobins & la Convention , mais les maux étaient si graves , les injures si cruelles , le danger de la vengeance si pressant , qu'il jugea qu'il n'y avait plus de ménagement à garder. Chepy , peu de jours avant son arrivée avait pressé le général Duval de faire couper des têtes , il menaçait de mettre Bruxelles à feu & à sang , il avait fait arrêter plusieurs personnes riches , & les avait envoyées dans les citadelles du département du Nord. Le général le fit arrêter , & l'envoya à Paris , conduit par la maréchauffée.

La légion des Sans-Culottes , créée par le général Moreton , composée de la plus vile canaille , faisait trembler cette ville , où elle commettait continuellement des cruautés & des extorsions. Un Français , très-mauvais sujet , la commandait avec le titre de général , il se nommait Estienne ; le général le fit mettre au cachot , & fit publier & afficher une ordonnance , pour que cette troupe fut abolie , & que , qui que ce soit n'osât se présenter sous cette dénomination.

Il fit assembler les magistrats de la ville , il les pria devant tout le peuple , de ne pas attribuer à la nation Française , les crimes de quelques particuliers , il promit la punition des coupables , il assura qu'il venait de donner des ordres pour rendre à leurs familles les citoyens paisibles , qu'on en avait arrachés , sous prétexte de servir d'ôtages. Les représentans laissèrent couler des larmes de reconnaissance , & firent imprimer les détails de cette scène intéressante.

Il publia une ordonnance pour autoriser les citoyens à porter leurs plaintes aux magistrats , & ceux-ci à les vérifier & leur donner une forme

légale, contre ceux des commissaires, ou autres Français, qui auraient abusé de leur pouvoir. Il en donna une autre pour défendre aux clubs de s'immiscer dans les affaires publiques. Par un autre, il commanda que les vases sacrés fussent rendus à toutes les églises, & il autorisa les magistrats & les commandans militaires à y tenir la main. Toutes ces ordonnances furent imprimées dans les deux langues, & envoyées dans toute la Belgique. L'effet en fut très-prompt. Les habitans de Grammont écrivirent au général qu'ils déposaient les armes. La paix fût rétablie entre les Français & les Belges; cette nation estimable oublia tous les maux qu'on lui avait fait supporter, & ne vit plus dans nos soldats que des défenseurs & des frères. A la vérité les garnisons se conduisaient assez bien, surtout dans les grandes villes, & sans l'odieux décret du 15 Décembre & l'envoi des commissaires, les Français auraient été fort aimés dans les Pays-Bas.

Il écrivit le 12 Mars une lettre à la Convention, qui parut si terriblement vraie, que le président, & le comité auquel elle fut renvoyée, n'osèrent pas la faire lire à la tribune. Une copie de cette lettre se glissa dans le public; elle fût imprimée à Anvers. Dans cette lettre le général annonçait tout ce qu'il avait été forcé de faire pour sauver la Belgique & l'armée, & il renvoyait pour les détails au compte qu'en rendrait le ministre, à qui il envoya toutes les pièces, en lui prescrivant de les produire hardiment & sans ménagement à la Convention.

Il assembla le commissaire ordonnateur Petit-Jean & tous les chefs de toutes les administrations, il leur annonça qu'il allait faire un grand mouvement en avant, & il s'assura de toutes les parties de leur service, de manière à avoir d'a-

bord des vivres pour quinze jours ; il fit sur-tout arranger son hôpital ambulant , annonçant que sous peu il donnerait une bataille.

Le trésorier de l'armée était parti , & s'était déjà retiré à Lille avec deux millions de numéraire ; le général envoya ordre au commandant de Lille de le faire sur le champ repartir , avec son trésor bien escorté , pour rejoindre l'armée. Il harangua la garnison de Bruxelles avec tant de succès , que tous les corps demandèrent à le suivre. Enfin il partit le 12 au soir pour se rendre à Louvain.

Avant d'entrer dans les détails militaires , & pour ne pas les interrompre , il faut parler ici de la visite qu'il reçut à Louvain des commissaires de la Convention. Le premier mouvement de Camus , Treillard , Merlin & Gossuin , avait été de se retirer à la frontière , pendant que la Croix & Danton étaient allés à Paris. Dès qu'ils furent l'arrivée du général , ils vinrent le joindre à Louvain , l'ayant manqué à Bruxelles.

Camus & Treillard lui reprocherent ses ordonnances , sur-tout celle qui forçait à rendre l'argenterie des églises ; ils lui dirent qu'il aurait dû les attendre , & ne pas agir avec cette précipitation , & ne pas se mêler du civil. Le général leur répondit , que le premier de tous les décrets était le salut public ; que la Convention pouvait de loin être trompée , comme elle l'était certainement , sur les affaires de la Belgique , par ses émissaires ; que lui était sur les lieux , avait tout le poids de la guerre , de l'honneur de la nation & du salut de l'armée à soutenir , & qu'il en était responsable , non-seulement à ses supérieurs , mais à la postérité ; qu'il n'avait rien fait avec précipitation , mais après y avoir long-tems réfléchi ; que s'ils eussent été présents , il ne les

aurait pas consultés, mais qu'il aurait tâché de les engager à coopérer avec lui pour parvenir à mettre fin aux crimes & à la tyrannie, qui, depuis trop long-tems, opprimaient les Belges, & déshonoraient la France; que s'ils avaient voulu s'y opposer, il aurait rendu ces ordonnances malgré eux.

Il interpella nommément Camus, qui est un dévôt, & il lui dit qu'il était étonné qu'un homme qui affichait autant de religion voulut soutenir le vol des vases sacrés & des objets du culte d'un peuple ami. *Allez, lui dit-il, voir à Ste. Gudule, les hosties foulées aux pieds, dispersées sur le pavé de l'église, les tabernacles, les confessionnaux brisés, les tableaux en lambeaux, trouvez un moyen de justifier ces profanations, et voyez s'il y a un autre moyen à prendre, que de restituer l'argenterie, et de punir exemplairement les satellites, qui ont aussi criminellement exécuté vos ordres. Si la Convention applaudit à de tels crimes, si elle ne s'en offense pas, si elle ne les punit pas, tant-pis pour elle, et pour ma malheureuse patrie. Sachez que s'il fallait commettre un crime pour la sauver, je ne le commettrais pas. Mais dans ce cas-ci, les crimes atroces qu'on s'est permis tournent contre la France, et je la sers en cherchant à les effacer.*

Camus avoua que la grande difficulté était de restituer l'argenterie des églises, parce qu'on l'avait brisée pour l'entasser dans des coffres, *Eh bien, dit le général, puisqu'on a la matière, il n'y a rien de si aisé que de les faire refaire, il en coûtera la façon.* Camus & Treillard, soutinrent toujours que le général avait manqué de respect & d'obéissance envers la Convention. Merlin & Gossuin, plus honnêtes & de meilleure foi, convinrent qu'il avait raison, & il s'éleva entr'eux

une dispute violente. Camus dit , qu'il ne pouvait pas se dispenser de rendre compte , & de porter ses plaintes contre le général , qui l'y exhorta , en lui disant que lui-même avait rendu compte , & lui montrant sa lettre du 12 , qui fut un nouveau motif de contestation.

C'est dans cette conférence que Camus , le plus irascible des hommes , dit , moitié riant , moitié furieux : *Général , on vous accuse d'être César , si j'en étais sûr , je deviendrais Brutus , et vous poignarderais. Mon cher Camus ,* lui répondit-il , *je ne suis point César , vous n'êtes point Brutus , et la menace de mourir de votre main , est pour moi un brevet d'immortalité.* Les commissaires après trois ou quatre heures de conférence , partirent la même nuit pour Bruxelles ; Camus fut fidèle à sa promesse , il rendit compte avec tout le fiel d'un homme faux & méchant , & dès-lors il devint l'ennemi juré du général , qui ne s'occupait plus que des moyens de se retirer du mauvais pas , où l'avaient engagé les fautes de ses lieutenans , & le désordre d'une armée désorganisée , qui n'avait plus le même esprit que la campagne précédente.

CHAPITRE V.

Etat de l'armée. Sa position. Ordres du général aux différentes divisions. Il prend le parti de donner bataille.

L'ARMÉE parût reprendre tout son courage à la vue de son général. La joie , la confiance brillaient dans les yeux des soldats , qui le ca-

reffaient, l'appellaient leur pere, & montrant beaucoup de honte & de repentir, demandaient à grands cris qu'il les menât à l'ennemi. Il leur reprocha leurs désordres, & sur-tout leur manque de confiance dans des généraux, qui les avaient jusqu'alors guidés dans le chemin de la victoire, qui étaient ses compagnons & ses élèves. Il leur dit que leur impatience, leur indiscipline, la précipitation & le désordre de leur retraite, lui avait arraché des mains la conquête de la Hollande, de laquelle dépendait, peut-être, le sort de la campagne. Ils lui parurent très-honteux, très-disposés à réparer leurs torts, à condition qu'il ne les abandonnerait plus, & qu'il les menerait au plutôt, reconquérir le pays perdu. Cette disposition aida le général à réorganiser très-vite cette armée avec le secours du général Thowenot, chef de son état-major, qui, avec tous les autres talens pour la guerre, a particulièrement celui de l'ordre à établir dans une grande armée, & la partie des campemens & des reconnaissances. Le général rend, avec un grand plaisir, cette justice à cet excellent officier, son ami, qui peut devenir un des meilleurs généraux de la France, s'il rentre un jour au service de sa patrie, & si les préjugés de toute espece ne l'empêchent pas d'arriver au commandement.

L'armée, indépendamment des garnisons de la Belgique, indépendamment du corps d'armée employée à l'expédition de la Hollande, d'environ 20,000 hommes, dont 2000 de cavalerie, depuis la jonction du général de Flers; indépendamment d'une division de 5000 hommes, dont 800 de cavalerie aux ordres du général la Marliere, & de la division de Namur, aux ordres du lieutenant-général d'Harville, de 12,000 hommes d'infanterie & 1500 de cavalerie, était en-

core forte de trente-huit à quarante mille hommes d'infanterie & de quatre mille cinq cent chevaux, que le chef de l'état-major organisa de la manière suivante.

L'infanterie composée de 62 bataillons, fut partagée en quatre corps. La droite de 18 bataillons aux ordres du général Valence; le centre de même force aux ordres du duc de Chartres, qu'on nommait alors *Egalité*; la gauche aux ordres du général Miranda. Chacune de ces divisions égales formait 7000 hommes d'infanterie. La réserve de 8 bataillons de grenadiers, commandée par le général Chancel, recevait les ordres du duc de Chartres. Miranda donnait les siens au général Miaczinsky, commandant les flanqueurs de gauche, qui formaient un corps de 2000 hommes d'infanterie & 1000 de cavalerie, & au général Champmorin, qui commandait une division d'environ 6000 hommes, dont 1000 de cavalerie. Le général Valence avait sous ses ordres le corps des flanqueurs de droite, du général Dampierre, égal à celui du général Miaczinsky, & la division du général Neuilly de 4000 hommes, dont 1000 de cavalerie. L'avant-garde était composée de 6000 hommes, dont 1500 de cavalerie, aux ordres du général la Marche. Celui-ci était un vieillard usé, qui avait été un excellent colonel de hussards. Il était plein de feu, mais très-facile à décourager. Il avait avec lui les deux excellens officiers, quoique fort jeunes, qui le conduisaient bien, quand il se laissait guider; le colonel Montjoye adjudant-général, & le lieutenant-colonel Barrois, commandant de l'artillerie à cheval. Mais sa mauvaise santé, & encore plus sa mauvaise tête, le rendaient très-dangereux.

La rapidité avec laquelle dans cette guerre,

on arrivait aux grades supérieurs, déplaçait tout le monde. Les corps perdaient de bons chefs, & l'armée acquérait des généraux inexpérimentés, & cependant il n'y en avait pas assez. L'armée n'avait alors que cinq lieutenans-généraux & douze maréchaux-de-camp, dont six étaient détachés; il n'en restait que six pour commander la ligne. Il n'y avait de tentes que pour camper à peu-près la moitié de l'armée, le reste cantonnait, ce qui augmentait l'indiscipline & la maraude.

En arrivant à Louvain, le 13 au matin, le général trouva que les trois divisions de son infanterie étaient campées, ou cantonnées, sur la hauteur en arrière de Louvain, ayant devant elle le canal de Malines. La réserve avec un petit corps de cavalerie, était à deux grandes lieues en avant de Boutersem, & l'avant-garde était encore à plus de deux lieues en avant à Cumptich, ayant un petit poste de 400 hommes dans Tirlemont. L'ennemi s'avancait & occupait tous les villages entre Tirlemont & Tongres. Son projet était de tourner notre droite le 16, & s'il l'avait exécuté le 13, ou le 14, l'avant-garde se serait culbutée sur la réserve, celle-ci sur le corps d'armée, & c'en était fait de l'armée entière, qui n'avait ni champ de bataille reconnu, ni ordre de rassemblement.

Le général se porta le 14 à son avant-garde, & fit sur le champ une disposition plus solide. Il plaça le général Dampierre avec ses flanqueurs à Houguaerde, à la droite de Cumptich, & il ordonna au général Neuilly de venir de Judoigne à Lummen, pour appuyer encore cette droite & déborder l'ennemi. Il ordonna au général Miaczinsky de prendre à gauche une position entre Diest & Tirlemont du côté de Halen, en mettant

la Gette devant lui. Il ordonna au général Champmorin d'occuper Dieft avec sa division. Ce général lui avait mandé que Dieft était une petite ville fermée, dont on pouvait faire un bon poste; il lui ordonna d'y travailler, & d'y laisser deux bataillons & cinquante chevaux, lorsqu'il recevrait ordre de marcher en avant.

Il ordonna au général la Marliere de laisser à Aerschott un petit poste de communication avec Dieft, & de se porter à Lier pour éclairer la Campine, arrêter la colonne Prussienne, qui pourrait se porter dans cette partie, & couvrir la retraite de l'armée d'expédition de Hollande, qu'il jugea avoir renoncé au projet du passage du Mordyck, comme cela n'était que trop vrai. Il envoya ordre au général de Flers de se presser d'entrer dans Bréda, d'envoyer le colonel Tilly dans Gertruydenberg, avec les garnisons indiquées, & de renvoyer l'armée dans les lignes d'Anvers, aux ordres du général Marassé, à qui il comptait envoyer bientôt un successeur en état de faire la campagne, & il fit placer à Turnhout, le corps de la gendarmerie, avec la légion du Nord, aux ordres du colonel Westermann, pour protéger cette retraite, éloigner l'ennemi, & communiquer avec le général la Marliere, & par lui avec la grande armée.

Le 15 Mars au matin, l'avant-garde ennemie attaqua Tirlemont, d'où les 400 hommes se retirèrent sans combat, mais avec perte, s'étant laissé surprendre. Le général Dampierre, accoutumé aux retraites, prit sur lui, dès les premiers coups de fusil qu'il entendit de loin, d'abandonner son poste de Hougaerde, où il gardait un des passages de la Gette, de se retirer sur Louvain, & de mander au général Neuilly de se retirer de son côté sur Judoigne. Le général n'a

pas eu le tems d'approfondir si ce fut peur, ou trahison, qui fit faire ce faux mouvement à sa droite. Si l'ennemi l'avait connu, l'armée Française pouvait être culbutée. Le général ne s'occupa qu'à réparer cette faute, qui était d'autant plus grave, qu'elle accoutumait le soldat aux terreurs paniques & aux retraites précipitées; il fit replacer dans la nuit même ces deux divisions dans leurs postes. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que le général Miaczinsky en fit autant à la gauche, & se retira dans les bois près de Louvain, où on le perdit pendant deux jours, mais il fut remplacé par la division du général Champmorin, à qui le général envoya, le 15, ordre de venir avec vivacité occuper les hauteurs d'Oplinter, à la gauche de Tirlemont, où Champmorin arriva le 16 au soir. Heureusement que les ennemis, qui avaient fixé leur marche en avant pour le 16, ne s'apperçurent pas de ces mouvemens retrogrades du 15, & ne furent pas à portée d'en profiter. Le même jour, le général avança avec toute son armée, & bivacqua très-près de Cumptich en avant de Bantersem, pour prendre sa revanche le lendemain, & ne pas laisser aux ennemis l'avantage de débiter contre lui par un succès; cela était d'autant plus important, que s'il les laissait maîtres de Tirlemont, il fallait nécessairement qu'il reculât, & alors le découragement aurait bien vite repris ses troupes.

Les Impériaux tenaient avec une forte avant-garde Tirlemont & l'espace entre les deux Gettes, depuis la chaussée de St. Tron, jusques vis-à-vis d'Hougaerde. Le 16, au matin, le général les attaqua vigoureusement; & comme la hauteur d'Oplinter prend un flanc sur le grand chemin de St. Tron, quand il se fut rendu maître de Tirlemont après quelques résistances, les Impé-

riaux, dont la droite se trouvait débordée par la position du général Miranda sur les hauteurs d'Oplinter, se hâtèrent de passer le petit bras de la Gette, pour se retirer sur les hauteurs de Neerlanden, Nerwinde, Middlewinde & Oberwinde.

Entre les deux Gettes, à une lieue & demie sur la droite en avant de Tirlemont, est un village nommé Gotzenhoven, qui domine toute la plaine, c'est un mamelon, ayant en avant de lui des hayes, & des fossés pleins d'eau sur sa droite & en arrière.

Les Impériaux n'eurent l'air de connaître l'importance de ce poste, que lorsque les Français s'en furent emparés, & que Dumouriez y eût placé le général la Marche, avec son avant-garde & du canon. Ils tenaient encore alors les deux villages de Meer & de Hattendover, que le général faisait attaquer par ses colonnes, à mesure qu'elles débouchaient de Tirlemont; ils avaient fait une grande faute, en n'occupant pas en force Gotzenhoven, dont la position pouvait, ou défendre, ou foudroyer ces deux villages. Ils réunirent alors un gros corps d'infanterie & de cavalerie, pour tâcher de déloger les Français de Gotzenhoven. Ils y firent, mais inutilement, des prodiges de valeur. Les cuirassiers vinrent charger avec la plus grande intrépidité. L'infanterie Française jusques dans les hayes du village; leur perte fut très-considérable. Cette attaque se réitéra plusieurs fois. Ils ne purent pas tourner Gotzenhoven par la droite, ce qu'ils essayèrent en vain, parce que le général Neuilly, qui avait passé la grande Gette à Lummen, arriva fort à propos avec sa division sur cette droite pour venir prendre la position de Neerhelyssen. Le combat ne finit, & les Impériaux ne furent en pleine retraite que vers les 4 heures après midi. Il avait duré au moins 8 heures entre deux avant-gardes, à-peu-près d'égalité.

force, également soutenues par leurs armées. Les Impériaux avaient beaucoup plus perdu que les Français, à qui l'avantage était resté, mais qui pensèrent perdre leur général à l'attaque de Gotzenhoven.

Ce combat de Tirlemont, qui a coûté plus de 1200 hommes aux Autrichiens, rendit à l'armée toute sa confiance. Le général la plaça en deux parties, la droite & le centre depuis Gotzenhoven jusqu'au grand chemin sur la ligne des villages qui avaient servi de champ de bataille. Le général Neuilly appuyait la droite à Neerhelyssen. Le général Dampierre, qui arriva le soir du combat, fut posté à Esmaël, en avant du centre. Le général Miaczinsky, qui arriva en personne avec sa cavalerie, ayant laissé près de Louvain son infanterie, consistante en 8 bataillons, fut placé au pont de la petite Gette, vis-à-vis d'Orismaël. Une partie de la division de Miranda, resta derrière la grande Gette, campée, ou bivacuée, à la gauche de Tirlemont, s'avancant en potence jusqu'à Oplinter, où arriva dans la nuit la division du général Champmorin.

Il fallait, après ce premier succès, prendre un grand parti. L'armée Impériale allait continuellement recevoir des renforts, l'armée Française en avait très-peu à espérer. La cavalerie Autrichienne était déjà du double plus nombreuse que la Française, & d'une espèce bien supérieure. Il ne fallait pas penser à défendre pied à pied les Pays-Bas, avec une armée indisciplinée, n'ayant point assez de généraux, incapable d'exécuter des marches promptes & des manœuvres habiles, devant une cavalerie nombreuse & aguerrie, n'ayant derrière elle aucune place, aucun poste fortifié.

Il fallait cependant arrêter l'ennemi, & cela ne pouvait se faire que par une bataille. Dans

la position présente, la vraie prudence était de tout hasarder, avant que le prince de Cobourg eût reçu toutes les troupes qu'il attendait pour commencer la campagne. Les deux armées étaient d'égale force; celle qui attaquerait avait l'avantage de l'offensive. Cet avantage avait été pendant quinze jours entre les mains du prince de Cobourg. Le général Dumouriez venait de le reprendre, par le combat de Tirlemont.

S'il avait le bonheur de gagner une bataille décisive, telle qu'il voulait la donner 1°. il faisait reprendre entièrement à son armée l'opinion de sa supériorité, & il intimidait les ennemis; 2°. Il assurait la fidélité des Belges, & la levée des 25 bataillons de cette nation aurait été beaucoup plus prompte; ainsi il se serait donné au moins vingt mille hommes d'infanterie de plus; 3°. il regagnait le terrain perdu du côté de Liege, car les Autrichiens n'auraient pas pu tenir cette ville, ni même Aix-la-Chapelle, & se seraient retranchés sous Maëstricht; 4°. il faisait reculer le prince de Cobourg, lui faisait nécessairement repasser la Meuse, & l'affaiblissait au point de ne pas pouvoir rentrer en campagne avant le mois de May, au plutôt.

Il comptait alors donner une bonne position défensive dans un camp retranché entre les deux Gettes, au général Valence, qui y aurait observé l'ennemi, & reçu tous les renforts de France & des Pays-Bas, pendant que le général d'Harville se serait également renforcé du côté de Namur. Le général Valence aurait été maître de la campagne, & aurait tenu en échec le prince de Cobourg, tandis que le général Dumouriez, aurait envoyé le général Miranda prendre le commandement de l'armée d'Anvers, & se portant lui-même avec 30000 hommes contre Bois-le-Duc,

aurait repris son projet d'attaque de la Hollande, & aurait forcé à la fois, les passages par le Mordyk & Gorcum. S'il n'avait pas pû pénétrer en Hollande, il se ferait au moins emparé des places de la *Généralité* & de la Flandre Hollandaise, par-là il aurait couvert sa gauche, & se ferait procuré des vivres, des habits, des armes & de l'argent.

Dès-lors il se ferait vu indépendant de la Convention, & pouvant, peut-être, lui faire la loi pour l'avantage de sa malheureuse patrie, pour la vengeance de Louis XVI, & pour le rétablissement de la monarchie constitutionnelle.

Si au contraire le général Dumouriez était vaincu, il comptait, 1°. prendre la position derrière le canal de Louvain, pour couvrir quelque tems Bruxelles, & renforcer son armée; 2°. garder la position de Namur, en portant par la suite le corps du général d'Harville à vingt-cinq mille hommes, & remplaçant la division du général Neuilly, en communication par Judoigne, avec sa retraite sur la forêt de Soignies, pour couvrir Bruxelles; 3°. former un pareil corps d'armée sous Anvers, tenant toujours Bréda & Gertruydenberg, avec une communication par Lier & Dieft; 4°. faire assembler sur les derrières un corps de 14 à 15,000 hommes du côté de Bruges, pour couvrir la Flandre maritime; 5°. négocier avec les Impériaux, pour obtenir une suspension d'armes, pendant que dans les différens camps on aurait travaillé à persuader aux troupes, ce qui n'était que trop vrai, que leur désorganisation, & les désastres qui en résultaient, venaient de l'absurde gouvernement de la Convention; qu'il était tems de faire cesser l'anarchie, qui entraînait la ruine entière de la France; que de l'armée seule dépendait le sort de la patrie. Alors quand

les esprits eussent été bien préparés, son projet était de renforcer l'armée, des bataillons Belges, qui détestaient la Convention & les Jacobins; de se déclarer ouvertement contr'elle, en faveur de la royauté constitutionnelle; de prendre des ôtages pour garantir les prisonniers du Temple, & marcher sur Paris.

Tels étaient les projets du général Dumouriez; tels étaient les motifs pour donner une bataille décisive, & pour faire tous ses efforts pour la gagner. Car jamais il n'a eu la lâcheté de penser à se faire battre. Il voulait tâcher d'être le maître des événemens. Quoiqu'il détestât les tyrans de la France, quoiqu'il eût horreur des cruautés & des crimes qui la déshonoraient, il ne s'en croyait pas moins obligé de soutenir l'honneur de sa nation, & de répondre à la confiance qu'elle lui avait montrée jusqu'alors. Jusqu'au dernier moment il a fait ce qu'il a pu, pour que les étrangers ne fussent pas les maîtres de diriger les événemens de la France, & pour que sa patrie ne fut offensée, ni dans sa dignité, ni dans ses possessions. C'est ce qui lui a attiré le reproche très-mal fondé de la part du public mal instruit, & nommément de la part de l'électeur de Cologne, de n'avoir changé de parti qu'après avoir été battu.

N'avait-il pas auparavant déclaré la guerre aux Jacobins par les ordonnances qu'il avait faites à Anvers & à Bruxelles? n'avait-il pas chassé & emprisonné les commissaires spoliateurs, qui n'agissaient que par ordre de la Convention? n'avait-il pas écrit à cette même Convention la lettre du 12 Mars? n'avait-il pas fait rendre l'argenterie des églises? Sa correspondance avec Pache qui est imprimée, celle avec Beurnonville & le Brun, qui l'est aussi dans les Moniteurs de Mars & Avril, ne

ne contiennent-elles pas les vérités les plus dures & l'opinion la plus franche du général contre les auteurs des maux de la patrie ? Que s'il n'y parle pas de la famille royale, c'est qu'il avait à craindre que ce qu'il eût dit en leur faveur ne devint leur arrêt de mort.

En lisant ces mémoires, en rappelant les faits & les écrits de ce tems, on y verra que le général Dumouriez n'a jamais varié dans son opinion; qu'ennemi des tyrans de sa patrie, il a toujours été son défenseur zélé; que ses ennemis ont été les siens propres; qu'il leur a fait une guerre franche, en même tems que généreuse, parce que son civisme n'a jamais été ni fanatique, ni injuste, ni sauvage; que ces mêmes émigrés, qui le détestent autant que les Jacobins mêmes, ont éprouvé en toute occasion son humanité & sa générosité; & que dans une guerre qui ne ressemble à aucune autre, dans une guerre d'opinion, ou l'instabilité de principes & de conduite, trouverait même des excuses, il n'a ni cruauté, ni abus de ses succès, ni perfidie, ni changement de parti, ni faiblesse dans ses disgraces à se reprocher; que par principe de philanthropie il a sauvé à l'empereur ses Pays-Bas, de l'aveu de l'archiduc Charles, des ministres, des généraux, de l'armée & des peuples, & cela sans arrière-pensée de trouver dans ses Etats un asyle, puisqu'alors il ne faisait un traité avec le prince de Cobourg, que pour marcher sur Paris, dans l'espoir de délivrer sa patrie.

Horriblement calomnié auprès de l'empereur, ne pouvant pas se retirer dans ses Etats, qu'il espérait trouver ouverts pour lui, quand même toutes les autres puissances lui fermentaient les leurs, il attend tout du tems, il ne perd ni l'espoir, ni le courage; fort de son caractère & de

sa conduite , il se console avec cette sentence de Valere-Maxime. *Perfecta ars , fortunae lenocinio defecta , fiducia justa non exuiter , quamque scit se laudem mereri , eam etsi ab aliis non impetrat , domestico tamen acceptam iudicio refert.*

CHAPITRE VI.

Bataille de Nerwinde.

LÉ prince de Cobourg s'était avancé entre Tongres , St. Trond & Landen. Le combat de Tirlemont , du 6 , l'avait engagé à se tenir en-semble. Les deux armées bivacquaient , & se trouvaient en présence. Le général Dumouriez passa la journée du 17 à reconnaître la position de l'ennemi , à placer ses troupes dans l'ordre où il voulait qu'elles combattissent , & à préparer son plan d'attaque. Il avait devant lui la petite Gette , qui prenant sa source dans la mairie de Joudrain , court presque parallèlement avec la grande Gette , qu'elle va rejoindre au-dessous de Leauw. Cette rivière le séparait de l'ennemi ; elle est encaissée , & bordée des deux côtés de collines , qui dans la partie , occupée par les Impériaux , s'élevaient en amphithéâtre jusqu'au terrain plus élevé de Landen & de St. Trond.

Il avait calculé que le prince de Cobourg devait avoir toute la force de son armée sur Tongres & St. Trond , à cause de la nécessité de tirer ses vivres de Maestricht & de Liege , & que par conséquent sa gauche , qui s'étendait du côté de Landen , devait être plus faible , & susceptible d'être tournée , ou déposée. Il savait aussi qu'il avait négligé d'occuper la petite ville de Leauw ,

qui est un poste de campagne très-régulier, & qui dans le projet d'attaque d'une des armées contre l'autre, pouvait servir, ou de pivot au mouvement de l'agresseur, ou de point de résistance pour l'attaqué.

En avant de la ligne ennemie, qui s'étendait de Landen vers Leauw, sont les trois villages d'Oberwinde, Middlewinde & Neerwinde, au-dessous de celui du centre, est un monticule, nommé la Tombe de Widdlewinde, qui domine les trois villages & un vallon qui les sépare de la ville de Landen. En cas d'attaque celui qui occupe cette place est maître de toute cette plaine, & doit nécessairement faire reculer son ennemi.

C'est sur ces données que Dumouriez avait arrangé le plan de la bataille, dont voici la disposition. La première colonne formant la droite de l'armée, composée de l'avant-garde aux ordres du général la Marche, débouchant par le pont de Neerhelyffen, devait se porter dans la plaine entre Landen & Oberwinde, pour déborder la gauche de l'ennemi, & inquiéter son flanc. La deuxième colonne, composée de l'infanterie de l'armée des Ardennes, commandée par le lieutenant-général le Veneur, débouchant aussi par le même pont, soutenue par un gros corps de cavalerie, devait se porter avec rapidité sur la Tombe de Middlewinde, & attaquer le village d'Oberwinde, qui ne pouvait résister au canon de 12, placé sur la Tombe. La troisième colonne aux ordres du général Neuilly, débouchant aussi par le même pont, devait attaquer en même tems le village de Nerwinde par la droite.

Ces trois colonnes formaient l'attaque de droite, commandée par le général en chef Valence, qui devait ensuite, en cas de succès; par un quart de conversion par la gauche, poussant la gauche

de l'ennemi devant lui , continuer à marcher en bataille , laissant Landen derriere lui , & faisant face à St. Trond.

L'attaque du centre , commandée par le duc de Chartres , était composée de deux colonnes. La quatrieme colonne , commandée par le lieutenant-général Dietmann , passant la riviere au pont de Laër , devait traverser rapidement le village , qui n'était occupé que par quelques tirailleurs Impériaux , & se porter directement sur le front du village de Nerwinde. La cinquieme colonne , commandée par le général Dampierre , devait , après avoir passé au pont d'Esmaël , se porter sur la gauche de Nerwinde. Ces deux colonnes devaient ensuite suivre le mouvement de la droite , en formant une ligne diagonale avec leur point de départ.

L'attaque de gauche aux ordres du général Miranda , était composée de trois colonnes. La sixieme aux ordres du général Miaczinsky , passant la riviere à Over-Helpen , devait attaquer devant elle , en se dirigeant sur Neerlanden , observant de ne jamais dépasser la tête de la cinquieme colonne. La septieme colonne , aux ordres du général Ruault , devait passer la riviere au pont d'Orismaël , & attaquer par le grand chemin de St. Trond. La huitieme colonne , aux ordres du général Champmorin , devait passer la riviere au-dessous de Neerlinter , au pont de Bingen , & se jeter dans Leauw , qu'elle devait tenir jusqu'à la fin de la bataille.

En cas d'une pleine réussite , l'armée Française devait à la fin de l'action se trouver rangée en bataille , sa gauche à Leauw & sa droite à St. Trond , faisant face à Tongres , qui était le point *obligé* de retraite de l'armée Impériale. Les bords de la Gette , à portée des ponts , étaient garnis de

batteries pour protéger la retraite des colonnes, en cas de défaite.

Le 18 Mars, entre sept à huit heures du matin, toutes les colonnes s'ébranlèrent à la fois avec beaucoup d'ordre, & passèrent la rivière sans obstacle. Le général la Marche se porta d'abord dans la plaine de Landen, mais il fit la première faute, n'y trouvant pas d'ennemis, de se rebattre par sa gauche sur le village d'Oberwinde, & de se confondre avec la seconde colonne; celle-ci fut retardée par la lenteur de la marche de l'artillerie & de l'infanterie, cependant elle attaqua sur les dix heures le village d'Oberwinde, & la Tombe de Middlewinde, avec tant de vigueur, qu'elle les emporta, mais elle n'eût pas la sagesse de garder la position de la Tombe, que les Autrichiens reprirent, & qui fut disputée toute la journée. La troisième colonne entra avec tant de vivacité dans Nerwinde, qu'elle en chassa les Impériaux; mais le général Neuilly abandonna presque aussitôt ce village, pour s'étendre dans la plaine, en se rapprochant de la deuxième colonne. Le général Neuilly prétend qu'il en a reçu l'ordre du général Valence, qui dit de son côté, que ce fut un mal-entendu du général Neuilly.

Les Impériaux rentrèrent aussitôt dans Nerwinde, d'où ils furent chassés une seconde fois par la quatrième & la cinquième colonne aux ordres du duc de Chartres. Le général Desforêts, excellent officier, y fût blessé d'un coup de fusil à la tête. La confusion se mit dans cette attaque, le village se trouva encombré d'infanterie, qui se mêla, se mit en désordre, & l'abandonna encore, à l'apparence d'une seconde attaque de l'ennemi.

Le général Dumouriez, qui arriva sur ces en

trefaites , fit attaquer encore une fois le village qui fut encore emporté, mais les troupes en sortirent aussi-tôt, & tout ce qu'il put faire , fut de les raillier à 100 pas de Nerwinde, qui resta rempli de morts & de blessés des deux partis, & que les Impériaux n'occupèrent que le soir. Ce fut dans ce moment de désordre que la cavalerie Impériale , débouchant dans la plaine entre Nerwinde & Middlewinde, chargea la cavalerie Française , à la tête de laquelle combattit avec beaucoup de valeur le général Valence, qui fut blessé, & obligé de se retirer à Tirlemont. Cette cavalerie Impériale fut très-maltraitée & repoussée, Pendant cette charge un autre corps de cavalerie déboucha avec la même fureur par la gauche de Nerwinde pour se jeter sur l'infanterie de la quatrième colonne. Le général Thowenot , qui s'y étant posté, fit ouvrir les rangs pour la laisser passer, ensuite il lui fit faire une décharge si à propos, de canon à mitraille & de mousqueterie, par le régiment de Deux-Ponts, que presque toute cette cavalerie fut détruite.

Dès-lors le sort de la bataille se trouva fixé à la droite & au centre en faveur des Français, qui s'étant remis en bon ordre, pleins de confiance & de courage, passerent la nuit sur le champ de bataille, se préparant à recommencer le lendemain à la pointe du jour pour compléter leur victoire. Les Impériaux ont avoué qu'ils étaient prêts à faire leur retraite, & que leurs équipages avaient déjà eû ordre de se retirer sur Tongres,

Mais les événemens se passaient bien différemment à la gauche. La sixième & la septième colonne avaient attaqué devant elles avec beaucoup de vigueur, mais étant déjà maîtresses d'Orfmaël, la terreur se mit dans les bataillons de volontaires,

qui abandonnerent les troupes de ligne. Les Impériaux, voyant le désordre, l'augmenterent par une charge de cavalerie, qui acheva de mettre ces deux colonnes en déroute. Guiscard, maréchal-de-camp de l'artillerie, fut tué, ainsi que plusieurs aides-de-camp & officiers d'état-major, les généraux Ruault & Ihler furent légèrement blessés.

Il y avait encore bien de la ressource, il n'était pas plus de deux heures après midi, les Impériaux ne poursuivaient pas ces deux colonnes qui avaient repassé le pont d'Orfmaël, le général Miranda venait de recevoir l'avis qu'il venait d'arriver à Tirlemont les huit bataillons du corps des flancqueurs de Miaczinsky, tous frais, & dont il pouvait se renforcer, en leur faisant occuper la hauteur de Wommersem en-deçà de la Gette. Mais, soit que le général eût perdu la tête, soit plutôt qu'il se livrât à son ressentiment, & que voyant le succès de la droite, commandée par son rival, le général Valence, il voulut l'empêcher, il donna l'ordre de la retraite, & l'exécuta jusques derrière Tirlemont, à plus de deux lieues du champ de bataille; ce qu'il y eût de plus perfide dans sa conduite, c'est qu'il n'envoya au général aucun avis de ce mouvement, qui livrait le centre & la droite de l'armée à tout le poids de l'attaque de l'ennemi, qui au reste ne profita pas de cette lâche retraite, ni pour se débarrasser de cette gauche, qu'il pouvait détruire entièrement, en la poursuivant jusqu'à Tirlemont, ni pour recommencer l'attaque contre le centre & la droite, qu'il pouvait prendre en flanc.

Le général Champlin s'était emparé de Leuw, où il se maintint, jusqu'à ce que voyant la retraite du général Miranda, il abandonna très-tard ce poste, repassa par son pont de Bingen, qu'il coupa après lui, & remonta à sa position.

d'Oplinter. Peut-être l'inaction des Impériaux contre la gauche de l'armée Française, après la retraite du général Miranda, est-elle due à la position de Champmorin à Leauw, d'où il débordait leur droite.

Le général Dumouriez avait été occupé pendant toute l'action à rétablir l'ordre à sa droite & à son centre, & à s'assurer du succès dans cette partie, qui était la plus essentielle, étant chargée de tout le mouvement, dont la gauche était le pivot. Dès deux heures après-midi il avait entendu cesser le feu de sa gauche, qui avait été jusqu'alors très-vif, mais il avait d'abord attribué ce silence à un succès, il avait pu juger par la progression du feu, que les fixieme & septieme colonnes, que la difficulté du terrain l'empêchait de voir, après avoir poussé ce qui était devant elles, s'étaient arrêtées à un point fixe, pour ne pas dépasser la tête des colonnes de leur droite: mais rien ne pouvait le faire conjecturer l'inconcevable retraite du général Miranda, & il est peut-être heureux de l'avoir ignorée, dans le moment où il était occupé à reparer les désordres de la droite & du centre.

Sur la fin de la journée il remarqua des colonnes Impériales qui se portaient de leur droite à leur gauche pour la renforcer, ce qui lui fut d'un mauvais augure; mais il n'avait encore que des soupçons, n'ayant aucun message du général Miranda. Il passa ainsi la soirée devant le village de Nerwinde. A la fin ses soupçons, qu'il n'avait communiqué qu'au général Thowenot, devinrent des inquiétudes réelles. Il partit avec le chef de l'état-major, deux aides-de-camp & deux domestiques, pour se porter à sa gauche. En arrivant au village de Laër à dix heures du soir, il fut étonné de le voir abandonné par ordre du général Dampierre, qui après s'être conduit avec beaucoup de valeur dans la bataille, avait repassé, sans avoir reçu

d'ordre, la Gette, à la nuit tombante, avec sa division, & s'était retiré à sa première position du village d'Esmaël. Continuant sa route, il arriva près du pont d'Orsmaël, qu'il croyait occupé par les colonnes de Miranda, & qui l'était par les hussars Autrichiens, par lesquels il pensa être pris. Il se replia par le grand chemin de Tongres sur Tirlemont, étonné du silence & de la solitude qu'il trouva jusqu'à une demi-lieue de cette ville, où il trouva trois ou quatre bataillons, bordant le grand chemin, sans cavalerie, & sans ordre, qui lui apprirent la honteuse retraite de sa gauche.

Il trouva dans Tirlemont le général Miranda, qui froidement écrivait à ses amis. Le général Valence avait fait tous ses efforts inutilement pour l'engager à se reporter en avant, en l'assurant que la bataille était gagnée par la droite & le centre, & que ce mouvement acheverait de décider le succès. Le général Dumouriez lui ordonna très-sévérement de rassembler, dans la nuit même, son corps d'armée, & d'aller occuper la hauteur de Wommersem, le grand chemin & le pont d'Orsmaël, ainsi que celui de Neerhelpen, pour au moins assurer le passage de la Gette, & la retraite de la droite & du centre, qui se trouvaient engagés au milieu de l'armée ennemie, avec une rivière derrière eux.

Telle est cette bataille de Nerwinde, qui a décidé le sort de la campagne, & qui eût été entièrement gagnée, si le général Miranda, après le premier désordre de ses deux colonnes, au lieu d'ordonner la retraite, avait bordé la Gette, & avait conservé la position des ponts d'Orsmaël & de Neerhelpen, qui le tenait toujours en ligne avec sa droite & sa gauche. Cette retraite a été d'autant plus lâcheuse, que ces deux colonnes ont perdu plus de deux mille hommes, pendant

que le reste de l'armée n'en a pas perdu 600, après de sanglans combats. Les Impériaux ont avoué quatorze cent hommes de perte, c'est-à-dire le double. Les Français ont perdu environ trois mille hommes tués, ou pris, & plus de mille blessés, outre beaucoup de canons.

Les deux partis ont fait également des fautes. Les Français n'ont pas pressé assez l'attaque de la Tombe de Middlewinde, qui était le point décisif, ils l'ont ensuite abandonné sans savoir pourquoi. Le général Neuilly a pensé tout perdre en abandonnant le village de Nerwinde sur un ordre verbal. Miranda, après s'être emparé du village d'Orismaël, a eu tort de céder à la terreur de ses troupes, & a tout perdu en ordonnant la retraite, qui est devenue une déroute. Les Impériaux ont fait la première faute de ne pas défendre les bords de la Gette; la seconde, de ne pas attaquer en tête & en flanc les trois colonnes de droite, pendant qu'elles montaient pour les attaquer, exposées aux feux des villages de Leër, Nerwinde, Middlewinde & Oberwinden : troisièmement, d'avoir abandonné le poste élevé & avantageux de la Tombe de Middlewinde, & de n'y avoir pas placé une batterie : quatrièmement, de n'avoir pas occupé Leauw à leur droite; cinquièmement, de n'avoir pas poursuivi Miranda dans sa déroute : sixièmement, de n'avoir pas au moins attaqué avec leur droite, qui n'avait plus d'ennemis en tête, le flanc gauche des colonnes du centre de l'armée Française, qui étaient en bataille devant Nerwinde.



CHAPITRE VII.

Retraite du 19. Combat de Gotzenhoven.

IL ne restait au général Dumouriez, d'autre parti à prendre que d'assurer la retraite de la droite & du centre de son armée. Leauw, le point déterminant du succès était abandonné, tout ce qu'il pouvait espérer dans la confusion des troupes aux ordres de Miranda, était de ramener cette gauche, non pas sur le terrain de la bataille au delà de la petite Gette, mais sur ses bords en deçà. Il manquait beaucoup de canons à ces deux colonnes, qui avaient souffert dans leur déroute. Tous les généraux, officiers supérieurs, ou d'état-major, étaient hors de combat. Indépendamment de la perte réelle par le fer de l'ennemi, plus de six mille hommes étaient déjà désertés sur le chemin de Bruxelles & de la France.

Le général passa le reste de la nuit à donner les ordres de retraite à sa droite, que commandait alors en chef le duc de Chartres, par l'absence du général Valence, & qui se conduisit avec sang-froid, courage & prudence. Les Impériaux venaient de gagner une grande victoire, mais ils n'en étaient pas sûrs; ils avaient été si frappés des grands avantages remportés par la droite & le centre des Français, que malgré le succès de leur droite contre notre gauche, ils n'étaient pas tentés de les poursuivre. Ils voyaient les Français en bataille, prêts à recommencer, ils soupçonnaient vraisemblablement que leur gauche allait reprendre sa position, ainsi ils n'interrompirent pas plus la retraite, qu'ils n'avaient mis d'obstacle à l'attaque.

Cette retraite se fit en plein jour , par les mêmes ponts , par le même procédé , avec la même fierté , sans précipitation. Dumouriez envoya le général Thowenot à la droite , pour recevoir les colonnes , & les placer à mesure dans le champ de bataille , depuis Gotzenhoven jusqu'à Hackendower , pendant que lui-même se chargea de rassembler la gauche & de la ramener aux points de Wommersem & du pont d'Orfmaël. Les ennemis étaient déjà maîtres de ce dernier , & le général pour les empêcher d'avancer trop par la chaussée , prit la précaution d'envoyer ordre au général Dampierre , posté à Esfemaël , de faire faire un à gauche à la moitié de sa division pour flanquer le grand chemin , & de tenir dans cette position en potence , jusqu'à ce que le centre eût repassé la rivière , alors de rétablir lentement sa ligne avec lui , & de reculer en front de bandière jusqu'au champ de bataille , dont Gotzenhoven fait la droite , & Hackendower la gauche , faisant face à la petite Gette.

Cet ordre parfaitement exécuté par le général Dampierre , sauva l'armée , car les colonnes de Miranda , avaient acquis un tel degré de désordre & d'apathie sur leur honte du jour précédent , qu'il était dix heures du matin avant que le général Dumouriez pût les faire marcher en bonne contenance , en avant d'Hackendower , en bataille à la droite & à la gauche du grand chemin.

La tête de l'armée Impériale avait déjà passé le pont d'Orfmaël , & s'était formée avec son artillerie sur la hauteur de Wommersem , que le général ne put jamais engager ses troupes à attaquer , quoiqu'elles fussent écrasées par cette artillerie dominante , & qu'elles souffrissent cette perte continuelle avec une constance héroïque.

Dumouriez pensa être tué dans cette occasion ; un boulet fit abattre son cheval , & le couvrit de terre ; la vivacité avec laquelle il se releva empêcha un grand désordre , & peut-être une déroute que sa chute fut sur le point d'occasionner. Cette gauche , qui avait fui la veille avec tant de lâcheté , soutint alors avec intrépidité tout l'effort de l'attaque des Impériaux , mais le général n'y distingua qu'un courage de résistance , dénué de l'audace qu'il voulait inspirer , pour aller à la bayonnette , culbuter les troupes établies sur le plateau de Wommersem , ayant la Gette à dos. Il se mit plusieurs fois à la tête de la colonne , sans pouvoir la faire avancer , trop heureux de la voir tenir ferme dans sa position , qui était plus dangereuse que ne l'aurait été une attaque vigoureuse sur cette partie de l'armée Impériale , qui , séparée du reste , avec un pont pour retraite , aurait pu être battue , s'il avait eu plus d'officiers pour conduire ses colonnes.

Pendant que la gauche de l'armée Française éprouvait encore ce reste d'impression de la terreur de la veille , la gauche des Impériaux montrait la même stupéfaction par la même cause , & laissait passer tranquillement la rivière à la droite & au centre des Français , elle leur laissa même prendre la position de Gotzenhoven , où elles se rangerent en bataille , avant de se décider à passer elle-même la rivière pour venir les attaquer. Ainsi toute la journée se passa en manœuvres & en déployemens , formant un superbe coup-d'œil d'exercice , avec quelques canonnades & fusillades entre les têtes des deux armées , & le soir on bivacqua très-près l'un de l'autre , en bataille.

Cette retraite fière , & faite avec le plus grand ordre , a été d'autant plus admirée des Impériaux , qu'elle ne parcourait qu'environ trois

quarts de lieue de terrain, & que l'armée Française paraissait reprendre tranquillement sa position de la veille de la bataille. Mais dans la soirée, le général Dumouriez eut lieu d'être convaincu par l'esprit de dégoût & d'apathie qui régnait dans son armée, que s'il restait en position de recevoir bataille le lendemain, il serait infailliblement battu, & qu'alors la déroute serait complète.

Dans tous les tems, pour bien conduire le soldat Français, il a fallu consulter ses impressions, mais plus encore depuis la révolution, qui ayant entièrement anéanti la subordination militaire, a donné encore plus d'effort à cet esprit volontaire & capricieux, qui tient au caractère national. Il est dans la nature active & impétueuse du Français de marcher toujours devant soi, & de conquérir; mais il n'est pas propre à conserver ses conquêtes. Sans que sa bravoure diminue, la guerre défensive & méthodique l'ennuie, & le contrarie; & dans ce cas, lorsqu'il ne peut pas être retenu par la sévérité des loix militaires, qui n'existent plus, il abandonne ses chefs & ses drapeaux, & il déserte par légèreté, & sans s'embarrasser des conséquences. Les troupes de ligne, contenues par un reste d'attachement à leurs drapeaux, & de pudeur, faisaient encore bonne contenance, mais les gardes nationales, qui faisaient les trois-quarts de l'armée, disaient tout haut, qu'il était inutile de se faire tuer dans la Belgique, qu'il fallait aller défendre ses foyers, & partaient par compagnies & par bataillons entiers. Il eût été dangereux & impossible de vouloir les retenir par force.

Il ne fallait plus penser qu'à se retirer en bon ordre, pour couvrir leur défection, & les empêcher d'être massacrés par les Impériaux & par les

payfans. Le général sentit douloureusement cette nécessité, & se vit contraint à passer la grande Gette dans la nuit, & à se retirer sur les hauteurs de Cumplich, en arriere de Tirlemont. Tous ses mouvemens arrangés avec méthode, & exécutés avec une précision, qu'on aurait à peine espéré d'une armée plus exercée, & point battue, se firent avec succès. Les Impériaux, trompés par les feux entretenus avec soin, & par la vigueur & la bonne contenance de l'arriere-garde, ne se mirent en mouvement que le 20, pour venir tâter Tirlemont, d'où les Français avaient eu le tems d'évacuer leurs magazins. Cependant le général Miaczinsky, qui était chargé de la garde de cette ville, y perdit un canon de douze, par la précipitation de sa retraite.

CHAPITRE VIII.

Retraite du 20 et 21. Combat sur la Welpe. La-Croix et Danton à Louvain. Combat du 22.

LA position de Cumplich a l'avantage d'être très-élevée au-dessus de la Gette. Ce camp, faisant face à Tirlemont, à sa gauche appuyée à la Welpe, qui court ensuite derriere lui par Boutersem & Wertryk; la droite, en arriere de Hougarde, est moins bien défendue. Ce n'est cependant qu'une position de passage; elle ne protege pas Louvain, si l'ennemi passe par Diest, ni Bruxelles, s'il tourne par Judoigne. Le général ne pouvant pas y tenir longtems, profita de la journée du 20 pour passer la Welpe, & prendre le camp de Boutersem, sa droite appuyée à Op

& Neerwelppe, sa gauche sur les hauteurs & dans les bois en avant du Zullenberg.

Il renvoya le général Neuilly avec sa division, renforcée jusqu'à six mille hommes, vers Judoigne, avec ordre d'empêcher les partis Impériaux de pénétrer, de les observer, & de se retirer sur Bruxelles par la forêt de Soignies, en cas qu'il fut poussé par une force très-supérieure; il lui donna une instruction pour la défense de cette forêt, & il écrivit au général Duval de renforcer le général Neuilly de tout ce qu'il pourrait tirer de sa garnison, & des troupes qui lui arriveraient. Il lui donna en même tems ses ordres pour faire arrêter les déserteurs, & les renvoyer au camp.

Il écrivit au lieutenant-général d'Harville de mettre une garnison de deux mille cinq cents hommes dans le château de Namur, & de se tenir prêt à marcher avec le reste, soit en avant soit en arrière, soit sur Bruxelles, selon le mouvement que faisait le général Beaulieu, qui, avec huit à dix mille hommes, s'avancait par Huy.

Il avait placé à Dieft une garnison suffisante, croyant cette place à l'abri d'un coup de main, d'après le rapport du général Champmorin, qui n'était pas exact. Il mit en communication avec ce poste le général Miaczinsky à l'abbaye de Gemps. Il renforça la garnison de Malines. Il envoya le général Ruault à Anvers, pour soulager le vieux lieutenant-général Marassé, & prendre le commandement de ce corps d'armée, qui, renforcé de la division de la Marlière, montait à plus de vingt mille hommes; il recommanda au général Ruault de tenir Liège, tant qu'il pourrait, & de se retirer ensuite dans les lignes d'Anvers, si les Prussiens & les Hollandais venaient sur lui en trop grand nombre. Le même jour,

so, un détachement des ennemis, sans canon, moins fort que la garnison de Dieft, vint l'insulter, elle se sauva lâchement jusqu'à Malines. L'avant-garde Impériale fit aussi, sans succès, une attaque sur les villages de Op & Neerwelve.

Pendant que le général Dumouriez était occupé à cette attaque, il vit arriver les commissaires La Croix & Danton, qu'il renvoya à Louvain, où il arriva le soir. Ils paraissaient très-affectés de la perte de la bataille, & sur-tout du débandement de l'armée, ayant rencontré à Bruxelles, & tout le long de la route, des corps entiers de déserteurs. Mais ils l'étaient bien plus de la commission qu'ils avaient, disaient-ils, d'engager le général à se rétracter de sa lettre du 12, qui avait occasionné un grand déchaînement contre lui dans la Convention, à cause de sa trop franche véracité. Il leur déclara, qu'il n'avait mandé que ce qu'il pensait, que les désastres dont ils étaient témoins, étaient une conséquence des maux qu'il avait prévus, & auxquels il avait voulu remédier autant qu'il le pouvait, sur-tout en faisant cesser la tyrannie & l'injustice dans la Belgique; que la nécessité où il allait se trouver de se retirer d'un pays où il n'avait aucun moyen de se défendre, devait leur faire sentir combien étaient sages les ordonnances qu'il avait rendues, & contre lesquelles la Convention n'était prévenue que parce qu'elle était mal instruite & trompée; que ces ordonnances avaient désarmé les payfans, & nous avaient ramené la bonne volonté du peuple, qu'ainsi elles allaient être le salut de l'armée, qui, désorganisée, battue, plus rebutée encore qu'effrayée, était hors d'état de se défendre, à la fois, contre les Impériaux, plus nombreux qu'elle & vainqueurs, & contre les gens du pays révoltés de nos excès en tout

genre. Ils furent obligés d'en convenir, mais comme ils insistaient cependant sur la rétractation, le général, après leur avoir retracé tous ces griefs, leur avoir peint très-fortement tous les malheurs en tout genre, qui allaient résulter de la conduite folle & criminelle de la Convention, leur déclara positivement, qu'il ne se rétracterait pas, parce que la perte ou le gain d'une bataille ne changerait jamais rien, ni à ses principes, ni à son opinion, ni à son caractère. Ces commissaires mirent dans toute cette négociation beaucoup d'esprit, d'intérêt & de cajolerie. Enfin, après une très-longue discussion, le général consentit à écrire, en six lignes, au président : *qu'il priait la Convention de ne rien préjuger sur sa lettre du 12 Mars, avant qu'il eut le tems de lui en envoyer l'explication.* Les deux députés partirent avec cette lettre insignifiante.

Le 21, le général ayant appris la perte de Dieft, jugea qu'il était nécessaire de se rapprocher de Louvain, de peur que l'ennemi ne passât le canal, pour couper sa communication avec Malines, ou n'attaquât Louvain même. Il fit occuper les hauteurs de Pellenberg par la division du général Champmorin, flanqué à sa gauche par celle de Miaczinsky à St. Petersroede. Il plaça le général la Marche avec l'avant-garde sur les hauteurs de Coorkeek, bordant le grand chemin. Il plaça les dix-huit bataillons de l'armée des Ardennes, commandés par le général le Veneur, sur les hauteurs & dans les bois de Mezendaël; la division du général Dampierre vers Florival, en communication avec celle du général Neuilly, qui se retira vers Tombeeke à la tête de la forêt de Soignies.

Le mouvement de l'armée fut inquiété par les Impériaux; on se canonna toute la journée.

Le 22 au matin, les ennemis firent une atta-

que générale contre Pellenberg, Coorbeck & le bois de Mezendaël. Blierbeck était en avant de la position du général le Veneur, qui avait jugé nécessaire de l'occuper. Une colonne de grenadiers Hongrais s'empara de ce village, mais elle en fut chassée avec un grand carnage par le régiment d'Auvergne, commandé par le colonel Dumas, qui lui prit deux pièces de canon. L'attaque contre l'avant-garde fut beaucoup moins vive. Celle contre le Pellenberg fut très-acharnée, le général Champmorin la soutint avec autant de courage que d'intelligence. Il fut renforcé de quelques bataillons, & ne put être forcé. Cette violente attaque avait duré toute la journée sur le front de l'armée; les colonnes des Autrichiens, très-mal traitées, se retirèrent.

Telle est la brillante journée du 22 de Louvain. La veille, le général Dumouriez avait été dans le cas, pour des prisonniers & des blessés, d'envoyer le colonel Montjoye au quartier-général du prince de Cobourg. Il y vit le colonel Mack, chef de l'état-major de l'armée Impériale, officier d'un rare mérite, qui lui dit, qu'il croyait qu'il ferait avantageux aux deux partis de convenir d'une suspension d'armes. Le 22, le général, qui avait beaucoup réfléchi sur la position & les dangers de son armée, renvoya le colonel Montjoye demander au colonel Mack, s'il voulait venir à Louvain reporter au général la proposition qu'il avait faite. Le colonel Mack vint le soir. On convint verbalement, en peu de mots, des articles suivans : 1°. que les Impériaux ne feroient plus de grandes attaques, & que le général, de son côté, ne chercherait pas à livrer bataille; 2°. que, d'après cette armistice tacite, les Français se retireraient sur Bruxelles, lentement, en bon ordre, sans être inquiétés; 3°. qu'on se re-

verrait après l'évacuation de Bruxelles , pour convenir des faits ultérieurs.

Telle fut la première convention , non écrite , entre les deux généraux. Elle devenait de plus en plus nécessaire au général Dumouriez , dont l'armée diminuait à tous momens , sur-tout en officiers ; auquel il restait peu de munitions en cas d'affaire , & qui était malheureusement très-convaincu qu'en cas d'attaque sérieuse il serait certainement abandonné.

Il en eut la preuve le lendemain. Les Impériaux se croyaient si peu liés par cette convention du colonel Mack , que le général Clairfayt , à qui on l'avait laissé ignorer , attaqua le Pellenberg & l'avant-garde du général la Marche. Le combat se rétablit sur tout le front de l'armée. Champmorin défendit sa position avec la même vigueur , mais vers la fin de la journée , dans le tems où l'infanterie Impériale se retirait , où il ne restait plus devant nous que des troupes légères & des tirailleurs , le vieux la Marche perdit la tête , & , malgré les prières de Montjoye , de Barrois & des chefs de corps , il se replia , sans ordre , d'abord sur l'abbaye du Parc , ensuite de l'autre côté de la Dyle , derrière Louvain. Les Impériaux , qui avouent sept cents hommes de perte , c'est-à-dire , deux mille dans les combats de Louvain , étaient si rebutés qu'ils ne profitèrent point de cette lâche retraite , qui laissait un vuide très-dangereux entre les généraux le Veneur & Champmorin. Le premier avait parfaitement combattu toute la journée , mais dès qu'il se vit abandonné par le général la Marche , il n'attendit aucun ordre , passa aussi la Dyle , & alla se placer entre Coorbeeck & Heverle. Après cette défection , Dumouriez n'eut d'autre parti à prendre que d'ordonner au général Champmorin d'abandonner

le Pellenberg, & de se retirer aussi derriere la ville, passant par l'abbaye de Vlierbecke & par la ville. Miaczinsky se retira par un pont un peu plus éloigné, donnant sur le chemin de Dieft, protégé par une batterie de canon placée sur la hauteur.

Le général avait profité de ces deux journées, pour faire évacuer ses blessés & ses farines sur des bateaux, qu'il dirigea sur Malines. Une partie des autres approvisionnemens fut jettée dans les canaux; mais l'avarice & la confusion en firent parvenir une grande quantité entre les mains de l'ennemi, qui entra dans Louvain le soir même, après que le général en fut parti avec la garnison de cinq bataillons, qui fit l'arriere-garde. Les Impériaux prirent aussi sur le canal de Louvain les bateaux chargés de blessés, que l'escorte abandonna à la vue de quelques hussards. Ils les traiterent avec beaucoup d'humanité, malgré les atroces calomnies des Jacobins, répandues pour irriter les soldats Français, & les engager à faire la guerre sans quartier & avec barbarie.

Cette honteuse retraite de Louvain prouve combien était difficile & dangereux l'état des généraux en chef des armées Françaises. Continuellement trahis par des généraux défobéissans, qui donnaient l'exemple de l'insubordination & quelquefois de la lâcheté; abandonnés par les soldats, & sur-tout par les officiers; obligés, quand, en conséquence d'un plan d'attaque ou de défense, ils avaient donné un ordre, d'en avoir un autre tout prêt pour réparer, ou la mauvaise exécution, ou le défaut d'exécution, du premier; ne connaissant jamais, ni la force des différens corps de leur armée; ni leur véritable position, parce qu'ils ne restaient jamais dans celle qui leur était ordonnée; dépendant du caprice, des passions,

de la mauvaise foi , ou de l'ignorance des chefs qui devaient les séconder ; n'ayant aucun moyen , ni de punir , ni de s'assurer l'obéissance : certain de se faire des ennemis très-dangereux de ceux auxquels ils reprochaient seulement leurs fautes ; toujours incertains sur l'article des subsistances , parce qu'on avait substitué à l'ancien régime des ignorans & des fripons ; n'osant jamais hasarder une grande manœuvre avec des soldats , braves jusqu'à la témérité , mais sans officiers , sans expérience , mal armés , faciles à décourager , mutins , raisonneurs , de différentes factions , toujours débandés & pillards , plus prompts à se rebuter qu'à se ranimer , & n'ayant aucun moyen de ralliement , aucune loi , aucun frein.

Avec de tels moyens , quand les généraux avaient des heureux succès , ils étaient sûrs d'être calomniés dans les journaux & dans les clubs , & d'être dénoncés à la Convention , la plus aveugle , la plus imprudente & la plus soupçonneuse. S'ils étaient malheureux , on jettait sur eux la responsabilité de tous les événemens , on les accusait de trahison ou de lâcheté.

Tel était , & tel est encore le sort des généraux de la république Française , dans une guerre d'où dépend non-seulement la destruction de l'empire Français , mais la liberté individuelle de chaque citoyen. Dumouriez a été remplacé par Dampierre , qui a eu le bonheur d'être tué : Dampierre par Custine , qui a péri sur un échaffaud : celui-ci par Houchard , qui a été destitué , après avoir battu le duc d'Yorck , & fait lever le siège de Dunkerque. C'est à présent l'affreux (a) Jourdan , qui commande l'armée , qui est entre Paris & la vengeance

(a) Des émigrés , venant de l'armée , assurent que ce Jourdan n'est point celui d'Avignon.

Note de l'Éditeur.

des rois. En Alsace, dans le midi , dans l'intérieur, on voit la même instabilité dans les généraux. Tous les anciens militaires , tous les gens instruits ont été chassés de l'armée. Ce sont des médecins, des peintres, des charretiers qui commandent les Français. Caligula fit, dit-on, son cheval consul. Peuple, devenu aussi sauvage que cruel, vous courez à votre perte, & vous donnez vous-mêmes à vos ennemis les moyens de consommer votre ruine.

CHAPITRE IX.

Retraite sur Bruxelles. Son évacuation. Camp d'Enghien. D'Ath. Conférence à Ath avec le colonel Mack. Arrestation du général Miranda.

LE désordre de la retraite de Louvain avait détruit toute l'énergie que l'armée avait montré dans les combats précédents. Heureusement , la nuit avait caché aux ennemis ce débandement universel, dont malgré la convention verbale du colonel Mack , il aurait probablement profité pour achever de la disperfer & de la détruire. Le général réussit difficilement à lui faire faire halte sur les hauteurs de Cortenbergue , à moitié chemin de Bruxelles. Cette nouvelle circonstance lui fit changer toute sa disposition. Il commença par envoyer ordre au général Duval de commencer l'évacuation de Bruxelles.

Il ôta le commandement de l'avant-garde au vieux général la Marche, qu'il envoya en France sous prétexte de soigner sa santé , qui , à la vérité était très-mauvaise. Il le remplaça par le général Vouillé. Il forma cette avant-garde, devenue arriè-

re-garde, d'une forte division d'artillerie, de toute la cavalerie & de vingt-cinq bataillons, presque tous de troupes de ligne. Il prit lui-même son poste à cette arriere-garde, forte de douze à quinze mille hommes, qu'on pouvait dire être l'armée. Le reste marchait en avant & sous la protection de cette troupe d'élite, qui conserva une contenance digne de l'importance de sa fonction.

Il établit son camp sous Bruxelles, le long de la petite rivière de Woluwe, sa droite à Sanpeterswoluwe & sa gauche à Vilvorde. Il n'avait gardé que la quantité de pieces de position nécessaires pour son arriere-garde, & comme il avait pris la précaution de faire passer son parc d'artillerie à Anderlecht au-delà de Bruxelles, il le fit partir le 23 par le chemin d'Enghien & d'Ath pour se porter à Tournay.

Le prince de Cobourg, qui ignorait le déplorable état de l'armée Française, ne pouvait que se féliciter de la suspension d'armes, qui opérerait sans combat l'évacuation des Pays-Bas. Au reste la résistance, en cas que le général eût cru être obligé de l'employer, n'eut produit que la ruine du pays, sans remplir le but de s'y maintenir. Depuis que l'Empereur JOSEPH en a démoli les places fortes, ces provinces n'offrent plus qu'une campagne rase, sans point de défense. Une bataille gagnée, vous rend maître de cinquante lieues de terrain, une bataille perdue vous rejette à l'extrême frontière. Le prince de Cobourg fut très-fidèle à la promesse du colonel Mack, & resta trois jours à Louvain, n'envoyant à notre suite que de faibles avant-gardes.

Le général Dumouriez put donc s'occuper tout entier du sort de Bruxelles & des grandes villes par lesquelles son armée devait passer, en exécutant sa retraite. Il était essentiel pour l'humana-

nité & pour la justice, d'empêcher le pillage des Belges, qui nous avaient reçus à bras ouverts, il était très-important aussi de ne pas les irriter. Ils nous rendaient encore les plus grands services, ils avaient pardonnés nos excès, il ne fallait pas rouvrir les playes récentes; le désespoir leur aurait fait reprendre les armes, que les dernières ordonnances du général Dumouriez leur avaient fait tomber des mains, & l'armée Française, enveloppée entre les Autrichiens & les Belges, eût été entièrement détruite en peu de jours.

Le 25, l'armée traversa Bruxelles dans le plus grand ordre, & se retira sur Halle, d'où elle devait marcher sur deux colonnes, pour regagner la frontière de France. Il n'y eut ni pillage, ni insulte, ni propos de part & d'autre. Les habitants de cette capitale n'ont pas oublié ce service, & en ont témoigné leur reconnaissance au général Dumouriez, par toutes les marques d'estime (a) publique, il leur fait gré d'avoir été justes envers lui; & il ne ferait ni proscrire, ni errant, s'il avait trouvé par-tout la même équité.

Ayant pris le parti nécessaire de se retirer lentement & avec décence jusqu'à la frontière, il s'occupa des divisions séparées de son armée, pour que leur marche rétrograde fût en mesure avec la sienne.

Par sa droite pendant que le général Beaulieu avec sept à huit mille hommes, pénétrait par Huy, le prince de Hohenlohe arrivait de la province de Luxembourg sur Namur, occupé par le général d'Harville, avec environ 15,000 hom-

(a) Le nom de Dumouriez sera toujours cher & respectable aux Belges. C'est pour avoir voulu les sauver du décret du 15 Décembre, qu'il s'est perdu. Ils n'oublieront point sa générosité & son humanité. C'est ce que promet, au nom de la patrie. — *l'Éditeur.*

mes. Mais cette division avait été formée aux dépens des garnisons de Givet & de Maubeuge. Le prince de Hohenlohe pouvait tourner vers une de ces deux places, l'enlever & pénétrer sur le territoire Français. Dumouriez avait mandé au général d'Harville de laisser dans la citadelle de Namur, des vivres, des munitions & 2500 hommes de garnison, & de se retirer avec le reste en deux colonnes, l'une sur Givet, où il devait envoyer le lieutenant-général Boucher, l'autre sur Maubeuge, qu'il devait conduire lui-même, en s'arrêtant d'abord à Charleroi, ensuite sur la hauteur de Nimy au dessus de Mons. Cette position de Mons, couvrait Maubeuge, le Quefnoy, Condé & Valenciennes; il devait trouver à Mons la division du général Neuilly, forte de six mille hommes, ainsi son camp de Nimy aurait été de dix à douze mille hommes, en attendant les renforts de France.

Pendant son séjour à Bruxelles, le général reçut la réponse du général d'Harville, qui lui mandait qu'il n'y avait pas assez de vivres, de munitions & d'argent, pour approvisionner le château de Namur, pour seulement quinze jours, qu'il fallait défendre ce poste avec toute son armée, ou l'abandonner. Il concluait par demander des ordres précis. Cette dépêche était accompagnée de l'avis par écrit du général Boucher & de pièces justificatives du commissaire des guerres Barneville. Il n'y avait pas à balancer sur la réponse. Laisser cette division à Namur, c'était risquer de voir attaquer Givet ou Maubeuge, dénués de troupes, risquer de perdre au moins une de ces deux places, & ensuite le corps d'armée posté à Namur, qui eût été facilement enveloppé. Laisser deux mille cinq cent hommes dans la citadelle sans vivres & sans munitions, c'était

livrer cette garnison aux Autrichiens & s'affaiblir d'autant. Il ordonna donc au général d'Harville d'évacuer entièrement Namur, & de se retirer par gradations & en bonne contenance sur Givet & Maubeuge.

A sa gauche il avait six bataillons dans Bréda, & trois dans Gertruydenberg, qu'il pouvait bien regarder comme perdus, mais qui ayant pour quatre ou cinq mois de vivres & beaucoup de munitions, pouvaient arrêter très-long-tems les Prussiens & les Hollandais. Il voulait conserver avec eux un échelon de communication, en gardant la citadelle d'Anvers, dans laquelle il ordonna de jeter le général Berneron, avec deux mille hommes, & pour six mois de vivres.

Il envoya le lieutenant-général Omoran commander à Dunkerque & dans la partie maritime du département du Nord ; il lui donna pour instruction, 1°. de faire relever les lignes & les forts du camp retranché entre Dunkerque & Bergues ; 2°. de tracer & faire arranger un camp retranché sur la hauteur du Mont-Cassel ; 3°. de se rendre en personne à Courtray, pour y recevoir l'armée de l'expédition de Hollande, & la placer dans le camp de Haerlebecke, ayant l'Escaut devant elle. Il envoya en même tems ordre aux généraux Marassé & Ruault de faire leur retraite, en passant l'Escaut par la tête de Flandres, pendant que la garnison de Malines se retirait par Dendermonde, de longer l'Escaut, en traversant Gand, & de s'arrêter dans le camp de Courtray ou Haerlebecke, en ayant soin de ne point précipiter leur retraite, & de couper tous les ponts derrière eux.

Le projet du général Dumouriez était, s'il eût gardé les citadelles de Namur & d'Anvers, de former en dehors du territoire Français une li-

gne imposante, passant de la droite à la gauche par Namur, Mons, Tournay, Courtray, Anvers, Bréda & Gertruydenberg. Dans cette position, si la suspension d'armes pouvait se continuer, il espérait influencer de plus près sur le rétablissement de l'ordre dans l'intérieur, & se donner tout entier à ce soin. Si la suspension ne tenait pas, les Impériaux se trouvaient au centre d'un demi-cercle, dont il fallait nécessairement qu'ils attaquaient les deux extrémités pour opérer avec succès, ce qui les forçait à une guerre de sièges, aux dépens de leur propre territoire, & ce qui donnait, le tems de réorganiser, & de renforcer l'armée, qui aurait repris confiance, ayant à son dos, & derriere elles les places fortes. Dans ce projet, le général Dumouriez devait occuper la ville de Tournay & le camp d'Antoing, d'où en cas d'une trop grande supériorité de l'ennemi, il avait une très-bonne position à prendre dans son ancien camp de Maulde.

En conséquence de ce plan, qui n'avait encore éprouvé de changement que par l'évacuation forcée du château de Namur, il marcha le 26 à Enghien, & le 27 à Ath, pendant que la division du général Neuilly marchait à Mons, par Hal & Braine. En arrivant à Ath, il reçut ordre de la Convention de faire arrêter le colonel du septante-troisième régiment d'infanterie, qui avait abandonné l'armée sans ordre avec ses deux bataillons, & était rentré en France, & le général Miranda. Dumouriez fit exécuter à regret l'ordre contre ce général, parce qu'il était bien sûr que cette rigueur était moins un acte de justice, qu'une manœuvre d'acharnement des Jacobins contre Pétion & la faction de la Gironde, qui étaient les amis & les protecteurs de Miranda, qui s'est tiré d'affaire, en accusant le général Du-

mouriez , après la défection de l'armée ; événement qui a été très-favorable à Miranda.

Le même jour le colonel Mack arriva à Ath , & sans rien écrire il fut rédigé entre lui & le général , une convention beaucoup plus formelle que la première. Ce colonel commença par exprimer au général la reconnaissance des Impériaux , de ce que par la sagesse de ses ordres la retraite s'exécutant d'une manière qui sauvait des désastres affreux au pays , désastres dont on ne pouvait profiter aucune des deux nations. Il fit valoir de son côté la modération avec laquelle se conduisaient les troupes impériales , pour ne pas trop inquiéter la retraite des Français , de manière cependant à cacher aux deux armées la connivence entre les généraux.

On convint que l'armée Française resterait encore quelque tems sur la frontière dans la position de Mons , Tournay , Courtray , sans être inquiétée par l'armée Impériale ; que le général Dumouriez , qui ne cacha plus au colonel Mack le projet qu'il avait de marcher sur Paris , réglerait , quand il serait tems , les mouvemens des Impériaux , qui n'agiraient que comme auxiliaires ; que s'il n'avait pas besoin de secours , ce qui était à souhaiter pour les deux partis , ils resteraient sur leur frontière sans s'avancer , & que l'évacuation totale de la Belgique ferait le prix de cette condescendance ; que si au contraire il ne pouvait pas opérer tout seul , non pas la contre-révolution , mais la réformation , c'est-à-dire le rétablissement d'une monarchie constitutionnelle , il indiquerait lui-même , le nombre & l'espece de troupes dont il aurait besoin pour réussir dans ce projet , & qu'on ne les ferait marcher que sur sa direction. Le général lui annonça sa marche du lendemain sur Tournay , celle du

général Neuilly sur Mons , & de l'armée de la Hollande sur Courtray.

Il fut enfin décidé que pour lier les opérations entre les deux parties d'armées Impériales, du prince de Cobourg & du prince de Hohenlohe , lors du mouvement du général Dumouriez sur Paris, Condé ferait remis aux Autrichiens, comme place de garantie, qu'ils y tiendraient garnison , mais sans aucune prétention à la souveraineté , & avec la condition qu'elle serait rendue à la France après la guerre , & après le règlement des indemnités , mais que toutes les autres places , si le parti constitutionnel était dans le cas d'avoir besoin du secours des Impériaux, recevrait garnison mi-partie , sous les ordres des Français. Les généraux Valence , Thowenot & Chartres avec le colonel Montjoye assistèrent à cette conférence. Telle est la première époque, telles sont les premières conditions traitées entre le prince de Cobourg & le général Dumouriez, qui suivait son plan , & que les circonstances pressaient de plus en plus.

CHAPITRE X.

Camp de Tournay.

LE 28 , le général marcha à Tournay , où il prit la position d'Antoing, ayant son avant-garde dans Tournay , & ses flanqueurs de gauche commandés par le général Miaczinsky sur le mont de la Trinité. Il envoya le général le Veneur avec l'armée des Ardennes occuper le camp de Maulde.

Il trouva dans cette ville Madame de Sillery

avec Mademoiselle d'Orléans , qu'il n'avait jamais vues, & qui y étaient restées sur la récommandation que le général avait faite précédemment au lieutenant-général Omoran, commandant dans le Tournaisis , & de les y garder , puisque Mademoiselle d'Orléans, âgée seulement de quinze ans , se trouvait proscrire de France par un décret rendu contre les Emigrés. Cette jeune princesse , qui ainsi que ses deux freres Chartres & Montpensier , est parfaitement élevée, est un modele de vertu , de résignation & de constance.

Le duc de Chartres , qui avait servi avec une valeur distinguée & un patriotisme pur & désintéressé , pendant la campagne précédente , & qui venait encore de déployer si utilement pour la cause publique du nom Français un courage & un civisme à toute épreuve , était lui-même sous le décret du bannissement de la maison de Bourbon , & devenait susceptible des chicanes les plus injustes , le jour qu'il rentrerait en France.

Le général , pendant les deux jours qu'il passa à Tournay , donna à cette princesse , intéressante par ses malheurs & ses vertus , les témoignages de l'intérêt respectueux qu'elle méritait , & comme elle craignait fort , ainsi que Madame de Silbery , de tomber entre les mains des Impériaux , à cause des émigrés , auxquels les Dames croyaient une influence plus forte que celle dont ils jouissaient , le général , à son départ de Tournay , les fit passer à St. Amand , d'où elles consentirent ensuite , d'après les assurances des officiers-généraux Autrichiens , à se rendre à Mons pour chercher un asyle , au moment où la protection du général Dumouriez , bien loin de leur être utile , ne pouvait que leur devenir funeste. Puisse la vertueuse innocence de Mademoiselle d'Orléans

trouver sa récompense, ou au moins sa sûreté dans les soins de la bienfaisante Providence!

C'est dans le camp de Tournay que Dumouriez apprit que le général Neuilly, en arrivant à Mons, n'avait pas pû retenir sa division, qui, au lieu de prendre la position des hauteurs de Nimy, avait pillé les magasins, & s'étant débandée, s'était enfui, sans être, ni suivie, ni attaquée, jusqu'à Condé & Valenciennes. Il ne restait plus au général Neuilly que sa cavalerie. Le général lui ordonna de se retirer avec elle dans Condé, & de la répandre en avant; embrassant le plus de terrain qu'il pourrait entre Binche, Roeux, Soignies & Leuse, coupant les ponts, enlevant les fourrages, chevaux & chariots.

Cet abandon de Mons rendait la position de Dumouriez à Tournay fort précaire, sa droite se trouvant entièrement découverte; mais indépendamment de la suspension d'armes, il connaissait assez le pays pour être sûr de sa retraite, & il ne voulait pas la faire, qu'il ne connût le mouvement de sa gauche, parce que dans le cas où le camp d'Haerlebecke eût été occupé, il se fût toujours trouvé en mesure. Il prit seulement la précaution de mander au général d'Harville de ne plus s'occuper que du camp de Maubeuge & de Givet, pour empêcher les ennemis de pénétrer de ce côté sur notre territoire.

Le 29, arriverent à Tournay trois députés des Jacobins, qui s'annoncerent de la part du ministre le Brun, dont ils apportèrent au général une lettre vague, qui disait qu'ils avaient des communications à lui faire, concernant les affaires de la Belgique. Ces trois hommes, dont les dépositions exagérées forment un corps de délit contre le général Dumouriez, se nommaient Proly, petit intrigant, né à Bruxelles, Desjardins, homme
de

de lettres, obscur, ayant été chassé de Bruxelles, & Péreïra, Juif Portugais. Le premier était fort connu précédemment du général, comme on l'a vu dans le premier livr. de ces mémoires. Le second affectait un air d'homme de lettres, & le troisieme était un Jacobin très-emporé. Ils se formaliserent de ce que le général ne voulut point traiter d'affaires avec eux, ni devant Mademoiselle d'Orléans, ni dans son appartement, où ils étaient venus le relancer. Il leur fixa un rendez-vous chez lui.

La conversation, qu'ils ont dénoncée entr'eux & le général est à-peu-près exacte. Ils furent d'accord avec lui sur la nullité, l'incapacité & le désordre de la Convention, & sur la nécessité de l'anéantir une autre législature. Voici la seule réticence importante qu'ils se sont permise, & qui était la clef de leur mission. Après être convenus de la nécessité d'anéantir le corps législatif, & de le remplacer, ils eurent l'air de chercher avec le général, comment se ferait le remplacement. Alors, l'un des trois, hazarda de dire, que les Jacobins avaient président, registres, tribune, correspondance, orateurs, habitude de traiter les grandes affaires, qu'ainsi le remplacement était tout trouvé. Le général avec sa véracité tranchante, rejetta très-loin cette idée, motivant son refus d'adhésion, sur l'immortalité, la grossièreté, l'imprudence, la cruauté & la mauvaise composition de cette société, ajoutant que c'était à elle qu'il attribuait tous les malheurs de la France.

Alors Proly lui demanda, *qui donc feriez-vous représentans, au lieu de ceux actuels, sans passer par les lenteurs et les vices du mode d'élection des assemblées primaires?* — Rien n'est plus simple, dit le général, les administrateurs des départemens et des districts sont actuellement très-

épurés , leur patriotisme est éprouvé , il n'y a qu'à prendre tous les procureurs-généraux des départemens et des districts , pour cette première et unique fois , et pour compléter le nombre , y joindre des membres de départemens et des districts , ils formeront une législature très-régulière , on rétablira la constitution de 1789, 90 et 91 , toute la France sera d'accord , les armes tomberont des mains des prétendus royalistes ; les puissances étrangères n'ayant plus de prétexte de guerre , et trouvant un gouvernement solide avec qui traiter , seront plus faciles pour la négociation de la paix , soit ensemble , soit séparément ; car ne croyez pas , ajouta-t-il , que la république puisse subsister , vos crimes et vos folies en ont détruit la possibilité. Ces trois hommes disputèrent un peu , mais au total , ils écoutèrent très-tranquillement ces blasphèmes du général , dont ils ont rendu un compte si effrayant. Desjardins , qui le cajola davantage , lui dit , qu'il allait rendre compte , & qu'il espérait de revenir bientôt. Ils prirent congé de lui tranquillement , sans que certainement il pensât à faire arrêter trois émissaires aussi peu conséquents.

Le général ne doute pas que s'il eût abondé dans leur idée de faire remplacer la Convention Nationale par la société des Jacobins , il n'eût gagné toute leur confiance , mais il avoue que son caractère , peut-être trop franc dans cette circonstance , ne lui laissa pas même la possibilité d'employer la flexibilité nécessaire pour se prêter à cette feinte. Il prévint sur le champ que cela ne pouvait s'exécuter que par une suite de crimes sanglants , qui lui faisaient horreur , & les événemens postérieurs lui ont prouvé qu'il ne s'était pas trompé.

Le même jour il reçut une lettre des sept com-

missaires de la Convention réunis à Lille, qui lui mandaient de se rendre en cette ville, pour répondre à des accusations intentées contre lui. Il répondit, qu'en présence de l'ennemi, nécessaire à son armée, occupé à la réorganiser & à la raffermir, ce qui était vrai, il ne pouvait pas la quitter un instant pour aller suivre un procès, que si les commissaires voulaient se transporter à l'armée, il leur répondrait avec la franchise ordinaire, sur tous les points, que si cela n'était pas très-pressé, dans quelques jours, dès qu'il aurait achevé sa retraite sur le territoire Français, il aurait plus de tems pour suivre ses affaires personnelles; qu'au reste, il n'entrerait dans Lille qu'avec des troupes, pour punir les lâches, qui après avoir abandonné leurs drapeaux, calomniaient les braves défenseurs de la patrie.

CHAPITRE XI.

Retraite du camp de Maulde.

DEPUIS plusieurs jours le général était très-inquiet du corps d'armée d'Anvers, n'ayant point de ses nouvelles, ignorant même si le général Ruault, qui y portait ses instructions, n'avait pas été pris en passant. La retraite d'Anvers, en traversant l'Escaut par la tête de Flandres, devait nécessairement être longue & difficile, mais il savait que les ennemis étaient bien moins nombreux dans cette partie, que le corps d'armée qui avait à se retirer. Les Prussiens & les Hollandais étaient allés attaquer Gertruydenberg, & masquaient Bréda. Le colonel Mylius, avec tout

au plus 2000 hommes de troupes irrégulières Impériales, s'était présenté devant Anvers.

Cette partie d'armée Française était tombée dans un désordre encore plus grand que le reste. La terreur s'en était emparée, les généraux n'en étaient plus les maîtres. Le 26, le colonel Mylius eut l'audace de sommer la ville. Une partie de l'armée était déjà passée, mais au lieu d'attendre le reste, excepté un corps que le colonel Thowenot arrêta à Gand, les autres se retiraient précipitamment par Bruges sur Dunkerque. Le général Marassé, d'après l'instruction de Dumouriez, avait fait couler la frégate l'*Ariel*, dont les mâtures, agrêts & artillerie avaient été embarqués sur le brierq & sur les chaloupes canonnières, pour être transportés par les canaux à Dunkerque. Il avait fait embarquer sur d'autres bateaux tout ce qu'il avait pu d'approvisionnement, mais il en restait encore beaucoup dans la ville avec plus de huit mille hommes. Comme la terreur & la confusion redoublaient à l'approche des Impériaux, il tint un conseil de guerre, dans lequel il fut décidé tout d'une voix, qu'il valait mieux sauver cette partie de l'armée, en capitulant, pour emmener tous les effets & magasins appartenant à la nation Française, que de risquer d'être forcés, & de tout perdre en s'opiniâtrant.

Il faudrait, pour bien juger cette capitulation, connaître parfaitement les circonstances, dont le général Dumouriez n'a jamais fû les détails, à cause de la rapidité des événemens qui ont suivi. Les Impériaux ont un talent particulier pour faire mouvoir leurs avant-gardes, les multiplier à l'œil, & tromper l'ennemi sur leur force réelle; il est à présumer que les généraux Français, déconcertés d'ailleurs par la terreur de leurs troupes, ont crû avoir devant eux toute l'armée

Prussienne & Hollandaise. Ce qui a été très-fâcheux, & ce qu'on ne peut pas approuver, c'est qu'ils ayent capitulé pour la citadelle, qui pouvait être regardée comme indépendante de la ville, & qui dans aucun cas ne devait entrer dans cette capitulation.

Quoiqu'il en soit, le 27, ou le 28, l'armée Française sortit d'Anvers, pour se rendre sur la frontière de France. Mais aucune de ces troupes ne prit la direction de Courtray, elles n'étaient plus libres de prendre le camp d'Harleebecke qui n'eut pas lieu, elles rentrèrent, les unes plutôt, les autres plus tard, sur le territoire Français, où elles furent disposées par le général Omoran dans le camp de Cassel & dans les lignes de Dunkerque, ou servirent en partie à former le camp de la Madelaine sous Lille.

Ce fut dans la nuit du 29 au 30 que Dumouriez reçut sans détail, les premières nouvelles de cette dispersion de plus de vingt mille hommes de son armée. La débandade du corps de Neuilly, qui avait produit l'abandon de Mons, avait dégarni sa droite, celui de Courtray exposait encore plus sa gauche, on pouvait venir le tourner par la gauche de l'Escaut, & s'il était obligé de se retirer devant l'ennemi, il était sûr, d'après la mauvaise disposition des troupes, de prouver une déroute complète. Il prit donc le parti d'abandonner, le 30 au matin, le camp de Tournay. Il avait précédemment envoyé le général le Veneur occuper celui de Maulde. Il fit passer l'armée du Nord au pont de Mortagne, & lui fit prendre l'excellent camp de Bruille, qu'il joignit par trois ponts au camp de Maulde. Il envoya le général Miackzinsky avec quatre mille hommes occuper Orchies, pour assurer la communication avec Lille, & il

mit son quartier général à St. Amand avec son parc d'artillerie.

Les deux garnisons de Bréda & de Gertruydenberg se trouvaient totalement coupées d'avec l'armée, par la capitulation inattendue du château d'Anvers. C'était un corps de cinq à six mille hommes, sacrifiés, perdus sans utilité, sans espoir de secours, qui pouvaient être fort utiles pour défendre la Flandre maritime Française. Le général fit passer par le colonel Mack au général de Flers & au colonel Tilly, qui commandaient dans ces deux places, l'ordre de capituler honorablement, à condition de venir en France avec armes & bagages, ce qui a été exécuté, & ce qui était un grand service rendu dans cette circonstance, où plus de la moitié de l'armée avait déserté, & remplissait les villes frontières, ou se rendait à Paris.

C'est à la suspension d'armes qu'on doit à cette époque le salut des frontières; car si les Impériaux eussent fait irruption, le désordre était si grand qu'ils auraient pénétré.

Au travers de ce cahos, du désordre & du dégoût de l'armée, elle n'avait pas cessé de montrer de l'attachement à son général; elle lui rendait justice sur tout ce qu'il faisait pour la sauver & la remettre en ordre. L'arrière-garde, surtout & les troupes de ligne, qui l'avaient toujours vu le dernier dans les retraites, à toutes les heures, de jour & de nuit, & toujours exposé, le plaignaient, & avaient pris beaucoup d'humeur contre ses ennemis, contre les Jacobins & contre la Convention nationale. Le vœu était presque général pour le rétablissement de la monarchie & de la Constitution. Très-peu de bataillons volontaires osaient s'élever pour la république. La cavalerie & les troupes de ligne étaient très-dé-

aidées. L'artillerie même disait qu'elle défendrait son général contre tous les malveillans. On parlait même hautement de marcher sur Paris pour renverser les anarchistes, auxquels l'armée attribuait, très-justement, tous les revers qu'elle venait d'essuyer. Ayant appris qu'on voulait appeler le général à Paris, leur propos ordinaire était de dire qu'ils l'y conduiraient eux-mêmes, & qu'ils suivraient sa fortune.

Le général étudiait ces dispositions, qui étaient soutenues par les plaintes des généraux & de la plupart des officiers, qui voyaient outrager dans les feuilles des Jacobins, accuser de trahison, arrêter, maltraiter sans aucun égard, les chefs, sous lesquels ils avaient précédemment vaincu les ennemis; ils jugeaient, par un retour eux-mêmes que leur élévation rapide aux grades supérieurs les exposait au même sort. Plusieurs cependant, entr'autres Dampierre, entretenaient des correspondances perfides avec les chefs de l'anarchie, envisageaient dans le désordre actuel l'espoir de supplanter leurs supérieurs, & tenant publiquement le même langage que leurs collègues, entretenaient & suscitaient sous main la irénésie Jacobine, par leurs insinuations calomnieuses.

Les esprits étaient dans la plus grande fermentation, & les choses tendaient à un dénouement qui ne pouvait qu'être prompt & violent. La Convention avait dans Valenciennes trois commissaires, Lequinio, Cochon & Bellegarde, qui traitaient déjà l'armée & ses chefs en rebelles, & refusaient, tantôt de laisser passer les convois & l'argent, tantôt de laisser communiquer l'armée avec la garnison; ils avaient déjà hazardé un manifeste contre le général Dumouriez, & ils l'avaient envoyé à l'armée & à la garnison de

Condé. Dans cette place était le général Neuilly avec une garnison de quatre bataillons & un régiment de cavalerie. Cette garnison était très-divisée d'opinions, il semblait cependant qu'elle penchait pour Dumouriez, auquel le général Neuilly était très-attaché.

A Lille, la division d'opinions était encore plus marquée. Les commissaires de la Convention, qui s'y trouvaient réunis, excitaient à l'aide du club le petit peuple, qui était très-nombreux contre les bourgeois. Les soldats, surtout les troupes de ligne, se livraient à des mouvemens pétulents, & tenaient beaucoup de propos en faveur de leur général & contre la faction anarchique ; mais tout cela n'avait ni ensemble, ni chef, ni tenue. D'ailleurs cette garnison était travaillée avec des assignats. Le même moyen était employé dans l'armée du général, & tout autour de lui, avec la plus grande activité. Les commissaires tenterent aussi la voye de l'assassinat.

Le 31 Mars, six volontaires du troisieme bataillon de la Marne, demanderent à parler au général, qui les fit introduire. Ils avaient le derrière de leur chapeau sur le devant de la tête, & dessus était écrit avec de la craye blanche : *République*. Ils lui firent une longue harangue fanatique, dont le résultat était, qu'il devait aller se présenter à la barre de la Convention, en obéissant à un ordre qu'il devait recevoir, sans quoi ils avaient juré, ainsi que plusieurs autres de leurs camarades, d'imiter Brutus, & de le poignarder. Il leur répondit avec beaucoup de tranquillité & de douceur, qu'ils étaient aveuglés par un faux zèle, qu'ils devaient voir que tout allait mal ; que toutes les fureurs qu'on employait, bien loin d'affermir la république, prouvaient l'impossibilité de la soutenir, parce qu'un gou-

vernement anarchique, sans frein, sans justice & sans loix, ne pouvait pas subsister. Tout en argumentant avec le général, ils s'approchaient pour l'envelopper, ce qui serait peut-être arrivé sans l'intrépide vigilance du fidele Baptiste, qui, saisissant le plus avancé, appella la garde; ils voulurent alors se servir de leurs armes, mais on les prévint, le général leur sauva la vie, & les empêcha d'être maltraité; il prit seulement la précaution de s'assurer d'eux. L'indignation fut générale dans l'armée, & ce fut ce même jour que tous les corps firent des adresses, signées d'individus de tous les grades, dans lesquels ils protestaient d'un attachement inviolable à leur général; la plupart de ces adresses contenaient le vœu de marcher sur Paris, pour rétablir le roi & la constitution de 1789.

D'après ces pièces & les hostilités commencées par les commissaires, qui le provoquaient, & qui animaient contre lui les peuples & les garnisons, le général, muni de ce vœu universel, travailla à s'emparer des trois villes, qui lui étaient les plus nécessaires, & sans lesquelles il ne pouvait faire aucune démarche d'éclat avec utilité.

Il commence par avouer, & même sans honte, que sans perdre un seul moment son projet de vue, il l'a manqué, faute d'employer des moyens nécessaires, sans doute alors, mais que son caractère, ennemi de la perfidie & de la cruauté, lui a fait rejeter. Il a trop compté sur la force, la bonne foi & la conviction; il n'a, ni répandu d'argent, ni détruit ses plus mortels ennemis, lorsqu'il le pouvait. On lui proposa une mesure qui eût été très-utile, c'était de réunir en un seul camp toutes les troupes de ligne, de désarmer les gardes nationales, & de les renvoyer; cela ne pouvait pas s'exécuter, sans une grande effu-

sion de sang, parce qu'il y avait déjà une forte animosité entre les deux corps; s'il effectuait cette mesure sans distinction, il offensait beaucoup de bataillons de volontaires, qui avaient fait la guerre très-valeureusement, qui venaient de lui témoigner leur vœu dans des adresses très-franches & très-ardentes, &, pour les récompenser, il allait les exposer, ou au déshonneur, ou au massacre. S'il faisait des exceptions, il pouvait se tromper, en les faisant tomber sur des anarchistes déguisés, & il ne pouvait plus compter sur ces troupes.

L'histoire ne présente chez aucun peuple aucune circonstance où l'opinion ait autant agité, en sens contraire, les passions des hommes, ait autant défiguré leur caractère, les ait transporté aussi loin au delà de la nature & des affections sociales que dans la révolution Française. Le fanatisme de liberté était une noble exaltation en 1789; il est devenu passion licencieuse en 1790, & 1791. Il semblait que la constitution devait fixer son caractère, & le rendre sage; mais les succès de 1792, au lieu de le rendre noble, héroïque & généreux, l'ont fait dégénérer en frénésie aveugle, insolente & barbare, & l'époque qu'on retrace dans ces Mémoires, lui a donné encore un degré de férocité de plus.

La lutte n'était pas égale entre Dumouriez & les Jacobins. Ses moyens étaient trop faibles & trop réguliers. On ne pouvait surmonter les crimes des Jacobins, que par des crimes encore plus étonnans; il fallait opposer la corruption à la corruption, la perfidie & la cruauté à la scélératesse & à la barbarie. La secte des Jacobins, ne peut être anéantie que par un plus grand scélérat qu'eux, ou par le fer étranger. Ainsi la suite de ce récit, n'est que le détail des mal-adresses

du général Dumouriez, qui a voulu conserver sa propre estime, & purger les crimes de sa nation; ce qui était incompatible.

Il lui était arrivé dans la conférence qu'il avait eue à Louvain avec Danton & la Croix, sur une proposition peu délicate de ces commissaires, relative à la manière de se conduire avec les Belges, de leur dire, ce qu'il avait répété depuis à Camus, que même, pour le salut de sa patrie, il ne consentirait jamais à commettre une action qu'il regarderait comme un crime. Il a su depuis que Danton avait dit : *le général Dumouriez est une ame faible, il n'est pas à la hauteur de la révolution.* La révolution s'était encore élevée depuis cette époque, & ce général, qui volontairement est resté au même point, parce que dans tout ce qu'il a fait, il a agi par principe & sans intérêt personnel, ne pouvait que manquer de succès, lorsque, pour réussir, il fallait déployer des vices supérieurs à ceux qu'il avait à combattre.

Il envoya ordre au général Miaczinsky, qui était à Orchies, de se présenter avec sa division devant Lille, d'y entrer, de faire arrêter les commissaires de la Convention, & les principaux clubistes, & dès que cela serait fait, de se rendre à Douay, d'en chasser le général Moreton, d'y faire reconnaître, ainsi qu'à Lille, le vœu unanime de l'armée pour la constitution, & de se rendre ensuite par Cambray à Péronne, où il devait prendre poste. Ce malheureux officier-général ne connut pas assez l'importance de sa mission, la confia à tout le monde, entr'autre au fameux mulâtre St. George, colonel d'un régiment de hussards, qui le trahit, l'attira dans Lille avec une très-petite escorte; dès qu'il fut entré, on ferma la porte sur lui, on l'arrêta, &

il fut conduit à Paris, où il a été décapité. Cet infortuné Polonais avait, en 1770, été un des chefs de la Confédération de Pologne, à l'époque où Dumouriez était chargé par la cour de France, de la diriger. Il avait été pris par les Russes dans un combat; il était ensuite venu réclamer des indemnités en France, & le général n'ayant pas pu réussir à les lui faire obtenir, lui avait fait avoir le grade de maréchal-de-camp, & la permission de lever un corps franc, & il l'avait employé très-utilement à l'armée. Miaczinsky, fort brave à la guerre, ne montra pas le même courage dans sa défense personnelle & dans sa mort; il chargea beaucoup le général Dumouriez, même avec des impostures grossières, qui lui furent sans doute suggérées par des scélérats, qui l'égarèrent; il ne fut pas sauvé; il accusa aussi le député la Croix, ce qui le perdit.

La division que commandait Miaczinsky, & qu'il avait eu si grand tort de quitter, resta errante sur le glacis de Lille, où on ne voulait pas la recevoir. Le général Dumouriez l'ayant appris, envoya son aide-de-camp, le colonel Philippe de Vaux, pour en prendre le commandement & la ramener sur Orchies & Douay. Le colonel de Vaux fut arrêté par la trahison d'un de ses confrères, mené à Paris & décapité. Il est mort avec une grandeur d'âme héroïque. Philippe de Vaux, né à Bruxelles, avait d'abord servi en Autriche, il avait ensuite pris parti contre l'empereur dans les révolutions de son pays; le général Dumouriez, qui l'avait connu à Paris, l'avait pris pour un de ses aides-de-camp. Il avait de l'esprit, un grand courage, une âme fière & sensible, & toutes les qualités nécessaires pour devenir un très-bon officier général.

Le commandement de Valenciennes était entre

les mains du maréchal de camp Ferrand, que Dumouriez avait fait successivement colonel, & officier général, qu'il croyait honnête & attaché. Cet homme était d'âge à ne pas se laisser fanatiser, & avait paru jusqu'à cette époque un homme sage & raisonnable; mais les caractères se brisent devant les opinions, & Ferrand était devenu un des plus ardents déclamateurs contre son général, & un des plus forts soutiens du parti des anarchistes. Le grand-prévôt de l'armée, nommé l'Ecuyer, avait demandé, comme une grâce, d'être chargé de la commission d'aller arrêter les députés qui étaient dans Valenciennes; dès qu'il y fut entré, il devint bientôt leur confident & leur bras droit; mais, par un événement bizarre, il a péri depuis sur l'échaffaud, parce qu'il avait écrit une lettre très-circonstanciée à Dumouriez, sur les moyens qu'il avait arrangés pour arrêter les députés, & que cette lettre fut trouvée dans la redingotte du général, lors de l'assassinat du 4 Avril.

Ces deux hommes déjouèrent tous les moyens qu'employa le général pour se rendre maître de Valenciennes, qui leur furent communiqués pendant les premiers jours, & ils changèrent l'esprit des troupes qu'on y avait fait entrer.

Ainsi les projets sur Lille & Valenciennes étant échoués aussi rapidement, il ne restait que la ressource de prendre Condé; la position de l'armée sur l'extrême frontière & presque en dehors, devenait très-embarrassante, parce que dépendant des places fortes pour les subsistances, il fallait ou la dissoudre, ou se joindre aux Impériaux, ou prendre une place.

Le premier ôtait toute ressource, & assurait tous les avantages aux anarchistes; le second répugnait au général & aux troupes, par le principe très-louable, de fierté nationale; d'ailleurs, ce con-

sentement ne pouvait être universel, vu le peu d'accord des opinions, & le travail très-actif des Jacobins sur l'esprit des soldats; le troisieme était impossible, n'ayant pas l'artillerie de siège, qui avait été renvoyée dans Lille lors de la retraite des Pays-Bas. D'ailleurs ce troisieme moyen amenait indubitablement la guerre civile; un siège entraînait des longueurs, pendant lesquelles les soldats Français pouvaient faire les mêmes réflexions qui frappaient Dumouriez, & qui l'arrêtaient dans tous ses mouvemens; c'est qu'il était affreux de voir battre entr'eux les Français, ayant pour spectateurs les étrangers, qui n'auraient pas manqué ensuite de s'en mêler lorsque les deux partis se seraient mutuellement affaiblis.

Dumouriez voulait aller à Paris, mais ce n'était que par la majorité de l'opinion qu'il pouvait y réussir. Tout autre moyen lui paraissait aussi incertain qu'odieux, & chaque jour, chaque heure diminuait son espoir. Il voyait sa position, sans se flatter & sans s'abattre; il la combinait sous toutes les faces, & il ne se rappella pas ces cinq jours d'Avril sans frémir.

CHAPITRE XII.

Arrestation des Commissaires de la Convention et du ministre de la guerre.

LE premier Avril, le général Dumouriez, pour être plus près de son armée, & pour favoriser un projet de surprendre Valenciennes, qui lui fut proposé, & qui manqua par la faiblesse de l'officier général qui en fut chargé, transféra son quartier-général, de la ville, aux Bouës de St.

Amand, où sa cavalerie de confiance était cantonnée, & d'où il était aussi plus près de Condé. Différentes circonstances l'empêcherent d'aller d'abord dans cette ville, ce qui est une grande faute, & ce qui, peut-être, a achevé de ruiner ses affaires; il eût peut-être mieux fait d'y établir tout de suite son quartier-général; mais tout ce qui s'est passé a été si brusque & si imprévu; les communications lui étaient si parfaitement fermées; il ignorait si complètement ce qui se passait au-delà de Valenciennes & de Lille; il était si occupé à observer & maintenir l'esprit de son armée, qu'il faudrait avoir éprouvé sa position pour le blâmer, ou le justifier, sur les fautes que lui a fait faire l'enchaînement forcé des circonstances.

Peut-être même est-il avantageux pour lui de ne pas s'être emparé de Condé, où il se serait établi; car si l'inconstance du caractère Français avait amené une défection, se trouvant enfermé dans une place, il aurait pu être, ou livré, ou assassiné par ses propres troupes. Les commissaires de Valenciennes profiterent de sa lenteur à cet égard pour s'y rendre, y répandre des manifestes, des assignats & des Jacobins. Le sixième régiment d'infanterie, le seul des troupes de ligne qui eut toujours un esprit d'insubordination & de Jacobinisme décidé, & un bataillon de gardes nationales de Versailles, firent peur au général Neuilly, qui dès-lors ne fut plus maître de la place, quoiqu'il se le persuadât encore, & qu'il le fit assurer au général Dumouriez, qui le crut trop long-tems.

Dans ce bataillon de Seine & Oise, ou de Versailles, était un capitaine de la compagnie d'artillerie, nommé le Cointre, fils du fameux député de Versailles: ce jeune homme déclamaît

fort contre les constitutionnels : ayant été maltraité , à ce sujet , par des officiers de dragons , il quitta sa garnison , pour venir porter ses plaintes au général , qui le fit arrêter , pour se donner un otage dans la personne du fils d'un des plus enragés de la *Montagne* ; il fit arrêter pareillement un lieutenant-colonel , officier d'état-major de l'armée , qui déclamaient avec violence contre lui , & n'ayant aucun lieu sûr où retenir ces prisonniers , il les envoya , ainsi que les six assassins , à Tournay , priant le général Clairfayt de les faire garder en dépôt dans la citadelle.

Le lieutenant-général le Veneur , qui , lors de l'insurrection & de la fuite de la Fayette , l'avait suivi , & qui devait le pardon de cette défection , & son rétablissement dans son grade , au général Dumouriez , vint alors lui demander la permission de se retirer de l'armée , sous prétexte de santé. Son projet & son espoir étaient de commander l'armée des anarchistes. Le général lui accorda la permission de se retirer , ainsi qu'à un général Stetenhoffen , étranger , qu'il avait fait maréchal-de-camp. Dampierre était au Quesnoy avec sa division , & traitait de là avec les commissaires , ainsi que le général Chancel , qui était cantonné à Fresnes , & les généraux Rosieres & Kermorvan , qui avaient le commandement des Belges au camp de Bruille.

Toutes ces défections ont été d'autant plus affligeantes pour lui , que tous lui devaient leur état ; qu'ils avaient , pendant toute la campagne , plus fortement crié que les autres contre l'anarchie , & qu'ils pressaient avec le plus de chaleur , en apparence , l'exécution de son projet. Au reste , excepté Dampierre , qui est mort général d'armée , & Chancel , qui , ayant remplacé Neuilly dans le commandement de Condé , a été obligé de

de se rendre après un long blocus , tous les autres ont été punis de leur ingratitude & de leur lâche inconséquence , par le soupçon , le mépris & la perte de leurs emplois. Ce mauvais exemple de l'abandon des généraux , qui avaient été , en apparence , les plus attachés à la cause de leur général en chef , ne pouvait que produire un terrible effet sur les soldats , & ajouter une grande force au parti des Jacobins.

Le général voyait avec douleur que les opinions se divisant suivant les divers intérêts , il ne pouvait plus marcher sur Paris tranquillement , comme la première disposition de l'armée le lui avait fait espérer précédemment , il ne pouvait plus réussir par la masse d'opinion de son armée entière. Il fallait alors , pour pénétrer , commencer la guerre civile , à laquelle il avait toujours répugné ; faire battre une partie de ses troupes contre l'autre , extrémité terrible pour un général qui avait toujours regardé ses soldats comme ses enfans , & qui ne les avait jamais conduit que par la sensibilité & l'affection mutuelle.

Une autre circonstance le rendait forcément timide , & paralyfait tous ses mouvemens ; c'était le danger des prisonniers du Temple. Il avait à craindre que , dans leur première rage , les Jacobins ne sacrifiaient ces victimes infortunées , qu'ils traitaient trop indignement , pour espérer qu'ils les ménageraient dans leur premier mouvement. S'ils eussent été massacrés à la suite de l'insurrection & de la marche sur Paris de Dumouriez , toute l'Europe lui en eût fait le reproche , & l'histoire l'eût consigné pour l'éternité ; lui-même se serait préparé des regrets pour toute la durée de sa vie.

Dès Tournay , il avait médité sur cette circonstance terrible. Outre les généraux Valence , Char-

tres & Thowenot, Mrs. Montjoye, colonel-adjutant-général, & Nordmann, colonel du régiment de hussards de Berchiny, ont été dans sa confiance à cet égard. Il ne craint pas de compromettre ces deux officiers, en donnant une publicité, qui les honore; au projet dont il voulait leur confier l'exécution pour sauver la famille royale. Il avait voulu les faire partir avec trois cents hussards, sous le prétexte d'aller arrêter la fuite des défecteurs de l'armée, & de les y ramener. Ils devaient être porteurs d'une dépêche au ministre, qui aurait justifié leur mission, & lui aurait donné un air naturel, en cas qu'ils fussent contraints de se justifier. Ils devaient pousser jusqu'à la forêt de Bondy, s'y cacher, arriver ensuite par le boulevard du Temple, enfoncer la garde, en donnant plusieurs fausses alertes dans différens points, enlever en croupe les quatre illustres prisonniers, avoir dans la forêt une voiture, & les mener à toutes jambes jusqu'à Pont St. Maxence, où se serait trouvé un autre corps de cavalerie pour les recevoir.

Mais pour cela il fallait avoir, ou Valenciennes, ou Lille; les circonstances avaient empêché l'exécution de ce projet, auquel étaient tout dévoués les deux estimables officiers qu'on vient de nommer. Il n'y avait donc plus aucun moyen de les sauver de la rage des Jacobins. Il eût fallu avoir le tems d'arranger une conjuration à Paris, & les émigrés avaient si mal réussi en ce genre de tentative qu'il eut été fou d'y compter. N'ayant plus aucun espoir de délivrance pour eux, le général n'avait d'autre ressource que les otages; c'est ce qui l'avait rendu si avide de s'emparer des commissaires de la Convention, tant à Lille qu'à Valenciennes, & ce qui le détermina à se saisir de ceux qui vinrent d'eux-mêmes se jeter dans ses mains.

Le 2 Avril au matin , le général reçut avis par un capitaine de chasseurs à cheval qu'il avait posté à Pont-à-Marque , sur la route entre Lille & Douay , avec quinze hommes déterminés , pour arrêter tous les couriers qui entreraient dans Lille , ou en sortiraient , & surtout les commissaires , s'ils reprenaient le chemin de Paris ; que le ministre de la guerre avait passé , se rendant à Lille , & lui avait dit qu'il se rendait de là auprès du général Dumouriez son ami. Les liaisons de ce ministre avec le général étaient connues. L'estime mutuelle & les services essentiels rendus par le général au ministre , ne pouvaient laisser aucun doute. Dumouriez fut étonné de n'avoir reçu de Beurnonville ni courier , ni avis préliminaire , dans un tems où il ne pouvait plus douter de sa proscription , & où le Rubicon était passé. Ce fut le premier & le seul avis qui le prépara en quelque sorte à la scène qui se passa le même jour.

Sur les quatre heures du soir , deux couriers arriverent qui lui annoncerent l'arrivée du ministre de la guerre avec quatre commissaires de la Convention nationale. Ils avaient l'effroi & le désespoir peints sur la figure ; interrogés par des officiers de l'état-major , ils ne balancerent point à dire , que le général Dumouriez était perdu sans ressource ; qu'on venait le chercher pour le conduire à la barre de la Convention , en vertu d'un décret ; mais qu'il n'arriverait pas jusqu'à Paris , parce qu'on avait disposé des assassins sur la route , par bandes de vingt & trente , à Gournay , à Roye , à Senlis , pour s'en défaire. Ils désignerent même des hussards & des dragons , dits de la république ; c'étaient deux régimens de nouvelle levée. Le général avait cassé un escadron des hussards , qui avaient refusé d'obéir à leur co-

lonel, & les avait renvoyés à pied & sans armes; les Jacobins leur avaient rendu l'un & l'autre, pour assassiner le général dans la route. Les dragons étaient une troupe de coupe-jarrêts, très-lâches, qui commettaient beaucoup de crimes à Paris, d'où on avait eu beaucoup de peine à les faire partir pour l'armée, où ils avaient voulu avoir la même conduite; le général les avait traités très-sévèrement, lors de la retraite des Pays-Bas; ils s'étaient enfuis jusqu'à Paris, d'où on les avait renvoyés pour aider les huffards.

Les couriers précédaient le ministre à si peu de distance qu'il arriva pendant qu'ils donnaient les détails. Il entra suivi des quatre commissaires le Camus, la Marque, Bancal & Quinette. Le ministre embrassa d'abord le général avec cette effusion qui avait toujours caractérisé leur attachement mutuel; ensuite il lui annonça que ces Messieurs venait lui notifier un décret de la Convention nationale. Tous les officiers de l'état-major remplissaient l'appartement, où se trouvait aussi le général en chef, Valence. Partageant les opinions de leur général, comme ils avaient partagé ses travaux, ses dangers, ses victoires & ses disgraces, son sort devenait le leur. Leurs physionomies peignaient plus d'indignation que d'inquiétude. Cette impression, qui pouvait avoir des suites violentes, nécessitait le général à augmenter l'apparence du calme qu'il s'était résolu de montrer dans cette circonstance critique.

Ames nobles & sensibles ! qui avez conservé, dans la disgrâce de votre général, l'attachement à vos principes, & la constance à l'amitié; qui avez sacrifié vos places & votre avancement; qui l'avez courageusement accompagné dans sa retraite, recevez ici l'hommage de son estime & de sa reconnaissance ! Et vous, général Valence, à

qui on s'était adressé pour l'arrêter, en vous assurant sa dangereuse place, votre âme noble & généreuse n'a pas balancé un moment. Vous vous êtes sacrifié à la fois à vos principes & à l'amitié; vous avez un plus grand mérite encore, c'est de lui avoir toujours caché les démarches que les commissaires avaient faites auprès de vous, qu'il n'a su que très-longtemps après. Votre ami Dumouriez consigne dans ces Mémoires toute sa sensibilité : il vous doit sûrement la vie ; car on n'eût mené à Paris que son cadavre inanimé, il donnerait la sienne pour vous !

Le Camus fut le porteur de parole de la députation. Il dit alors d'une voix peu assurée au général, qu'il le priait de passer dans une autre chambre, avec les députés & le ministre, pour entendre la lecture d'un décret de la Convention. Le général lui répondit, que comme toutes ses actions avaient toujours été publiques, comme un décret donné par sept cent personnes ne pouvait pas être un mystère, ses camarades devaient être les témoins de tout ce qui se passerait dans cette entrevue. Cependant Beurnonville & les autres députés insisterent avec tant d'honnêteté qu'il passa avec eux dans un cabinet, dont les officiers de l'état-major ne voulurent pas permettre que la porte fut fermée, & le général Valence entra avec lui dans le cabinet.

Là, Camus lui présenta le décret, le général, après l'avoir lu lui-même froidement, le lui rendit, & lui dit, que sans vouloir blâmer jusqu'à un certain point une décision de la Convention Nationale, il ne pouvait pas s'empêcher de juger que ce décret était déplacé, que l'armée était déformée & mécontente, que s'il la quittait en cet état, il annonçait d'avance sa dissolution totale. Qu'il était sage de suspendre l'exécution de

cet ordre , que lorsque le travail dont il était occupé pour rétablir l'armée serait terminé , il rendrait compte de sa conduite ; qu'alors on jugerait si les circonstances exigeaient , ou permettaient , qu'il se rendit à Paris ; qu'il lisait au reste dans ce décret , qu'en cas de refus , ou de désobéissance , les commissaires devaient le suspendre de ses fonctions , & nommer un autre général ; que lorsque la Convention les avait choisis pour une mission aussi délicate & aussi sévère , elle avait autant compté sur leur prudence que sur leur fermeté , qu'il ne refusait pas positivement l'obéissance , qu'il demandait seulement le retard ; qu'étant sur les lieux , ils pouvaient juger ce qu'ils avaient à faire , & qu'ils étaient les maîtres de décider sa suspension , que même pour la faciliter il leur présentait sa démission , qu'il avait offerte tant de fois depuis trois mois.

Alors Camus , après avoir commencé par assurer qu'ils n'étaient pas compétens pour accepter sa démission , lui demanda : *mais , après avoir donné votre démission , que ferez-vous ?* — *Ce qui me conviendra* , répondit le général , *mais je vous déclare sans détour , que je ne me rendrai pas à Paris , pour me voir avili par la frénésie , et condamné par un tribunal révolutionnaire. — Vous ne reconnaissez donc point ce tribunal ?* dit Camus. — *Je le reconnais* , dit le général , *pour un tribunal de sang et de crimes , et tant que j'aurai un pouce de fer dans ma main , je ne m'y soumettrai pas ; je vous déclare même , que si j'en avais le pouvoir , il serait aboli , étant l'opprobre d'une nation libre.*

Les trois autres députés avaient plus de douceur & d'honnêteté que Camus ; comme ils virent que le dialogue devenait trop vif , ils s'interposèrent , & cherchèrent à persuader au géné-

ral, qu'il n'était point question dans la Convention d'aucune résolution funeste contre lui; que tout le monde l'estimait & l'aimait, que sa présence ferait tomber toutes les calomnies, que ce voyage ne ferait pas long, que les commissaires & le ministre, resteraient à l'armée pendant son absence. Le député Quinette s'offrit à l'accompagner, à le couvrir de son corps, & à le ramener, faisant les plus grands sermens de s'exposer à tous les dangers pour le sauver; la discussion devint alors froide & paisible.

Le député Bancal, homme d'esprit, prit le général par son amour pour la gloire, & lui cita les exemples d'obéissance & de résignation des plus fameux Grecs & Romains. Le général lui répondit : *Monsieur Bancal, nous nous méprenons toujours sur nos citations, et nous défigurons l'histoire romaine, en donnant pour excuse à nos crimes, l'exemple de leurs vertus, que nous dénaturons. Les Romains n'ont pas tué Tarquin. Les Romains avaient une république bien réglée et de bonnes loix. Ils n'avaient ni club des Jacobins, ni tribunal révolutionnaire. Nous sommes dans un tems d'anarchie. Des tigres veulent ma tête, et je ne veux pas la donner. Je peux vous faire cet aveu, sans craindre que vous me soupçonniez de faiblesse. Puisque vous puisez vos exemples chez les Romains, je vous déclare, que j'ai joué souvent le rôle de Décius, mais que je ne serai jamais Curtius, et je ne me jetterai jamais dans le gouffre.*

Les députés lui protestèrent qu'il était trompé sur l'état de Paris, que d'ailleurs, il n'avait à faire ni aux Jacobins, ni au tribunal révolutionnaire, qu'il n'était appelé que pour paraître à la barre de la Convention, & pour revenir sur le champ à son poste. — *J'ai passé le mois de Janvier à*

Paris, leur dit le général, et sûrement il n'est pas calmé depuis, sur-tout après des revers. Je sais par vos papiers les plus authentiques, que la Convention est dominée par le monstre Marat, par les Jacobins, et par les indécentes tribunes, toujours remplies de leurs émissaires. La Convention ne pourrait pas me sauver de leur fureur, et si je pouvais prendre sur ma fierté de comparaître devant de pareils juges, si je faisais cette démarche, ma contenance elle-même m'attirerait la mort. Camus alors reprit sa question cathégorique: Vous ne voulez donc pas obéir au décret de la Convention? A laquelle le général répondit, qu'il lui avait déjà dit ses motifs. Il pressa alors les députés de prendre un parti modéré pour ne pas en venir aux extrêmes; il les exhorta à retourner à Valenciennes & à rendre compte des motifs, en appuyant sur l'impossibilité de séparer en ce moment le général de son armée, sans risquer de la voir se débander entièrement.

Il avoue que s'ils avaient pris ce parti, il aurait commis l'imprudence de les laisser aller: les trois collègues de Camus avaient l'air assez raisonnables, mais il se jetait toujours au travers des voyes d'accommodement. — Pensez, dit un d'eux, que votre désobéissance perd la république. — Cambon a dit à votre tribune, au milieu des plus grands applaudissemens, répondit le général, que le sort de la république ne dépend pas d'un homme. Je vous déclare d'ailleurs, que la république est un titre que nous ne pouvons pas nous attribuer. Elle n'existe pas. Nous sommes dans une parfaite anarchie. Je vous jure que je ne cherche pas à éluder un jugement. Je vous promets, sur ma parole d'honneur, et les militaires y sont fides, que dès que la nation aura un gouvernement et des loix, je rendrai un compte exact de ma con-

duite et de mes motifs , je demanderai moi-même un tribunal , et je me soumettrai à un jugement ; quant à présent , ce serait un acte de démençe.

Tel est le précis & le sens exact d'une conférence , qui a duré près de deux heures. On se sépara , & les commissaires passèrent dans une autre chambre pour délibérer. C'est ici le lieu de placer la justification du général Beurnonville , sur lequel Dumouriez a été long-tems dans l'erreur , & a porté des plaintes injustes , dont il s'empresse de publier le désaveu. Il a appris depuis par un homme sage , impartial & très-instruit , que ce ministre avait toujours été fidele à l'amitié & à la reconnaissance. La violence des accusations de Marat contre le ministre , ajoutent une preuve convaincante à ce qu'il a appris avec certitude à cet égard.

Il est certain qu'interpellé plusieurs fois par Dumouriez , pour savoir ce qu'il ferait à sa place , il lui répondit toujours ; *Je n'ai point de conseil à vous donner : vous savez ce que vous avez à faire.* Dès que les députés furent sortis , le général reprocha à Beurnonville , de ce qu'il ne l'avait pas averti , & lui offrit de rester avec lui à l'armée , & d'y reprendre le commandement de l'avant-garde ; alors le ministre répondit : *Je sais que je dois succomber à mes ennemis , mais je mourrai à mon poste. Ma situation est horrible ; je vois que vous êtes décidé , et que vous allez prendre un parti désespéré , je vous demande en grace de me faire subir le même sort qu'aux députés. --* *Nen doutez pas ,* lui répondit le général , *et je crois par-là vous rendre service.* Il était bien éloigné alors de rendre justice à la magnanimité de Beurnonville , qu'il regardait comme un ingrat , ou un homme faible , entraîné par les circonstances. Puissiez-vous , brave Beurnonville , recevoir par cette justifica-

tion de votre conduite quelque consolation , & puisse votre cœur , justement ulcéré , se r'ouvrir à l'amitié !

Le ministre , Valence & Dumouriez passerent alors dans la chambre commune , où tous les officiers attendaient avec impatience le résultat de cette longue conférence ; ils lui ont dit depuis , que s'il avait consenti à se laisser mener à Paris , ils auraient employé la violence pour l'en empêcher. Mais leur inquiétude n'était pas encore entièrement dissipée , parce qu'il ne leur avait pas fait part de ce qu'il avait décidé. Les députés , en arrivant au logement du général , avaient trouvé le régiment des hussards de Berchiny en bataille dans sa cour , & le général avait ordonné au brave colonel Nordmann de tenir à pied un officier sûr avec trente hommes , prêts à exécuter ce qu'il ordonnerait. Toutes les passions qui agitaient les spectateurs se paignaient avec beaucoup d'énergie , & le général s'attachait à les modérer.

En se promenant , il s'approcha du docteur Menuret , médecin de l'armée , & lui dit gaie-ment : *Hé bien ! docteur , quel topique conseilliez-vous de mettre sur cette playe ?* — *Le même que l'année passée au camp de Maulde* , répondit vivement Menuret , *un grain de désobéissance.*

Au bout de plus d'une heure , les députés rentrèrent dans la salle. Le Camus d'un ton très-troublé , mais brusque , dit à Dumouriez : *Citoyen général , voulez-vous obéir au décret de la Convention Nationale , et vous rendre à Paris ?* — *Pas dans ce moment-ci* , répondit le général. --- *Hé bien , je vous déclare que je vous suspens de toutes vos fonctions. Vous n'êtes plus général , j'ordonne qu'on ne vous obéisse plus , et qu'on s'empare de vous. Je vais mettre le scellé sur vos papiers.* Un mur-

mure d'indignation se fit entendre. *Dites-moi les noms de ces gens-là*, dit brutalement Camus, en désignant les officiers qui l'entouraient. — *Ils les diront eux-mêmes*, répondit le général. — *Cela serait trop long*, répondit Camus, qui ne savait plus ce qu'il disait. *Donnez-moi tous vos portefeuilles.*

Le général vit alors, par des mouvemens, que l'indignation des officiers était à son comble, & allait éclater, Il dit alors d'un ton ferme : *Ceci est trop fort, il est tems de mettre fin à tant d'impudence*, & il commanda en allemand aux hussards d'entrer. — *Arrêtez ces quatre hommes*, dit-il à l'officier, *et qu'on ne leur fasse pas de mal. Arrêtez aussi le ministre de la guerre, et qu'on lui laisse ses armes.* Camus s'écria alors. — *Général Dumouriez, vous perdez la république.* — *C'est bien plutôt vous, vieillard insensé*, lui dit le général. On les emmena dans une autre chambre, & après leur avoir donné à boire & à manger, on les mena dans leur voiture à Tournay, avec une lettre pour le général Clerfayt, à qui Dumouriez manda qu'il lui envoyait des otages, qui répondraient des excès auxquels on pourrait se porter à Paris. Il le pria de distinguer dans le traitement le général Beurnonville, ministre de la guerre. Ils furent escortés jusqu'à Tournay par un escadron de Berchiny.

Telle a été la démarche forcée de l'arrestation des commissaires de la Convention. Quant à leur remise entre les mains des Impériaux, il faut se souvenir que le général Dumouriez n'avait aucune place assurée, où il pût les garder lui-même, & qu'étant aussi intéressé que lui au sort des prisonniers du Temple, il ne pouvait pas les remettre en des mains plus sûres. Ils ne pouvaient être détenus que comme otages, & leur sort n'était pas inquiétant, puisque leur détention était un

simple acte de précaution. D'ailleurs, il faut considérer que le prince de Cobourg consentait à n'agir que comme auxiliaire, pour aider le général Dumouriez à renverser les Jacobins, & rétablir la constitution; ainsi ces ôtages n'étaient réellement pas les prisonniers des Impériaux, qui ne les avaient qu'en dépôt, mais ceux du général Dumouriez. Ils les envoyèrent à Maëstricht, où ils furent gardés jusqu'au changement de circonstances.

Cet événement est encore une preuve de l'aveugle précipitation de toutes les démarches de la Convention Nationale, qui dans aucune circonstance n'a pû avoir une conduite réfléchie & prudente. Il est à remarquer que ce même Camus, qui avait quitté Liege en poste, pour aller donner sa voix contre Louis XVI, avait encore quitté précipitamment la frontière, pour aller solliciter l'arrestation du général Dumouriez, avait lui-même dicté le décret, & avait sollicité la mission de venir l'exécuter. C'est ce qui le rendait si âcre dans la discussion, de peur que ses collègues ne se laissassent persuader, & ne retournassent à Valenciennes, comme le leur conseillait le général.

CHAPITRE XIII.

Assassinat du 4. Journée du 5. Départ du général Dumouriez.

AUSSI-TÔT après cet événement remarquable, le général envoya Montjoye pour en prévenir le colonel Mack & convenir d'un rendez-vous, pour achever le traité, qui devenait plus nécessaire que jamais, & convenir des mesures

récioproces à prendre , d'après la conduite que tiendrait l'armée après un aussi grand éclat. Ayant appris qu'il devait y avoir à Anvers un congrès des ministres des puissances coalisées , il fit partir le général Valence pour Bruxelles , afin d'en être à portée. Il composa dans la nuit un court manifeste , qui fut mis à l'ordre le lendemain ; il y rendait compte des faits de la veille , & des motifs qu'il avait eu pour arrêter les commissaires de la Convention. Il insista sur-tout sur la nécessité d'avoir des otages pour arrêter les crimes que les Jacobins pourraient se permettre à Paris , en apprenant cette nouvelle.

Il monta à cheval le 3 au matin , se rendit au camp , & parla aux troupes , qui parurent approuver avec enthousiasme le parti qu'il avait pris. Il se rendit ensuite à St. Amand , où était le corps d'artillerie , qui lui donna les mêmes marques d'approbation & de dévouement , quoique ce corps fût travaillé avec beaucoup d'activité par des émissaires de Valenciennes , & sur-tout par deux de ses officiers supérieurs , dont un lieutenant-colonel , nommé Boubers , qui avait eu précédemment des obligations très-particulières au général. Il crut , pour marquer plus de confiance , devoir coucher à St. Amand , où Montjoye lui rapporta la réponse du colonel Mack. On était convenu que le 4 au matin , le prince de Cobourg , l'archiduc Charles & le baron de Mack , se trouveraient entre Bouffu & Condé , où le général se rendrait de son côté , & que là on conviendrait des mouvemens des deux armées , & de la direction des secours des troupes Impériales , si le général Dumouriez jugeait en avoir besoin.

Cette journée du 3 se passa très-bien , à quelques murmures près , dans quelques bataillons

de volontaires ; l'armée paraissait d'accord , & un mouvement que préparait le général pour le 5 , devait écarter tous les moyens secrets de cabale , en éloignant les troupes de Valenciennes , dont le voisinage était si dangereux , & en faisant cesser l'oïfiveté d'un camp stable , où les cabales ont toujours plus d'activité. Il voulait aller prendre avec la plus grande partie de son armée la position d'Orchies , d'où il aurait menacé Lille , Douay & Bouchain. Il avoue que s'il eut pris ce parti aussi-tôt à sa rentrée sur le territoire Français , il eût eu plus d'avantages , mais alors il comptait sur Valenciennes & Condé , & c'est peut-être à cette erreur qu'il faut attribuer tout ce qui est arrivé.

Il est difficile , au reste , de juger à présent ce qui serait arrivé dans cette hypothèse. Il est une chaîne d'événemens que toute la prudence humaine ne peut , ni calculer , ni prévoir , parce que ce sont des élans subits de la volonté d'un peuple , qui ne peuvent être , ni concertés , ni arrangés , & qui arrivent avec une rapidité , à laquelle , ni le talent , ni la sagesse , ne peuvent mettre obstacle. Le principe qui a détaché si brusquement les soldats Français d'un général qu'ils adoraient , a un côté louable en lui-même. Ils combattaient pour la liberté de leur patrie , ils ont vu ce général traiter avec l'ennemi , ils se sont cru trahis , ils ont passé de l'amour à la haine. Ils ne pouvaient pas être instruits des détails de la négociation , ni des ménagemens qu'il avait eu pour l'intérêt & l'honneur de sa patrie. Il n'avait pu que leur représenter en gros la nécessité de changer le gouvernement & de détruire l'anarchie ; ils avaient applaudi à ce projet , mais comme le général n'avait appuyé son plan ni de séductions , ni de corruptions , ni de terreur , ni

de châtimens, la première impression s'affaiblissait facilement, & l'activité des Jacobins, bien plus continue, bien plus vigilante, bien plus à portée d'eux, les travaillaient continuellement.

La calomnie la plus grossière fructifie très-vîte dans l'esprit des hommes, surtout agités par un démon révolutionnaire, qui enfante le soupçon. Une fois le mot *traître* prononcé, la multitude, excepté quelques individus supérieurs, qui partageaient le prétendu crime & la disgrâce de leur général, cherchait à trouver dans la définition de ce mot le portrait exact de l'homme, que des proclamations, & encore plus des assignats, vouaient à son exécution. Sa prudence était finesse, son amour pour le bien devenait ambition personnelle, sa réticence était fourberie. Un quart-d'heure de travail ténébreux du mensonge, soutenue du grand véhicule pécuniaire, effaçait un mois de réflexion, dans des hommes, qui par état réfléchissent peu, qui aiment les scènes barbares & sanglantes. Si on veut examiner avec sang froid la progression de cette révolution, on verra que la guillotine en activité est le mobile d'exaltation du patriotisme français. Le spectacle de têtes coupées, de corps en lambeaux, promenés dans Paris & dans d'autres villes, a rempli les uns de terreur, & les autres d'une audace barbare; mais il a toujours conduit à un but décisif, c'est d'amener au même point, les uns par la terreur, les autres par la nécessité d'assurer leur impunité, en multipliant les meurtres. Mais enfin cette guillotine a aggloméré la nation en masse, & la met en état d'exécuter des choses étonnantes.

Français, ne croyez pas que l'indulgence philosophique, avec laquelle Dumouriez vous juge, soit un éloge de vos inconséquences & de vos

forfaits. Il déteste vos crimes, il regarde votre genre de liberté comme insensé & anti-social, & il aimerait mieux périr sous votre injuste & permanente guillotine, que d'excuser, ou partager votre frénésie; il ne compose point avec ses principes, ni vis-à-vis de vous, ni vis-à-vis de ceux qui ne cherchent à vous déprimer, que parce que votre licence est le fléau de leur despotisme.

Cette digression peint l'état de l'ame de Dumouriez à l'époque terrible, qui a peut-être décidé du sort de la France. Agité par tous les mouvemens de sa position, mais soutenu par ses principes, il a résisté aux élans de l'ambition. Sa philosophie ne lui permettait pas d'être ni Cromwel, ni Monk, ni Coriolan. Sa position était extrême, son caractère était modéré; il voyait tout ce qu'il pouvait faire, il ne le voulait pas, il a échoué; mais il se félicite d'avoir été malheureux, plutôt que criminel.

Pour agir méthodiquement, il lui restait à s'assurer de Condé. Les rapports qui lui arrivaient de cette place variaient à chaque instant. L'ame du peuple en révolution ressemble à une mer agitée, l'inconstance est son caractère distinctif. Il voulait avant de faire son mouvement sur Orchies, purger la garnison de Condé, & s'assurer parfaitement cette place, pour arranger les mouvemens des Impériaux, dont il ne pouvait avouer la coalition, que lorsqu'il aurait déclaré ses vues ultérieures, & qu'il aurait commencé sa marche sur Paris.

Le 4 au matin, il partit de St. Amand pour se rendre à Condé. Il avait laissé à St. Amand le général Thowenot, pour beaucoup de détails relatifs au mouvement qu'il avait projeté, & pour maintenir l'esprit public. Une escorte de cinquante hussards, qu'il avait commandée, se fit

fit long-tems attendre , & le général , qui voyait écouler l'heure du rendez-vous du prince de Cobourg , ne prévoyant d'ailleurs aucun événement funeste , laissa un de ses aides-de-camp pour indiquer à cette escorte la route qu'elle devait prendre , & partit avec le duc de Chartres , les colonels Thowenot & Montjoye & quelques aides-de-camp , n'ayant pour escorte que huit hussards d'ordonnance , ce qui formait à peu-près un groupe de trente chevaux. Il prit ainsi tranquillement la route de Condé , pensant profondément à toute autre chose qu'à ce qui allait arriver , qu'il ne pouvait pas avoir prévu.

Arrivé à une demie-lieue de cette place , entre Fresnes & Doumet , il vit arriver de Condé un adjudant-général , de la part du général Neuilly , qui lui dit , que la garnison était en grande fermentation , qu'il ne serait peut-être pas prudent d'y entrer , & qu'il fallait attendre que ce mouvement se décidât pour , ou contre. Se trouvant trop près pour reculer , il renvoya cet officier , avec ordre au général Neuilly , de faire sortir le dix-huitieme régiment de cavalerie , pour venir à sa rencontre , & il dit à l'adjudant qu'il l'attendrait à Doumet.

Il venait de rencontrer sur le grand chemin une colonne de trois bataillons de volontaires , qui marchaient sur Condé , avec leur bagage & leur artillerie. Etonné de cette marche , qu'il n'avait point ordonnée , il avait demandé à des officiers de ces bataillons où ils allaient , ils lui avaient répondu qu'ils allaient à Valenciennes , il leur avait dit , qu'ils lui tournaient le dos , & qu'ils allaient arriver à Condé. Il était alors au milieu d'eux , & s'était arrêté au bord d'un fossé pour les laisser passer , il ne conçoit pas comment il ne fut pas arrêté alors.

C'était en ce moment qu'était arrivé le message du général Neuilly. Alors combinant ensemble le rapport qu'il venait de recevoir sur la garnison de Condé, & la marche irrégulière de ces trois bataillons, il s'écarta à cent pas du grand chemin, pour entrer dans la première maison de Doumet, & donner un ordre par écrit à ces trois bataillons de retourner au camp de Bruille, d'où ils étaient partis. Dans le moment, la tête de cette colonne rebroussa chemin, & se porta sur lui, à toutes jambes & avec des cris tumultueux. Alors il remonta à cheval, & s'éloigna au petit-trot jusqu'à un petit canal, qui bordait un terrain marécageux. Des cris, des injures, & surtout le mot *arrête, arrête*, le forcèrent à passer ce fossé. Son cheval ayant refusé de le franchir, il fut obligé de le passer à pied. Quand il fut de l'autre côté, les coups de fusils avaient succédé aux cris, & toute la colonne était ébranlée, la tête & le centre cherchant à toute course à le rejoindre, la queue rebroussant chemin avec la même rapidité, pour lui couper la communication avec le camp de Bruille, qu'il voulait regagner.

En ce moment il courut le plus grand danger. Il était à pied. Le baron de Schonberg, son neveu, qui l'avait joint la veille à travers mille dangers, avait mis pied à terre, & voulait absolument, en se sacrifiant, lui donner son cheval. Il ne voulut jamais y consentir. Il monta enfin sur le cheval d'un domestique du duc de Chartres, qui étant très-lest, se sauva à pied. Son cheval fut pris, & mené en triomphe à Valenciennes. Deux hussards furent tués, ainsi que deux domestiques du général, dont un portait sa redingotte. Le colonel Thowenot eut deux chevaux tués sous lui, & sauva en croupe le fidèle Baptiste, qui perdit aussi deux chevaux. L'infortuné

Cantin, son secrétaire, fut pris, & a péri sur un échafaud; ce jeune homme était plein d'esprit, de courage, de patriotisme & d'attachement. Les trois bataillons ont tiré plus de dix mille coups de fusil.

Le général, ne pouvant plus rejoindre son camp, longea l'Escaut, & arriva, toujours poursuivi d'assez près, à un bacq, en avant du village de Wihers en pays Impérial, il y passa lui sixième. Les autres gagnèrent à toute course le camp de Maulde, au travers des coups de fusil. Dès qu'il fut passé, il gagna à pied, au travers des marais, un petit château, dont on lui ferma d'abord la porte, mais dès qu'il se fut nommé, il fut reçu avec la plus grande cordialité par ces bons Belges. Il continua sa route à pied vers Bury, où était une division du régiment de dragons Impériaux de la Tour, commandée par un major très-honnête; il écrivit sur le champ au colonel Mack, & il prit quelque nourriture, dont il avait grand besoin. Il avait déjà été rejoint par le fidele Baptiste, qui, traversant tout le camp, était revenu par Mortagne, & avait mis l'alarme par-tout.

Il apprit par lui, & par les nouvelles qu'il reçut dans la journée, que le projet des trois bataillons avait été ignoré, qu'à la nouvelle de leur défection & de l'assassinat du général, l'indignation la plus vive avait éclaté, que l'escorte des hussards, à laquelle s'était jointe d'autre cavalerie, avait poursuivi ces trois bataillons, qui rebroussant chemin, s'étaient enfuis dans Valenciennes. On lui dit, que tout le camp était inquiet, & le demandait.

Il était déjà trop tard lorsqu'il reçut ces nouvelles, pour aller rejoindre son armée; d'ailleurs, il avait nécessairement à raisonner avec le colo-

nel Mack, qu'il attendait, ayant manqué le rendez-vous du matin. Ce colonel arriva le soir, le général, après lui avoir raconté l'assassinat auquel il venait d'échapper, lui dit, que ce n'était qu'un crime particulier, qui, bien loin d'influer sur l'esprit de son armée, ne devait nécessairement servir qu'à fortifier ses sentimens pour son chef, & à rompre tout ce qui pouvait encore lui donner quelque communication avec les anarchistes; qu'en conséquence, bien loin d'être découragé, son projet était de se rendre à la pointe du jour dans son camp, de se remettre à la tête de ses soldats, qui le redemandaient à grands cris, & de suivre son plan avec vigueur, & sans ménagement. Le colonel Mack, très-connaisseur en vertus militaires, a avoué depuis, que ce genre de courage lui avait paru plus étonnant, que celui qu'on montre dans une bataille. S'il avait pu lire alors dans l'ame du général, il aurait vu que cette sécurité apparente était mêlée d'une grande inquiétude, fondée sur l'exemple de la Fayette. Mais son parti était pris, il voulait se sacrifier jusqu'à la fin, pour que son armée ne put pas dire un jour, que la défection venait de lui, qu'il avait été rappelé, & qu'il s'était refusé aux vœux de ses soldats.

Il passa une partie de la nuit à rediger, avec le colonel Mack, la proclamation du prince de Cobourg, qui parut en date du 5 Avril, imprimée à la suite de celle du général Dumouriez. Dans cette proclamation le général Impérial disait, qu'il n'était qu'auxiliaire, que l'intention de son souverain était de ne faire aucune conquête, mais de ramener la paix & l'ordre en France, & d'y coopérer avec le général Dumouriez, dont il adoptait les principes exprimés dans sa proclamation.

On convint encore, avant de se séparer, que

le général, dès qu'il serait maître de Condé, y introduirait garnison Autrichienne, pour pouvoir en faire un dépôt de subsistances pour l'armée Impériale, dans le cas où elle serait forcée d'opérer pour soutenir Dumouriez, qu'on lui donnerait sur le champ tel secours qu'il demanderait, qu'il spécifierait le nombre d'infanterie & de cavalerie; la partie où il devrait opérer, soit par jonction de troupes, soit par une, ou plusieurs diversions séparées; que cependant Dumouriez n'y aurait recours que dans un cas absolu, paraissant plus convenable qu'il tâchât d'opérer avec ses seules troupes; que, dans ce cas, les Impériaux resteraient neutres, & ne dépasseraient pas leurs frontières.

On a blâmé la proclamation du prince de Cobourg, faite en conséquence de cette négociation, & on a tort. Quel avantage n'eut-ce pas été pour eux, & en même tems quelle gloire, si, dans le cas où le général Dumouriez eût pu être maître de son armée & marché sur Paris; ils eussent par une sage & noble modération, épargné bien de l'argent & du sang, dont quelques places acquises avec bien de la peine, ne leur payent pas le dédommagement!

Il est à craindre que l'avidité de conquêtes des puissances belligérantes ne soit un des principaux obstacles à la terminaison de cette guerre sanglante & ruineuse. Elle a empêché de chercher à brusquer les événemens, dans le tems où le départ du général Dumouriez a produit l'entière dissipation de son armée, on pouvait alors marcher rapidement sur Paris. On a perdu du tems à faire une guerre méthodique. Les Français ont eu celui de se remettre; ils sont plus nombreux, & plus forts qu'ils n'étaient alors, & ils s'aguerrissent.

Le 5 Avril, à la pointe du jour, le général avec une escorte de cinquante dragons Impériaux, passa aux avant-gardes de son camp de Maulde; il y fut reçu avec beaucoup de tendresse; il parla à tous les corps, qui lui répondirent avec affection; cependant il remarqua quelques visages sombres, & quelques groupes factieux. Il voulut de là aller à St. Amand, pour faire des changemens à son camp, & préparer les mouvemens sur Orchies, que l'aventure de la veille avait retardés.

Comme il était prêt à entrer dans la ville, un de ses aides-de-camp arriva au galop, & lui dit, que dans la nuit le corps de l'artillerie, excité par les émissaires de Valenciennes, qui avaient fait courir le bruit que le général s'était noyé la veille dans l'Escaut en fuyant à l'ennemi, avait renvoyé des commissaires à Valenciennes, qu'au retour de ces commissaires il s'était mis rapidement en insurrection, avait chassé ses généraux, avait attelé, & se disposait à partir pour Valenciennes.

Le général avait, en ce moment, à sa suite les deux escadrons de Berchiny, un des hussards de Saxe, cinquante cuirassiers, & un escadron de dragons de Bourbon; dans son premier mouvement il voulut se porter avec cette cavalerie sur St. Amand, mais on lui en représenta les dangers & l'inutilité, n'ayant pas d'infanterie à portée, & pouvant être foudroyé par l'artillerie. Il se rendit à ce raisonnement. Il apprit, peu de tems après, que toute l'artillerie était partie pour Valenciennes. Le quartier-général, le trésor de l'armée & tous les équipages restaient sans garde dans cette ville, il envoya ordre de les faire retirer à Rumegies, sur la route d'Orchies, à une lieue de son camp; ce village se trouvait cou-

vert par une partie de son avant-garde, qui y était cantonné.

Le corps de l'artillerie est la force de l'armée Française ; ce corps, sentant son importance, & pouvant passer pour la garde prétorienne de la révolution, avait aussi un plus grand nombre de clubistes & d'orateurs que les autres. Sa désertion qui fut sue tout de suite dans les deux camps, entraîna celle d'une partie des troupes, & répandit la confusion & le désordre dans tout le reste. Une partie des officiers-généraux, qui n'attendait qu'une occasion, s'empressa d'emmener à Valenciennes des divisions entières. Ceux qui étaient restés fideles, soit à la personne, soit aux principes du général, au lieu de se montrer à leurs troupes, étaient frappés de terreur, se cachaient, ou pensaient à leur propre salut. Le général la Marliere avait toujours paru un des plus ardens ennemis de l'anarchie ; il était chef de l'état-major de l'armée des Ardennes, & dans la confidence intime du général Valence, qui en partant pour Bruxelles, lui avait confié ses équipages, le priant de les lui faire passer à Tournay ; la Marliere, ajoutant la friponnerie à la scélératesse, s'appropriant l'argent, les chevaux & les effets de son général en chef, & se rendit à Valenciennes.

Le général était à Rumegies, occupé à dicter les ordres pour l'armée, lorsqu'on vint lui apprendre ces détails. Il n'y avait plus de ressources, & on ne pouvait plus s'occuper que de sa propre conservation. Il monta à cheval avec les deux freres Thowenot, le duc de Chartres, le colonel Montjoye, le lieutenant-colonel Barrois, deux ou trois officiers d'état-major, & quelques aides-de-camp, sans nulle escorte, & il se retira à Tournay, où il descendit chez le général Clerfayt. Une heure après, on vit arriver cinquante

cuirassiers, un demi escadron de hussards de Saxe, & le régiment entier de Berchiny. Ces braves gens avaient emmené & escorté jusqu'à Tournay les équipages du quartier-général & de l'état-major. Cependant les chevaux de monture du général furent emmenés par un de ses palefreniers qui déserta. Ces troupes, & quelques autres qui arriverent peu à peu, montant à environ 700 chevaux, & 800 hommes d'infanterie, sont venues de leur plein gré, & sans être sollicitées ; & c'est ce qui rend le général d'autant plus sensible au sort de ces braves compagnons de sa gloire précédente, de ses revers & de sa dernière infortune. Au moment de se retirer de France, le général n'invita personne à le suivre. Son plan était totalement manqué, quelques hommes de plus ou de moins de l'autre côté, ne faisaient rien aux suites. Chacun de ces individus avait une famille & des intérêts chers, il ne cherchait point à multiplier inutilement les malheureux. Ainsi ceux qui ont suivi son sort, ont le mérite réel de l'avoir fait d'eux-mêmes, & sans séduction.

Dans la confusion universelle tous les ordres furent mal rendus ou mal entendus. Le lieutenant général Vouillé, commandant l'avant-garde, ne reçut que le 6 celui de resserrer ce corps sur le camp de Maulde ; c'était l'élite de l'armée. Il n'était plus possible que le général Vouillé exécutât cet ordre, il prit le parti de se retirer à Tournay, ainsi que les maréchaux de camp, Neuilly, qui avait abandonné Condé, de Bannies, Second & Dumas, & quelques chefs de bataillons de volontaires. Ils ont ensuite été rejoints par le lieutenant-général Marassé, le maréchal-de-camp Ruault & Berneron, & le colonel Arnaudin, de la division d'Anvers, qui, apprenant sur la

la frontière la retraite des généraux de la grande armée, prirent le parti de rester aussi sur le territoire Impérial.

Le trésor de l'armée contenait deux millions en numéraire. On l'avait mené de St. Amand à Furnes, entre Condé & Valenciennes. Un bataillon de chasseurs, qui le gardait, délibérant pour se le partager, décida, pour éviter le carnage, de s'en faire un mérite, & de le conduire à Valenciennes. Soliva, commissaire ordonnateur de l'armée des Ardennes, courut après eux avec un escadron du régiment de dragons de Bourbon, le reprit presque sur les glaciés de Valenciennes, & le ramena à Furnes; mais de nouveaux bataillons arrivant, il fallut encore l'abandonner. Soliva & les dragons se retirèrent par Mons. Il était possible de le sauver par Bruille & Mortagne, mais la confusion empêchait de prendre de bons partis dans un moment aussi extrême, aussi critique & aussi rapide. S'il eût été sauvé, la position du général & de ceux qui l'ont suivi, eût été bien différente, & ce corps se fut bien vite grossi, parce qu'il eût été en état de payer plus de monde, au lieu qu'il était sans argent. Cette circonstance fâcheuse prouve, au moins, que le trésor n'avait pas été entamé, & qu'il l'avait négligé comme moyen de corruption. Le général y avait attaché très-peu d'importance, en quoi, comme chef de parti, il a eu très-grand tort.

Dans le fait, Dumouriez n'avait point les qualités requises pour un chef de parti. Il eût peut-être été bon général, bon ambassadeur, dans un gouvernement tout formé, soit monarchique, soit républicain; mais cet état violent, destructif de toutes les idées que son éducation lui avait données sur le juste & l'injuste, le mettait hors de sa sphere. Son activité, si vantée par ses en-

nemis même, était arrêtée par la crainte de se jeter dans des crimes; & il aimait mieux s'estimer que de réussir. Aussi ses premières réflexions, après sa retraite chez les Impériaux, portèrent toutes sur lui-même; il s'avoua toutes ses fautes, & bien loin de se les reprocher, il s'en félicita. Faire le destin de la France eût été sans contredit un beau rôle dans l'histoire; mais ne pouvoir y parvenir que par la perfidie, la corruption, l'assassinat, la cruauté, était une condition trop forte, & il jouissait d'en être débarrassé; il allait rentrer dans un ordre secondaire, ou même dans le néant historique, sa philosophie ne pouvait qu'y gagner. Cependant il n'était ni sans chagrin, ni sans inquiétudes; mais ils portaient, ou sur des objets chers qu'il laissait en France, ou sur le sort des personnes qui l'avaient suivi; car s'il eût pu se cuirasser d'insensibilité, cette transition d'état l'eût rendu heureux.

Il invite les hommes en place à s'examiner, & se juger eux-mêmes avec le même scrupule; il invite les moralistes à étudier l'influence du caractère sur les succès, ou non-succès des événemens de l'histoire. César & Pompée ont vidé noblement une querelle fort noble; il y avait de la grandeur, des vertus & des talens dans les deux partis. Entourons ces héros de la férocité & des crimes du *Sansculotisme*, ils auraient fui, ou auraient été victimes. Il faut des *Mazanielles* pour conduire la populace. Mais quand toute une grande nation devient populace, elle met les nations voisines dans un grand embarras, parce que le mal se répand, le bien se resserre; & parce que le feu électrique est bien plus rapide entre les peuples qu'entre les aristocrates. Il faut arriver à une pareille nation comme médecin & non comme bourreau, sinon, au lieu de guérir sa maladie violente, on la gagne.

CHAPITRE XIV.

Le général à Mons. Établissement des Français à Leuze. Congrès d'Anvers. Seconde proclamation du prince de Cobourg. Départ du général pour Bruxelles.

APRÈS avoir raisonné, sur la bizarrerie du funeste événement, avec le général Clairfayt, qui donna les ordres pour recevoir tous les Français qui arriveraient, & les loger dans les villages autour de la petite ville de Leuze, qui fut fixée pour la résidence des officiers-généraux & de l'état-major Français; le général partit pour Mons avec le duc de Chartres, Thowenot le cadet, Montjoye & Barrois, & il passa par Bury, pour convenir avec le commandant des avant-postes Impériaux des moyens de protéger la retraite de ceux qui viendraient le rejoindre.

Les Impériaux, dans cette circonstance, ont été très-fidèles à la trêve; il est certain que s'ils eussent voulu la rompre, & s'ils eussent marché sur les deux camps Français, dans la journée du 5, au milieu de ce désordre, ils eussent détruit entièrement l'armée. Ils sont très-louables à cet égard; cependant, sans se souiller de la perfidie de rompre la trêve, ils auraient, peut-être, dû faire un mouvement, & prendre le même jour la position du camp de Maulde, en poussant des têtes à St. Amaléd; non-seulement ils n'auraient trouvé aucune résistance, mais ils auraient ramené plusieurs bataillons, qui restèrent errans pendant plus de vingt-quatre heures, & ils auraient

trouvé le camp de Maulde tendu & abandonné, ce qui aurait été très-utile aux Français réfugiés chez eux. Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'applaudir à cette fidélité à leurs engagemens ; leurs motifs & leur conduite sont très-respectables, ainsi que la cordialité avec laquelle ils reçurent les Français réfugiés, qui certainement avaient été les plus braves de leurs ennemis.

Le colonel Mack se trouva à Bury, & après avoir concerté toutes leurs mesures, ils partirent ensemble pour Mons dans la voiture du général. Il fut convenu que les Impériaux feraient sur le champ le blocus de Condé ; cette place devait être sommée au nom du général Dumouriez, qui écrivit cette sommation, & la remit le lendemain à l'état-major Impérial. Il fut ensuite convenu que, vu la malheureuse circonstance qui avait empêché d'amener le trésor de l'armée, il serait dressé un état effectif de tous les officiers & soldats qui avaient accompagné le général, ou qui viendraient le joindre ; qu'on leur payerait les appointemens de leurs grades, sur le même tarif qu'en Empire, en ayant soin de former ces troupes sur le même pied, avec le même nombre proportionnel d'officiers, relativement à celui des soldats ; qu'un commissaire des guerres Impérial serait attaché à ce corps avec le commissaire des guerres Français, pour garantir la justesse des états de situation ; qu'il serait remis du trésor de l'armée Impériale une avance de trente mille florins entre les mains de l'état-major Français pour la paye ; que le général Dumouriez aurait le traitement du grade de *feld-zeugmeister*, général d'artillerie ; que cette paye ne serait regardée que comme une avance, ou un prêt, fait au parti du général Dumouriez, qui s'engageait, dès qu'on aurait fait un progrès quelconque en France, à faire

rembourser cette avance à la caisse militaire Impériale.

Cet arrangement assurait le sort des compagnons d'infortune du général, & ce qui les console dans sa position actuelle, c'est qu'ils continuent à en jouir. A la vérité, on les a soumis, depuis le changement de circonstances, à un serment qui n'avait pas été exigé d'abord; mais alors ils étaient les soldats d'un parti, & ce parti n'existant plus, on a cru nécessaire de s'assurer de leur fidélité. Je pourrais bien être leur caution, ayant éprouvé pendant toute la guerre leur courage, leur résignation & leur attachement. Qu'ils trouvent ici le témoignage de sensibilité d'un chef qui les estime & qui les aime, & puissent-ils être récompensés de leurs vertus, en contribuant aux succès de la puissance qu'ils serviront fidelement!

En conséquence de ces arrangemens, le général Dumouriez, d'après l'ordre du prince de Cobourg, fit verser dans la caisse du petit corps d'armée française, établi à Leuze, dix-mille florins, ne voulant pas, par délicatesse, prendre à la fois les trente mille; par ce que si on faisait une entrée prompte en France, il se pouvait trouver que cette somme eût suffi en pénétrant dans l'intérieur. Le général invoque le témoignage du prince de Cobourg, du colonel Mack, & de l'état-major impérial sur son désintéressement personnel, qui a, sans doute, servi à appuyer la calomnie qui l'accusait d'avoir fui avec des trésors. Il fut encore décidé, que le général, en attendant l'emploi qu'on ferait de sa troupe, aurait à l'armée un logement à portée du prince de Cobourg. En conséquence le quartier-général impérial ayant été assigné à Baussu, on marqua le sien à l'abbaye de St. Ghislain.

Le général Dumouriez témoigne ici sa reconnaissance à tous les officiers-généraux de cette

armée, qui l'ont traité avec les égards les plus distingués. L'archiduc Charles l'a comblé de bontés particulières, ainsi que le prince de Cobourg. C'est dans ces circonstances que s'est cimentée, entre le colonel Mack & lui, une amitié que rien ne diminuera jamais de sa part. Le colonel Mack est un officier d'un rare mérite & d'une grande vertu. La confiance sans bornes que l'armée impériale avait en ses talens, est une juste récompense des grands services qu'il a rendus. Il est à souhaiter, pour l'intérêt de la maison d'Autriche, que sa faible santé se rétablisse.

Pendant les deux jours que le général Dumouriez passa à Mons, il eut à se louer de la manière dont les habitans l'accueillirent. Il avait éprouvé la même justice à Tournay & à Leuze, & il l'a trouvé dans tous les Pays-Bas. Ce peuple bon & sensible appréciait les services que lui avait rendus le général, surtout à son retour de la Hollande, & dans la retraite de l'armée.

Le prince de Cobourg eut aussi une attention très-délicate. Le général ayant vu passer dans Mons un corps de deux cents chasseurs émigrés, qui allaient joindre l'avant-garde de l'armée, représenta que le mélange de cette troupe avec la sienne, ne pouvait que produire un mauvais effet, surtout en entrant en France; le prince de Cobourg fit sur le champ donner contr'ordre à ces chasseurs & les renvoya du côté de Namur, pour servir à l'avant-garde du corps d'armée; séparé du prince de Hohenlohe. Le prince de Lambesc-Lorraine vint aussi témoigner au général Dumouriez sa reconnaissance sur le service essentiel qu'il avait rendu à sa maison, par esprit d'équité, étant ministre des affaires étrangères, en empêchant l'injuste confiscation de ses biens & de ceux de Madame la princesse de Vaudemont.

Le prince de Cobourg partit le 7, avec le colonel Mack, pour se rendre au congrès d'Anvers, d'où il revint le 8 au soir. Le général alla passer ces deux jours à Leuze, au milieu de ses camarades, dont il dissipa les inquiétudes, en leur annonçant ce qui avait été fixé pour eux. Le général Vouillé prit le commandement de cette troupe, & Dumouriez travailla avec le général Thowenot, chef de l'état-major, à un règlement pour déterminer son organisation, qu'il fallait refondre entièrement, pour l'adapter à la formation des troupes Impériales, surtout, des réfugiés n'étant composés que de fragmens de différens corps, & n'y ayant d'entier que le régiment de Berchiny. Le général quitta avec beaucoup de regrets les compagnons chéris de ses travaux & de ses infortunes, le 8 au soir; il semblait pressentir qu'il ne retournerait plus avec eux. Il arriva le 9 au matin à Mons, où il trouva le prince de Cobourg, prêt à se rendre au quartier général de Bouffu. Il alla l'y trouver, traita encore quelques affaires, & s'installa le soir même à l'abbaye de St. Ghislain.

Le 10 au matin, on apporta au général une proclamation du prince de Cobourg, datée du 9, qui anéantissait entièrement celle du 5, & spécifiait expressément qu'il allait opérer pour le compte de son souverain, & qu'il s'empêcherait, à titre d'indemnité & de conquêtes, de toutes les places qu'il pourrait prendre.

Cette proclamation, ainsi que la première, sont des pièces authentiques, connues de tout le monde. Les émigrés ont eu l'imprudence de se réjouir de la seconde, & de critiquer amèrement la première. On leur demanderait: *Etes-vous Français?* Mais laissant à part l'influence des passions, qui aveuglent presque tous les hommes, & que ressentent

aussi les gouvernemens, intéressés dans cette guerre, qui ne ressemble à aucune autre, il n'est que trop vrai que cette seconde proclamation, en privant le parti du général Dumouriez de tout moyen de ralliement, & en faisant voir dans les Puissances belligérantes, des conquérans avides, a réuni tous les Français armés, à la Convention Nationale, que la plus grande partie abhorrait; a fait disparaître la cause de la royauté devant le danger de la patrie; leur a montré dans la défense de la *République*, le salut de la France; les a ralliés sous le point de vue de l'honneur national, & a certainement nui au succès de la première campagne, & rendu le sort de la guerre très-incertain.

Cette seconde proclamation avait été donnée au retour du congrès d'Anvers, en conséquence de ce qui y avait été arrêté entre les ministres des Puissances coalisées. Le général vit alors que son traité était entièrement rompu, & sans chercher à réclamer inutilement sur ce changement subit, qu'il jugeait être irrévocable, il ne consulta que son caractère & ses principes, & il se sacrifia.

Il se rendit sur le champ au quartier-général, & dit franchement au prince de Cobourg, qu'il venait le remercier des bontés personnelles qu'il lui avait témoignées; qu'il voulait continuer à mériter son estime; que lorsqu'il s'était lié avec lui par un traité, ce n'avait été que pour opérer la régénération de la France, & non pas son démembrement; qu'il n'entrait dans aucune discussion sur les motifs des Puissances coalisées qui ne le regardaient pas; mais que lui personnellement ne croyant pas pouvoir coopérer à la diminution du territoire Français, & y employer, ou son influence, ou ses médiocres talens, il se croyait

croyait obligé de se retirer, & qu'il le pria de lui accorder un passe-port.

Le prince de Cobourg ne put que donner des éloges à cette délicatesse. L'archiduc Charles lui témoigna la même estime, ainsi que le colonel Mack, & le général partit pour Bruxelles. Il ne doute point qu'après une variation aussi forte, dans les principes de la négociation qui avait eu lieu, après un désaveu aussi formel de la première proclamation, les Impériaux ne dussent être embarrassés de sa présence, qui devenait au moins inutile, & ne vissent avec grand plaisir le parti qu'il prenait de s'éloigner; mais il ne leur laissa pas le tems de cette perplexité, & sa résolution fut prise sur le champ.

Au reste, avant de partir, il eut le plaisir de s'assurer la confirmation du sort de ses camarades; ils sont bien traités, & employés dans l'armée Impériale, où certainement ils soutiendront leur réputation.

Arrivé à Bruxelles, il expliqua ses motifs au comte de Metternich, ministre-plénipotentiaire des Pays-Bas, dont il reçut l'accueil le plus amical, & il prit un passe-port pour l'Allemagne.

C'est ici que finissent les mémoires de la vie publique du général Dumouriez. A l'époque du 11 Avril, il est rentré dans la classe commune; le reste de son existence est une Odyssée fort agitée, fort traversée, fort persécutée, accompagnée de dangers, de calomnies de toute espèce, dont il rendra peut-être compte un jour au public, non pas pour servir à l'histoire des nations, mais à celle de la vie humaine. Cette Odyssée ne peut intéresser que ses vrais amis, & il en a très-peu; ou les vrais philosophes, & ils sont très-rares.

CHAPITRE XV.

Conclusion.

TEL est le tissu des événemens des trois plus terribles mois que présente la vie entière du général Dumouriez. Dans ce court espace de tems il a éprouvé tous les désagrémens & tous les dangers que la faiblesse & la méchanceté des hommes peuvent accumuler contre un homme en place. La calomnie & l'injustice forment la bordure de ce tableau rembruni, qui peut servir de leçon aux hommes de toutes les classes, & que sa philosophie lui représente avec des consolations puisées dans sa conduite même, & sur-tout dans ses motifs. Il ne hait, ni ceux qui l'ont calomnié, ni ceux qui ont ordonné son assassinat, ni ceux qui lui refusent un asyle, & dont la haine, peu généreuse & mal raisonnée, le poursuit. Les uns ignorent la vérité des faits, que leur singularité rend facile à altérer. Les autres sont mus par un fanatisme, qui n'admet aucun raisonnement. Les troisiemes sont animés par l'impression de la calomnie, & ils le croient un homme dangereux.

Les ministres des cours étrangères ont répandu, d'après les émigrés, qu'on devait se méfier de lui, & qu'on ne pouvait jamais s'assurer qu'il ne retournât pas se mettre à la tête des Français. Sa proscription & ses trois proclamations auraient dû être un garant suffisant de sa stabilité; ces trois pieces lui ont fait des ennemis par la mauvaise interprétation qu'on a donnée à ses expressions.

Il déclare qu'il aime toujours passionnément sa

patrie, & qu'il ne balancerait pas à sacrifier sa vie pour elle ; mais il déclare en même tems, que tant qu'elle sera souillée de crimes, & livrée à l'anarchie, il ne veut jamais y rentrer ; qu'errant & proscrit, il préfère ses dangers & ses peines à toute place, qui le rendrait, ou l'oppresseur de ses compatriotes, ou le complice de leurs excès.

Il a été très-franchement l'ennemi des puissances qui ont voulu se mêler des affaires de sa patrie, pendant qu'il a été ministre & général ; parce qu'il était très-intimement persuadé que la révolution, si nécessaire, se fût consommée sans crimes & d'une manière glorieuse, si les suggestions étrangères, & l'appui donné aux émigrés, n'avaient pas irrité une nation impétueuse, & ne l'avaient pas poussée au-delà des bornes. Depuis que la licence & l'anarchie ont tout perdu en France, il a voulu s'appuyer des mêmes puissances étrangères pour rétablir l'ordre, mais sans nuire à sa patrie, & en ménageant sa gloire & ses intérêts.

Lorsqu'il a vu que cela était devenu impossible, il a combiné un projet de diversion, dans lequel il a cru qu'il pouvait servir utilement, & sa patrie, & la cause de la paix universelle. La méfiance, ou d'autres raisons, ont empêché qu'il ne fut écouté. Il gémit de la prolongation des maux de l'humanité, il désire impatiemment la fin de cette affreuse guerre, sans prévoir comment elle se terminera ; car rien de ce qui se passe à présent en Europe, relativement à la France, ne peut être calculé d'après les règles de l'art, de la prudence & de la politique.

On a dit, qu'il avait d'abord été corrompu par l'argent des Hollandais patriotes, & qu'ensuite il a vendu au prince d'Orange la liste des principaux conspirateurs. Cette absurde calom-

nie se trouve dans un ouvrage allemand sur la révolution Française : intitulé *Minerva*, estimé par son style. L'auteur a été certainement trompé, ainsi que sur d'autres circonstances de la vie publique du général Dumouriez, que l'amour du merveilleux a toujours fait peindre trop en grand, & trop en noir. Il déclare qu'il n'a jamais eu la liste des patriotes Hollandais; qu'il n'a connu qu'une très-petite partie de ceux réfugiés en France, parce qu'ils composaient le comité révolutionnaire Batave à Anvers; qu'il ne fait aucun des noms de ceux qui peuvent avoir les mêmes opinions en Hollande; qu'il n'a jamais eu aucune communication, ni avant, ni depuis, avec le parti du Stathouder; qu'il est même impossible qu'il en ait existé une, puisque cette cour ne lui a jamais pardonné le manifeste qui a précédé son expédition de la Hollande; qu'il n'a point reçu d'argent; qu'il est pauvre & qu'il s'en glorifie.

Il terminera ces mémoires par des observations sur les trois classes d'émigrés Français. Les étrangers sont étonnés qu'ils ne se réunissent pas dans l'infortune, parce qu'ils ne connaissent pas leurs caractères distinctifs. Leur schisme leur fait un grand tort, mais il est presque irrémédiable.

La première classe, dont les princes de la maison de Bourbon sont les chefs, est composée de l'ancienne cour, des grands ecclésiastiques, des parlemens & de la haute finance. Ils ont entraîné par séduction, & par les excès des Jacobins, la petite noblesse, pour se donner une force militaire. Cette classe est purement royaliste; elle soutient & désire la monarchie absolue, ou le despotisme; elle regrette les anciennes institutions & leurs abus, qui ne peuvent plus reparaître, parce qu'un nouvel ordre de choses a rendu la

France méconnaissable, & demande nécessairement une nouvelle constitution morale & politique, pour rétablir sur le bonheur public, la sûreté du gouvernement, & la confiance des peuples.

La seconde classe, dont la Fayette était le chef apparent, est composée des monarchistes constitutionnels, qui desirerent une grande réformation, ou plutôt une rénovation totale dans les principes & les formes du gouvernement, la plupart ayant travaillé dans la première Assemblée Nationale, au grand œuvre de la constitution, acteurs, ou victimes des cabales Parisiennes, mais sur-tout des fureurs de la secte des Jacobins; payant bien cher la propagation des principes qu'ils ont établis sans modification, la liberté & l'égalité, qui adoptés dans un sens trop matériel, & poussés à l'excès par le peuple, ont amené la subversion de tous les états, & l'anarchie.

La troisième classe, qui n'est divisée de la seconde que par une nuance, qui tient à l'époque de sa sortie, est composée des militaires qui ont suivi le général Dumouriez, & tous les nobles privés de toute fonction publique à cette occasion, qui ont pu s'échapper de France. Cette classe comprend aussi les membres de la Convention nationale, qui ayant eu le courage de voter pour le salut de Louis XVI, & contre tous les excès qui ont été la conséquence de sa mort, & ayant consigné leur vœu dans une protestation, ont eû le bonheur de fuir.

La première classe, la plus nombreuse, la plus brillante, la plus répandue en Europe & dans les cours, dont elle reçoit communément des égards, quelquefois des petits secours insuffisants & de grandes promesses, & le plus souvent des humiliations & des caprices, intolé-

rante envers les deux autres , ne fait , dans sa présomption peu éclairée , aucune différence entre elles & la secte des Jacobins. L'emprisonnement illégal de la Fayette ne lui inspire pas la moindre indulgence pour cet infortuné général. Mais elle montre surtout la plus grande haine contre le général Dumouriez ; elle a mis une activité étonnante à le calomnier , à augmenter ses dangers , & à le priver de l'asyle qu'on lui refuse partout.

Cette classe a conservé toute sa fierté & ses prétentions. Elle veut tout , ou rien. Le moindre succès des armées combinées , fut-il même peu conséquent , lui inspire une joye bruyante ; elle , fait éclater alors , devant les étrangers scandalisés , des projets de vengeance & d'ambition personnelle ; si les opérations se rallentissent , alors elle se croit trahi , elle éclate en plaintes indiscrettes , tantôt contre le roi de Prusse & ses généraux , tantôt contre ceux de l'Empereur. Toujours extrême , & toujours désobligeante pour les nations , qui l'observent froidement , & qui jugent , sur les apparences , peut-être trop sainement qu'il n'entre que de l'égoïsme dans tous ses mouvemens , elle a l'air de croire que l'Europe entière n'est armée que pour elle , & qu'une fois rentrée en France , où elle ne reconnaîtrait plus rien , pas même la trace de ses châteaux démolis , elle va retrouver ses hôtels , ses petites maisons , ses aises , ses valets , ses clients , & surtout son pouvoir & son crédit.

Son intolérance pour les deux autres classes d'émigrés empêche tout rapprochement , qui serait si essentiel dans leur position malheureuse , ne fût-ce que pour s'attirer la considération & la compassion des peuples , chez lesquels elles sont réfugiées , ou errantes. Il est cependant dans cette

classe quelques exceptions de personnes raisonnables, entraînées par leur sort, ou par les préjugés de leur naissance, qui condamnent ces excès, mais elles sont peu écoutées. Cette classe est encore divisée, en elle même, en factions, aussi actives en intrigues, en brouilleries, en jalousies, que lorsqu'elle existait à Versailles, ou à Paris. C'est une cour ambulante, qui n'a rien perdu de son jeu, quoique privée de sa stabilité.

Il entre plus de modération & de raisonnement dans les deux autres classes d'émigrés, & les rapprochemens sont très-faciles. La Fayette & Dumouriez, s'ils se rencontraient autre part qu'en prison, s'entendraient bien vite, & toutes les nuances qui les ont rendus ennemis, fautes, peut-être d'explication, s'adoucirait & s'effaceraient entièrement devant le grand intérêt de leur patrie, & la communauté d'infortunes. Car ces deux chefs & ces deux classes, ont voulu la liberté de leur patrie & la réforme des abus. Ils ont soutenu avec constance cette noble cause de l'humanité, & s'ils ont différé sur les moyens ce n'est qu'une variété, qui ne détruit pas le principe.

Le général Dumouriez déclare aux émigrés de toutes les classes, que le sort, ou les opinions ont conduit à l'exil, que ce n'est que par une réunion bien cimentée qu'ils acquerront une considération, qui peut seule améliorer leur sort à la fin de cette guerre, soit qu'ils parviennent à rentrer dans leur patrie, soit qu'ils doivent y renoncer pour toujours. Que l'avantage qui résulte de l'infortune doit être d'épurer l'âme, & de ramener aux vertus énergiques. Qu'il est tems de renoncer à la langue des préjugés, parce qu'on ne l'entendrait plus en France; que cette contrée est plus différente de la France de 1788,

que de l'état des Gaules du tems de Jules-César; qu'il change même encore tous les six mois; & que malheureusement, les Jacobins sont plus conséquents dans la gradation de leurs excès, que les émigrés, qui ne se donnent pas la peine d'étudier les progressions du génie national, bâtitant tous leurs projets sur l'état de la France, au point où ils l'ont laissée à leur départ.

Leur position malheureuse peut durer encore longtems; elle peut même devenir irrémédiable dans le malheur; il faut toujours supposer l'extrême, pour ne pas être trompé par l'espérance. S'ils ne se corrigent pas, s'ils continuent à développer de l'orgueil, de l'étourderie, de l'imprévoyance & de la discorde entr'eux-mêmes, ils fatigueront bientôt les nations qui les tolèrent & à qui cette guerre doit dans maintes occasions donner de l'humeur; ils n'auront point préparé leur ame, soit à soutenir le retour de la fortune, soit à supporter une infortune plus décidée; dans la première position, ils abuseront de leur retour en France, & ils en seront chassés encore plus irrévocablement que la première fois; dans la seconde, ils seront les plus malheureux hommes de la terre.

L'exil, ainsi que toutes les autres positions de la vie humaine, a ses avantages: il nous présente des objets de comparaison, dont nous n'aurions jamais eu d'idée; il nous donne des lumières; il développe notre énergie par des privations; il nous rend indulgens & sociables; il établit entre nous & nos hôtes une expansion de sensibilité & de bienfaisance. L'homme droit, sage & réfléchi rapporte de ce pèlerinage forcé une somme de vertus mâles & douces, qui le rendent plus propre à servir sa patrie, & le conduisent à une philanthropie universelle, qui diminue les terribles effets de l'égoïsme national.

Le général Dumouriez leur donne encore un autre avis, qu'il prend pour lui-même, c'est d'être indulgent envers ses compatriotes, & de ne pas avilir toute la nation par des plaintes trop générales. Il est au moins imprudent de traiter de rebelles vingt millions d'hommes qui s'élèvent contre cent mille personnes. Ces vingt millions font une majorité si immense, que ce sont les cent mille qui peuvent être appelés rebelles. Les émigrés de toutes les classes, s'ils aiment leur patrie, si, par conséquent, ils sont dignes d'y rentrer, dans la crainte que l'anarchie ne produise la subversion totale & le démembrement de l'empire Français, doivent haïr franchement les cinq ou six cents scélérats qui égarent cette nation, estimable à tant d'égards, & qui la jettent au-delà des limites raisonnables de la vraie liberté, du vrai patriotisme, de l'égalité possible, & des moyens de bonheur & d'ordre public; mais ils doivent conserver, & plus encore dans l'infortune, un amour propre national, qui assigne leur rang dans la société.

Ils ne doivent jamais calomnier la généralité de la nation; ils doivent plaindre les Français qui sont avenglés, & conduits par la route du crime à tous les excès. Mais il est encore un côté consolant pour le vrai Français; il voit, au travers de cette anarchie, un grand courage, & une grande franchise d'opinion. Avec ces qualités, les Français peuvent revenir de leurs erreurs; mais c'est par des raisonnemens forts, & non par des injures, qu'on doit & qu'on peut les ramener. Que ceux d'entre les émigrés que leur position, leur réputation, ou leurs lumières, peuvent un jour appeler à rétablir l'ordre en France, se ménagent avec soin les moyens de régénérer les opinions, en sacrifiant en ce moment

leur ressentiment, de quelque espece, & quelque juste qu'il puisse être, & en n'injuriant pas tout le peuple Français. On peut obscurcir ses qualités, mais elles ne disparaîtront jamais entièrement. Les crimes appartiennent à des particuliers, l'énergie appartient à la nation entière.

Les annales de l'univers ne présentent pas une nation attaquée par plus d'ennemis à la fois; moins effrayée de ces apprêts foudroyans; résisttant par-tout avec plus d'opiniâtreté. La campagne dernière, qui devait les écraser, n'a fait que développer un grand ensemble de courage; & s'ils succombent dans le cours de la campagne prochaine, ils seront conquis, mais ils ne seront pas avilis. Les émigrés ont le plus grand intérêt à ce que les Français ne soyent pas méprisés; & tout ce que leur nation perdrait d'estime réelle en Europe, serait en diminution d'intérêt pour eux. Ils ont déjà commis, pendant deux ans, une grande erreur, en peignant aux Puissances étrangères les armées Françaises comme lâches & incapables de résistance. Cette erreur, qui a été funeste aux Prussiens, a ôté toute confiance dans les relations des émigrés. Il ne faut plus commettre une faute aussi dangereuse.

La nation Française, prise collectivement, sera toujours estimable. Elle est affectée à cette époque d'une forte maladie morale, dont les affreuses convulsions ne la rendent que plus dangereuse. Les étrangers peuvent y employer le fer, mais les émigrés ne doivent se présenter qu'avec les calmans de la raison, puisqu'ils peuvent d'autant moins espérer, de mois en mois, de semaine en semaine, de rétablir l'ordre des choses, qui les a chassés de leur patrie.

Ce conseil n'est point dicté par une lâche condescendance, par l'intérêt personnel, ou par l'am-

bition. Le général Dumouriez déclare, & ses Mémoires le prouveront, qu'il désapprouve l'état actuel de la France; qu'il n'y voit que la subversion de tout principe raisonnable, & l'impossibilité de produire le bonheur public; il déclare, qu'il ne se pliera jamais à cet ordre de choses; qu'il préfère la vie errante, la proscription, la misère, l'exil, à son rétablissement dans sa patrie, s'il doit être acheté par le sacrifice de ses principes moraux; mais il déclare aussi, qu'il aime ses compatriotes, & que dût-il expirer sous les poignards de leur délire, son dernier soupir serait une plainte sur leurs erreurs, & un vœu pour sa patrie!

F I N.
21 JU 58

P R É C I S

DE LA VIE

DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ,

Extrait d'une lettre à un de ses amis.

..... **L**AISSONS à présent, mon cher ami, ces idées métaphoriques, trop sublimes pour être long-tems soutenues dans une lettre, & voyons ce qui résulte de ces principes. C'est que nous devons, dans notre état, faire le plus de bien qu'il est possible, être bons, mais sur-tout justes. Nous ne devons pas nous arrêter à l'opinion des hommes, & nos actions ne doivent pas être gouvernées par le *qu'en dira-t-on*. C'est sur-tout dans les grandes agitations des peuples, dans les révolutions des empires, que ce principe doit être soutenu avec fermeté. C'est alors qu'il faut se servir de tous ses talens, pour sauver la nation, de tout son génie, pour lui représenter les dangers de ses excès, & de toute sa force, pour s'arrêter au bord du crime, & ne pas y tomber. On est haï & persécuté par tous les partis, parce que tous sont entraînés par des passions violentes, & parce qu'on n'en a flatté aucun. Alors on se console, en pensant qu'on a toujours fait ce qu'on a cru son devoir, les persécutions ne paraissent plus qu'un mal d'aventure, qu'on sup-

porte avec courage, parce qu'ils auront une fin ; & le pèlerinage s'acheve.

L'histoire vient toujours par la suite réplacer l'homme vertueux dans son vrai point de vue. J'ai eu, sans contredit, une grande gloire militaire ; mais ne pouvant pas l'effacer, mes contemporains cherchent à l'obscurcir, en me dépeignant comme un homme sans principes, sans mœurs, sans foi. Ils cherchent à m'écarter du théâtre du monde, pour faire briller des acteurs médiocres. Je m'abonne à rester spectateur dans un coin du parterre ; mais je ne veux pas descendre de dessus la scène avec opprobre. C'est ce qui m'a engagé à deux démarches décisives : la première a été de composer très-vite, & de donner au public les Mémoires qui justifient les derniers actes de ma vie publique, qui sont ceux qui prêtent le plus à la calomnie.

La seconde est, de courir me livrer moi-même à l'empereur, auprès duquel on m'a noirci par les impostures les plus grossières, dès que j'ai appris qu'il avait donné des ordres pour m'arrêter. Cette démarche n'est pas dans les règles ordinaires de la prudence ; mais la vertu a une autre marche & d'autres calculs. Voici les miens : 1°. Cette démarche franche doit faire penser à l'empereur que je ne me sens pas coupable, & doit faire taire ses préventions, pour n'écouter que sa justice. 2°. On le dit juste ; je le crois : il doit être flatté de la confiance que je lui témoigne, & par conséquent, il doit m'être favorable. 3°. Ou il me produira les chefs d'accusation qu'on lui a présentés contre moi, alors je les confondrai ; ou il me privera de ma liberté sans m'entendre. Dans le premier cas, sur-tout mes Mémoires paraissant dans l'intervalle, je rentrerai sur la scène du monde d'une manière plus utile pour ma patrie & pour

l'humanité, parce que j'aurai acquis la confiance du monarque qui est le plus intéressé au rétablissement de l'ordre. Dans le second cas, je ne serai plus chargé que de moi-même; je souffrirai, je m'épurai, je mourrai. L'histoire de ma vie vengera ma mémoire. La confiance trahie & l'injustice retomberont sur mes persécuteurs, & l'empereur lui-même me regrettera.

J'aurai le mois prochain cinquante-cinq ans. Vaut-il la peine de se cacher honteusement pour épargner quelques jours écoulés dans l'amertume, le mal-aise & l'opprobre?

Voici en peu de lignes l'esquisse de ma vie, qui pourra servir de supplément à mes Mémoires, si on ne me laisse pas le tems de les achever. Né à Cambray, en 1739, dans un état médiocre, quoique noble, d'un pere très-savant & très-vertueux; ayant reçu une éducation très-rigoureuse & très-étendue, j'ai embrassé la profession des armes à dix-huit ans, en 1757. Je m'y suis distingué sur le champ. A vingt-deux ans j'avais reçu la croix de St. Louis & vingt-deux blessures.

La paix s'est faite en 1763; je me suis mis à voyager, pour étudier les langues & les mœurs des peuples; car la morale a toujours été ma principale étude. Les émigrés ont imprimé que j'étais espion du ministère de France. Je suis persuadé que les *marquis* de Tarente & d'Athenes en auraient dit autant de Pythagore & de Platon, s'ils s'étaient trouvés dans la même position que moi.

En 1768 j'ai été rappelé d'Espagne, & envoyé en Corse dans l'état-major de l'armée; j'y ai été élevé au grade de colonel, après avoir fait glorieusement les deux campagnes de 1768 & 1769.

En 1770, le duc de Choiseul m'a envoyé en Pologne, comme ministre, auprès des confédérés; j'y ai fait deux campagnes en chef, & de

grandes négociations, avec des succès très-variés. Comme les mesures des Polonais étaient mal prises, leur révolution a mal tourné, & la Pologne a été partagée.

En 1772, le marquis de Monteynard, ministre de la guerre, m'a employé à des travaux sur les ordonnances militaires. A la fin de la même année, par ordre exprès de Louis XV, ce ministre m'a donné une mission relative à la révolution de Suede. Cette mission, sur laquelle j'avais reçu les ordres directement du roi même, était ignorée du duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, qui m'a fait arrêter à Hambourg, & conduire à la Bastille en 1773. Louis XV, faible par caractère, obsédé par la Dubarry, sa maîtresse, & par le ministre tout puissant, disgracia le vertueux Monteynard, cacha la part qu'il avait à ma mission, & me laissa tout le poids d'un proces criminel, que le duc d'Aiguillon, se doutant de la vérité, n'osa pousser à bout. Je refusai les offres & l'amitié de ce maire du palais, que je n'estimais pas. Au bout de six mois, je fus exilé au château de Caën pour trois mois.

Louis XV mourut en 1774; d'Aiguillon fut disgracié. Je ne voulus pas reprendre ma liberté par le bénéfice de la lettre de cachet du feu roi; j'écrivis à Louis XVI, pour le prier de me faire transférer à la Bastille & de me donner de nouveaux juges. Le roi ne voulut pas me remettre en prison, on me donna pour juges trois ministres, Mrs. du Muy, de Vergennes & de Sartines, qui déclarèrent & signerent, que j'avais été injustement persécuté. Je fus sur le champ employé dans mon grade de colonel, envoyé à Lille pour les nouvelles manœuvres militaires que le baron de Pirsch avait apporté de Prusse. On me chargea aussi de l'examen d'un projet de redres-

fement de la Lys, & d'un projet de port dans la Manche à Ambleteuse. Je passai à ces différens travaux la fin de 1774, & toute l'année 1775.

En 1776, je fus envoyé commissaire du roi avec le chevalier d'Oisy, capitaine de vaisseau, & le maréchal de camp la Roziere, un des plus habiles ingénieurs militaires de toute l'Europe, pour le choix d'un emplacement sur les côtes de la Manche, pour la construction d'un port. Je passai 1777 la campagne, à vingt-quatre lieues de Paris. C'est la seule année de repos de ma vie. Mais à la fin de cette année, je fus rappelé par M. de Montbarey, ministre de la guerre à l'occasion de la guerre de l'Amérique, que j'avais prédite.

En 1778, je fis rétablir pour moi le commandement de Cherbourg, que je trouvais le point le plus favorable pour nous créer un port dans la Manche. Aidé par le zèle, l'activité & le crédit du duc d'Harcourt, gouverneur de la province; je fis décider en faveur de Cherbourg le procès qui durait depuis cent ans entre ce local & celui de la Hougue, pour la confectio[n] d'un port militaire. Depuis cette époque jusqu'en 1789, j'ai été occupé des travaux de ce port, & je n'ai été que trois fois à Paris. Cherbourg n'avait que sept mille trois cents habitans quand j'y suis arrivé, je l'ai laissé peuplé de près de vingt mille ames.

Les émigrés, après avoir dit que j'étais espion des ministres pendant que je voyageais, ont aussi imprimé que j'étais un intrigant des bureaux de la guerre, quoiqu'en douze ans je n'aye pas passé, en différens voyages, six mois à Paris, & que j'aye très-peu fréquenté Versailles.

Récapitulons. Vingt-deux blessures à la guerre, six campagnes en Allemagne, deux en Corse, deux en Pologne, des commissions importantes, la

la création d'une ville & d'un port militaire, vingt-ans de voyage en Europe, l'étude des langues, de la politique & de l'art militaire. Je souhaite qu'il se forme en France, beaucoup de pareils espions & de pareils intriguans. Si les hommes, que leur naissance, leurs richesses, leurs places, appelaient à soutenir la gloire & le bien-être de leur patrie, s'y fussent rendus propres par les mêmes travaux & les mêmes études, on n'aurait pas eu besoin de la révolution, ou elle se serait mieux faite. Je n'y gagnais rien personnellement. J'étais au centre des maréchaux-de-camp, sûr d'être bientôt lieutenant-général, cordon rouge, & employé à la guerre. Mon traitement, ou mes pensions, montaient à vingt mille francs, qui me suffisaient. Mais je voyais la France déshonorée au-dehors, ruinée au-dedans. Depuis long-tems je prévoyais l'éclat fâcheux de cette crise; j'en avais plusieurs fois averti, par des mémoires, très-sérieux ceux des ministres que j'estimais.

Enfin en 1789, la révolution a commencé; je l'ai rendue douce & raisonnable dans la partie où je commandais; j'ai fait punir de mort légalement à Cherbourg les excès de la populace, sans que le peuple put m'accuser d'attenter à sa liberté. Les commandans, mes confreres, auraient rendu un bien grand service à la nation, s'ils avaient joint la même fermeté au même discernement. Les commandemens militaires ont été bientôt supprimés; alors je me suis rendu à Paris, où j'ai étudié pendant deux ans la marche de la révolution. La fuite des princes avait déjà fait bien du tort au roi. J'ai prévu que le *veto* lui serait inutile, & occasionnerait sa perte; je m'y suis opposé autant que le pouvait un particulier, qui n'était point du nombre des législateurs.

En 1791, j'ai été chargé du commandement

militaire depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. A mon arrivée, on avait la guerre de religion dans la Vendée; on y brûlait des châteaux: j'y ai tout sauvé, tout apaisé, jusqu'au mois de Février 1792, que j'ai été appelé à Paris, nommé lieutenant-général & ministre des affaires étrangères.

On me reproche d'avoir fait déclarer la guerre: je prouverai qu'elle était inévitable, qu'elle existait même déjà. Au reste, mon opinion a été toute entière pour cette déclaration; celle du roi était la même; non seulement il a approuvé le rapport que j'ai lu à l'Assemblée nationale, qu'il a eu trois jours dans ses mains, mais il y a fait des corrections, & il a composé lui-même son discours. Au bout de trois mois, brouillé avec toutes les factions, voulant que le roi eut de la dignité dans son conseil, & gouvernât constitutionnellement, j'ai changé le ministère, à condition que le roi sanctionnerait deux décrets que je voulais faire tourner à son utilité: dès-lors je voulais me retirer: il ne la pas permis: j'ai changé de ministère par son ordre, j'ai pris celui de la guerre. Mais, voyant aussi-tôt que la cour m'avait trompé, & que le roi refusait sa sanction, je n'ai pas voulu être l'agent d'une intrigue; j'ai prédit à l'infortuné Louis & à son épouse tous leurs malheurs, & au bout de trois jours j'ai donné ma démission. Je n'ai point été chassé comme les émigrés l'ont imprimé; j'ai quitté ma place malgré les instances de Louis; il a été deux jours sans vouloir agréer ma démission, & nous avons mêlé nos larmes en nous séparant.

Depuis lors j'ai fait la guerre avec des succès brillants. Si les Français avaient montré autant de sagesse & de vertu, qu'ils ont eu de bonheur, la paix serait faite depuis longtems; Louis vivrait; la nation ne serait pas fouillée de crimes & esclave

de l'anarchie ; la France serait heureuse & glorieuse avec sa constitution & son roi.

Tel est le tableau rapide de mon existence ; il suppléera à ceux de ma vie entière , si on ne me laisse pas la faculté de les achever , & de les donner au public. Adieu, mon digne ami, mon cœur est soulagé par cette importante lettre. J'attens ici les ordres de l'empereur & la décision de mon sort sans inquiétude : mon caractère , bien loin de s'affaiblir, se fortifie par les traverses, & je serai toujours Moi.

TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE II.

C HAP. I. <i>Plan de campagne, . . .</i>	Page 1
II. <i>Formation de l'armée. Ordres à la grande armée. Conseils au ministre de la guerre. Thowenot et Petit-Jean à Anvers. Ordres pour la levée des bataillons Belges. Valence à Anvers. Emprunt. Manifeste. . .</i>	10
III. <i>Rassemblement de l'armée. Sa force. Premiers mouvemens. Rencontre de l'ambassadeur de Suede. Prise de Bréda, Klundert, Gertruydenberg. Siège de Willemstadt. Blocus de Bergen-op-zoom, Steenberg. Sommation d'Heusden. Le général au Mordych. Préparatifs pour le passage par le Mordych et Roowoert. Second projet par Gertruydenberg. Le général reçoit ordre de partir. Quitte son armée. Instruction qu'il laisse au général de Flers, . . .</i>	21

IV. Le général arrive à Anvers. Fait partir les commissaires. Arrive à Bruxelles. Parle aux représentans du peuple. Ecrit à la Convention. Fait arrêter Chepy et Estienne. Diverses ordonnances. Arrive le 13 à Louvain. Les commissaires de la Convention viennent l'y trouver.	43
V. Etat de l'armée. Sa position. Ordres du général aux différentes divisions. Il prend le parti de donner bataille.	54
VI. Bataille de Nerwinde.	66
VII. Retraite du 19. Combat de Cottenhoven.	75
VIII. Retraite du 20 et 21. Combat sur la Welp. La Croix et Danton à Louvain. Combat du 22.	79
IX. Retraite sur Bruxelles. Son évacuation. Camp d'Enghien. D'Ath. Conférence à Ath avec le colonel Mack. Arrestation du général Miranda.	87
X. Camp de Tournay.	94
XI. Retraite du camp de Maulde.	99
XII. Arrestation des commissaires de la Convention et du ministre de la guerre,	110
XIII. Assassinat du 4. Journée du 5. Départ du général Dumouriez.	124
XIV. Le général à Mons. Etablissement des Français à Leuze. Congrès d'Anvers. Seconde proclamation du prince de Cobourg. Départ du général pour Bruxelles.	139
XV. Conclusion,	146
PRÉCIS de la vie du général Dumouriez, extrait d'une lettre à un de ses amis.	156

21 JU 58

Fin de la Table du second Volume.

